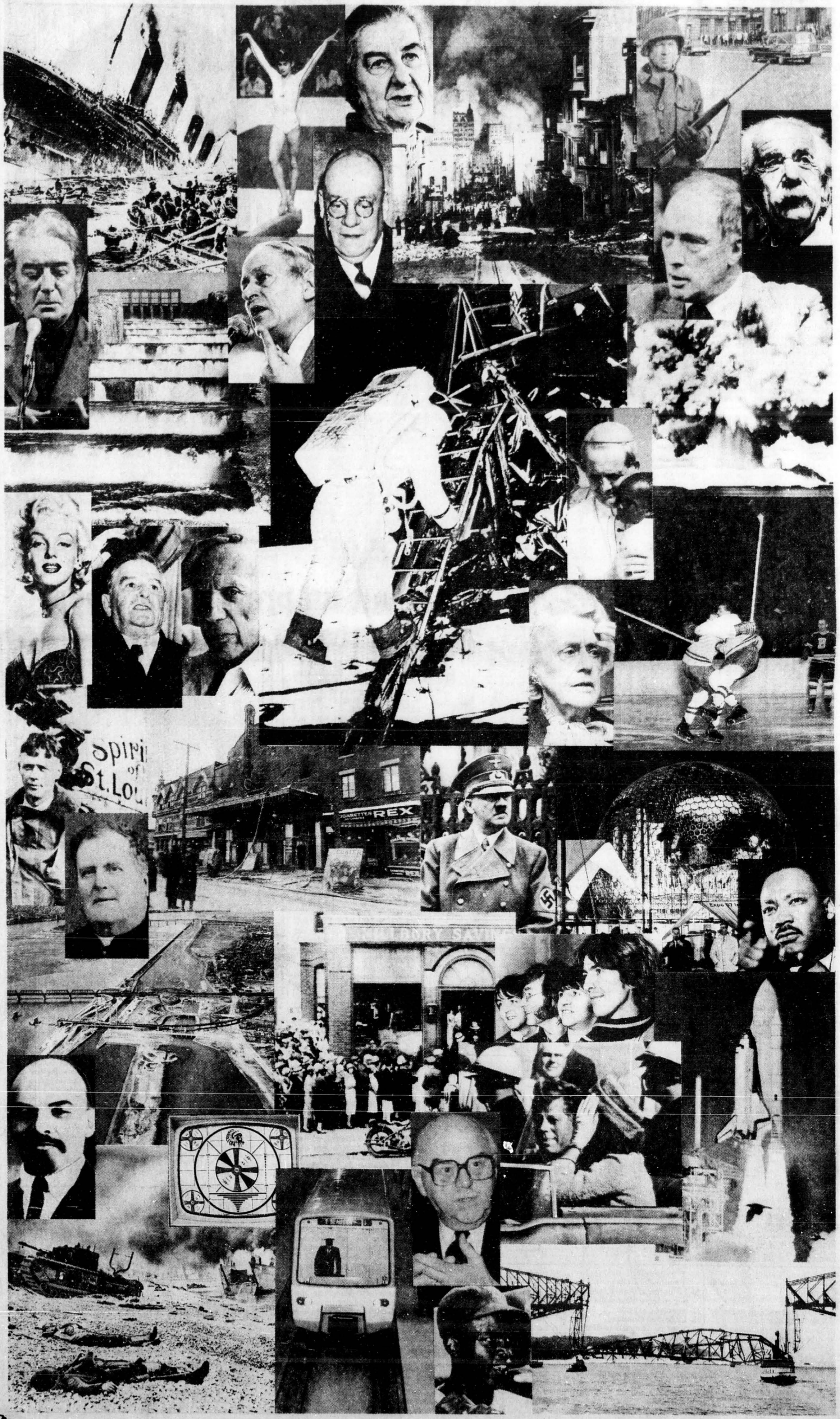
LA PRESSE

100 ans d'actualités

MONTRÉAL, JEUDI 20 OCTOBRE 1983 / 100e ANNÉE / No 1

35 cents
HORS DE LA RÉGION MÉTROPOLITAINE 45¢



PAUL DESMARAIS
président du conseil d'administration

ROGER-D. LANDRY
président et éditeur

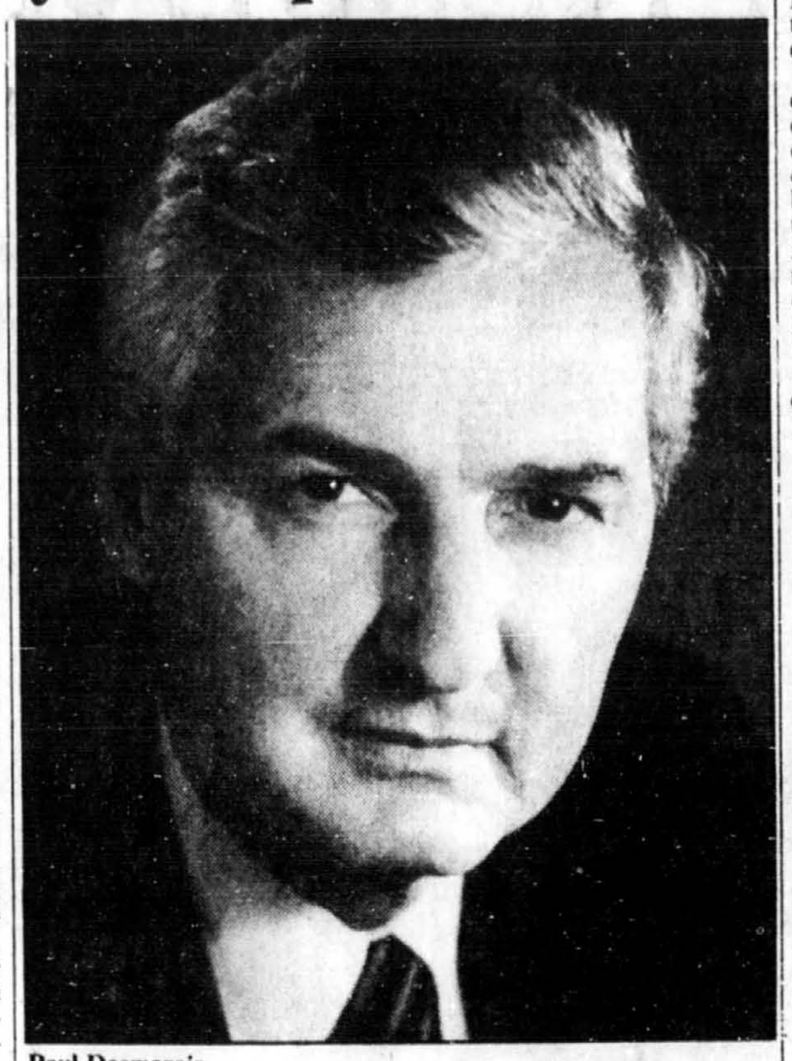
la presse 100 ans

MICHEL ROY
éditeur adjoint
CLAUDE GRAVEL directeur de l'information
JEAN-GUY DUBUC éditorialiste en chef

Une institution liée à l'histoire et une entreprise saine et dynamique

LA PRESSE célèbre son centenaire cette année avec une fierté légitime. Une fierté à laquelle est heureux de s'associer le conseil d'administration que j'ai l'honneur de présider.

Témoin attentif d'un siècle d'actualité quotidienne, le journal fondé en 1884 a bien servi la collectivité. En effet, jour après jour durant cent ans, LA PRESSE a non seulement informé, éclairé et diverti ses lecteurs, elle a aussi défendu les intérêts supérieurs de Montréalais et des Canadiens-français à travers le Canada. À notre public, elle a fait connaître en outres les problèmes et les aspirations des autres peuples de la Terre.



Paul Desmarais

Si ce grand quotidien montréalais a connu durant ces longues années des moments de gloire et des périodes de prospérité, LA PRESSE a aussi surmonté de dures épreuves. Si elle célèbre ses cent ans cette année, c'est surtout grâce à la fidélité de ses lecteurs et à l'appui de ses annonceurs.

Aujourd'hui, je le constate avec satisfaction, LA PRESSE, administrée avec le souci constant d'une productivité accrue et d'une plus haute qualité, est une entreprise saine et dynamique. LA PRESSE s'est imposée avec succès au cours de la récession les rigueurs d'un plan de redressement. Malgré le défi de la concurrence sur le marché des médias et les attentes d'un public toujours plus exigeant, le journal est promis à un brillant avenir.

Il est aujourd'hui reconnu que LA PRESSE, étroitement liée à l'histoire même de notre société, peut prétendre sans présomption au titre d'institution. Ceci parce qu'elle se distingue de toute autre entreprise en raison de son caractère public et de sa fonction sociale. Et si elle a pu jouer un rôle éminemment utile, autant dans l'information et dans l'éditorial que sous diverses formes de services rendus à la communauté, c'est d'abord parce qu'elle est demeurée libre et indépendante de tous les pouvoirs, qu'ils soient politiques, sociaux ou économiques. La liberté et l'indépendance des médias d'information sont des valeurs fondamentales dans notre société démocratique auxquelles LA PRESSE est profondément attachée.

LA PRESSE tire sa force morale de son rôle social, mais elle ne pourra accomplir celui-ci efficacement que si l'entreprise est rentable et dynamique et que le personnel professionnel y offre sa compétence et son esprit d'équipe.

Les valeurs qui ont guidé le journal au cours des premiers cent ans de son existence, doivent être des objectifs dont la réalisation conduira LA PRESSE à son bicentenaire.

PAUL DESMARAIS
Président
du Conseil d'administration

Une étape majeure dans la vie de LA PRESSE

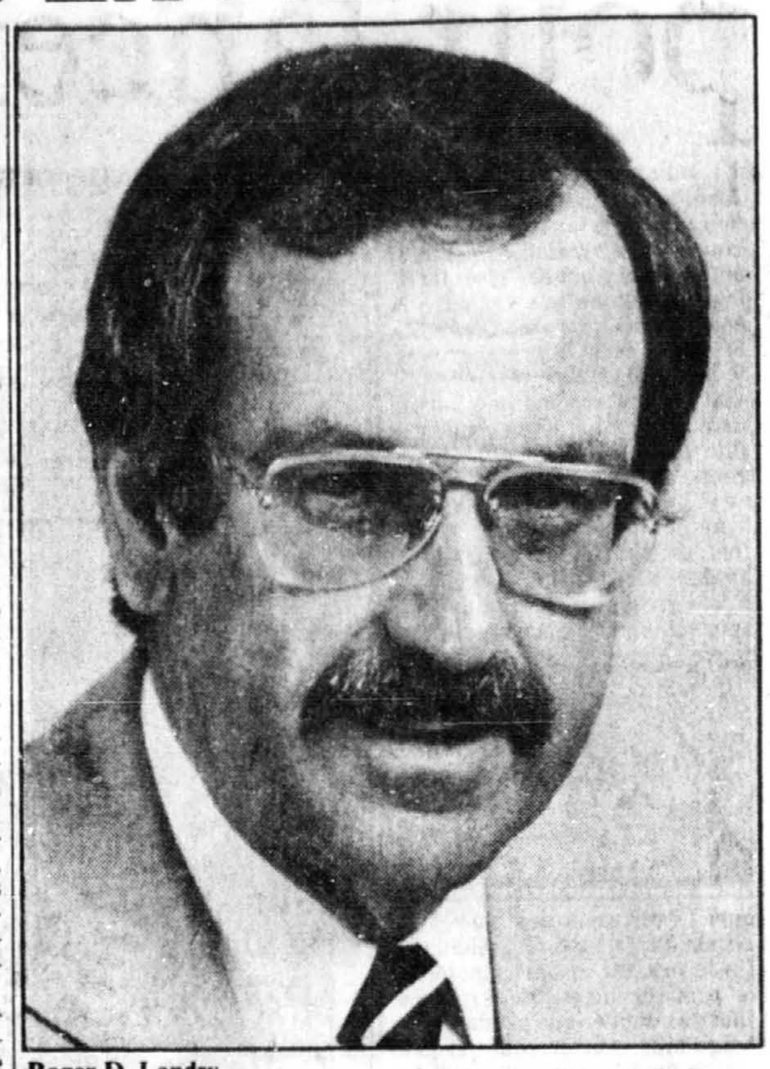
LA PRESSE s'apprête à fêter bientôt son CENTENAIRE. Nous croyons, en toute honnêteté, que l'événement mérite d'être souligné.

Il mérite d'être souligné parce qu'il s'agit, en quelque sorte, d'une étape majeure dans la vie d'une des grandes entreprises de chez nous, d'une entreprise que beaucoup ont qualifiée d'« institution nationale ». On ne peut faire l'historique de ces cent années, comme le démontre ce cahier spécial, sans raconter les luttes, les aspirations, les bonheurs et les déceptions de la communauté canadienne-française, de celles du Québec et de Montréal en particulier.

LA PRESSE, en effet, a été plus qu'un témoin de son temps. Elle s'est engagée dans son milieu, elle s'est placée au service des siens. Elle a vécu intensément le drame de Louis Riel, celui des écoles du Nord-Ouest, celui de l'infâme Règlement 17 en Ontario. Elle a été de nombreuses croisades pour l'amélioration des conditions de vie de la population qu'elle desservait : industrialisation du Québec, modernisation du réseau routier, promotion du français et des francophones, navigation d'hiver, expansion du port de Montréal, défense des droits du Québec, etc.

Ses lecteurs se sont généralement reconnus en elle et leur fidélité explique en grande partie sa longévité et le succès qu'elle symbolise.

Pourtant, LA PRESSE aurait pu, malgré tout, subir le sort de certains autres grands journaux qui ont dû fermer leurs portes, ces dernières années, en raison de revenus insuffisants. Il convient donc d'évoquer ici une autre fidélité : celle des annonceurs. En jugeant LA PRESSE digne de véhiculer leur réclame commerciale, ces annonceurs ont permis à notre journal non seulement de survivre, mais d'améliorer constamment sa présentation et son contenu.



Roger-D. Landry

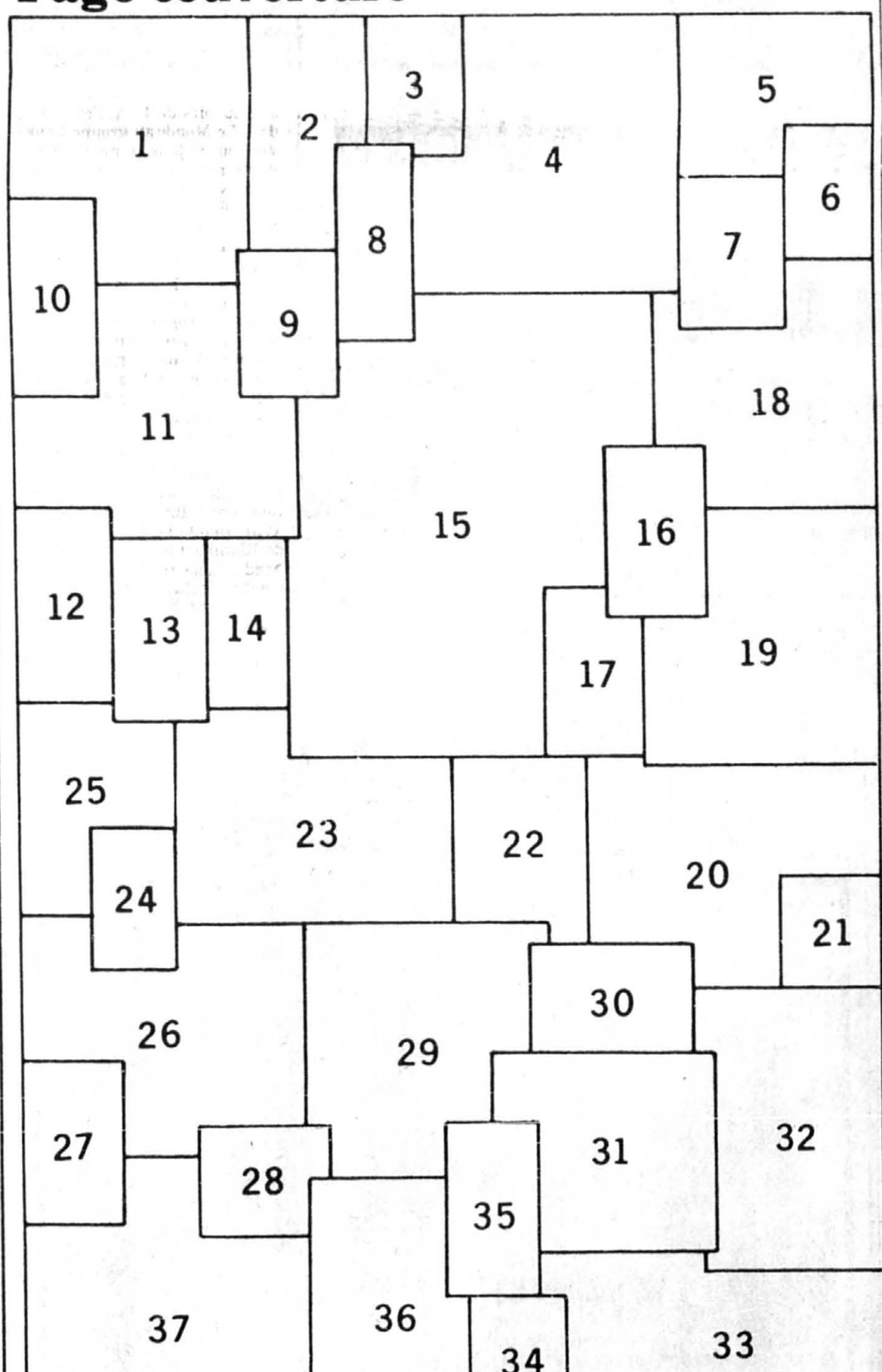
Nous leur devons un très grand merci et ne pouvons que souhaiter que nos relations demeurent toujours aussi cordiales.

LA PRESSE, enfin, n'aurait sûrement pas été en mesure de célébrer son CENTENAIRE si elle n'avait pu compter sur le dévouement et la compétence de tous ses employés : journalistes, typographes, photograveurs, clicheurs, pressiers, représentants publicitaires, secrétaires, documentalistes, livreurs, etc. L'occasion ne saurait être plus belle en conséquence de leur dire merci à eux aussi, au nom de la direction d'aujourd'hui et de toutes celles qui l'ont précédée. Un journal aura beau être bien administré, il n'atteindra jamais les tirages rentables s'il n'est pas de qualité, s'il est mal présenté ou mal distribué. Un journal, c'est avant tout ceux qui le font.

Dire tout cela, c'est proclamer que le CENTENAIRE de LA PRESSE est aussi celui de beaucoup de monde et qu'il convenait dès lors, comme nous le faisions remarquer plus haut, de ne pas le laisser passer inaperçu.

ROGER-D. LANDRY
Président et éditeur

Page couverture



1- Le Titanic coule à pic
2- Nadia Comaneci aux Jeux de Montréal
3- Golda Meir
4- Le tremblement de terre de San Francisco
5- Les événements d'octobre
6- Albert Einstein
7- Pierre Elliott Trudeau
8- Camillien Houde
9- René Lévesque
10- Félix Leclerc
11- La baie James
12- Marilyn Monroe
13- Maurice Duplessis
14- Pablo Picasso
15- L'événement du siècle : l'homme marche sur la lune
16- Le cardinal Paul-Émile Léger en terre d'apostolat
17- Thérèse Casgrain
18- La bombe atomique
19- Maurice Richard et Elmer Lach
20- Expo 67
21- Martin Luther King
22- Adolf Hitler
23- L'incendie du cinéma Laurier
24- Le curé Labelle
25- Charles Lindberg et le Spirit of St.Louis
26- La Voie maritime
27- Lénine
28- L'avènement de la télévision
29- Le krach de 1929
30- Les Beatles
31- L'assassinat du président John F. Kennedy
32- Le lancement de la navette spatiale
33- L'effondrement du pont de Québec
34- Jackie Robinson
35- Jean Drapeau
36- Le métro de Montréal
37- La « Grande Guerre » (1914-1918)

Tout un programme pour l'année du centenaire

LA PRESSE entreprend aujourd'hui, par la publication de ce cahier spécial, une vaste opération d'information sans doute inédite dans l'histoire du journalisme canadien. Et cette opération n'a d'autre but que d'associer ses lecteurs aux nombreuses festivités qui ponctueront la centième année de publication du journal.

Au cours de son histoire, LA PRESSE a toujours su se montrer à la hauteur des événements. On n'a qu'à se rappeler l'effort surhumain déployé en 1976, à l'occasion des Jeux olympiques, alors que le journal avait non seulement privilégié quotidiennement les Jeux par rapport aux autres actualités, mais encore publié une édition spéciale à l'occasion des trois dimanches de la période des Jeux.

Imprimé sur un papier de couleur sépia tout spécialement fabriqué pour LA PRESSE, le cahier spécial que nous vous proposons sert d'enveloppe aux actualités du jour, au lieu d'être encarté comme le veut la coutume en de pareilles circonstances.

Pour ce qui est de la photo, nous avons surtout puisé dans la photothèque de LA PRESSE. En outre, nous avons invité chacun de nos photographes à désigner la photo qui lui a laissé l'impression la plus profonde; nous les présentons sous la rubrique « Photo d'une carrière ».

Quant aux textes, on peut rassembler le contenu de ce **premier volet** de l'opération du centenaire sous trois grands thèmes :

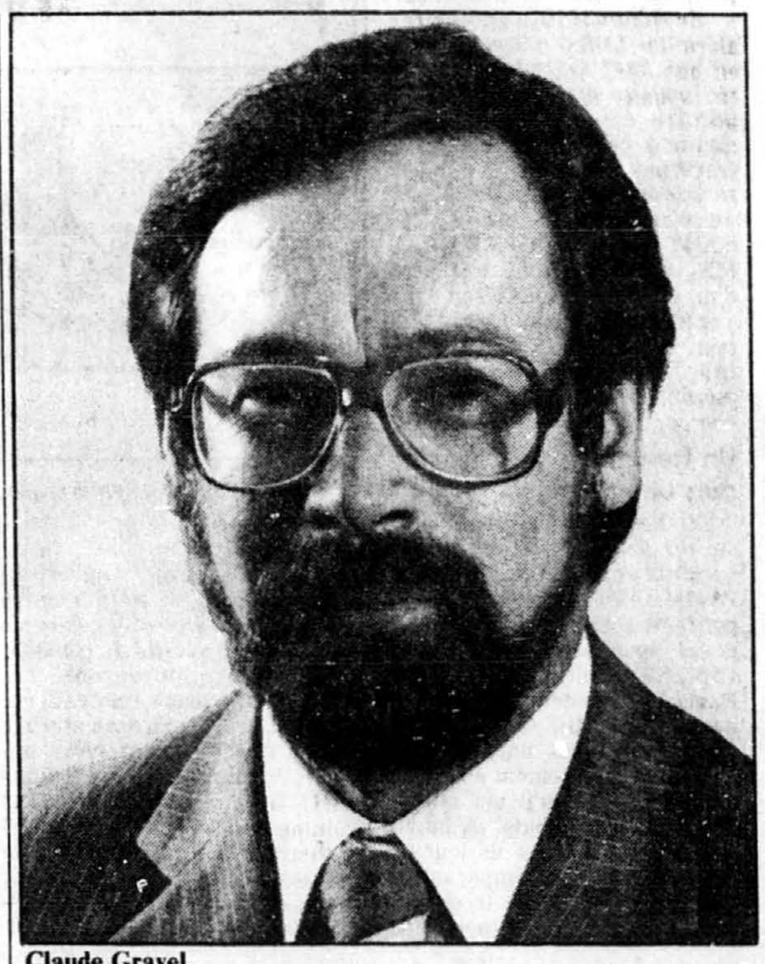
a) L'histoire de LA PRESSE et de ceux qui vous l'offrent avec amour et professionnalisme depuis 100 ans;

b) quelques-unes des grandes heures de LA PRESSE, témoin de l'actualité montréalaise, québécoise et canadienne;

c) l'évolution de Montréal et des Montréalais depuis ce 20 octobre 1884 où paraissait le tout premier numéro du « plus grand quotidien français d'Amérique », un titre que nous n'avons pas usurpé, mais amplement mérité.

En revanche, vous ne trouverez pas dans ces pages les traditionnels « résumés » de cent ans de sports, d'économie, de vie féminine, d'innovations technologiques, de culture, de politique, etc. Au lieu de vous résumer ces secteurs d'activités d'une manière incomplète par un ou deux articles, nous avons préféré — et c'est là le **deuxième volet** de l'opération — vous offrir au cours de l'année qui commence aujourd'hui une série de cahiers thématiques qui viendront compléter celui que nous vous présentons aujourd'hui.

Cette série se terminera par un cahier spécial publié le 20 octobre 1984 afin de vous permettre de revivre les grands moments de l'année du centenaire de LA PRESSE tout en jetant un coup d'oeil sur le deuxième centenaire du journal.



Claude Gravel

Enfin, pour compléter le tout, nous vous proposerons comme **troisième volet** une page quotidienne « rétro ». Cette page sera consacrée aux événements les plus marquants des 100 ans de LA PRESSE, les uns heureux, les autres tristes, les uns bizarres, les autres loufoques, les uns dépassés, les autres toujours d'actualité malgré les décennies. Vous serez d'ailleurs invités à participer activement au succès de cette page, notamment par le biais de la chronique « Babillard ».

Mais que les lecteurs de LA PRESSE se rassurent. Malgré les efforts et les énergies déployés pour faire un succès du programme des festivités du centenaire, l'équipe de journalistes continuera de suivre l'actualité quotidienne avec le même professionnalisme auquel elle les a habitués. La centième année de publication de LA PRESSE ne sera certainement pas sa plus pauvre sur le plan de l'information, bien au contraire!

CLAUDE GRAVEL,
Directeur de l'information

Plaque commémorative

Texte de la plaque commémorative dévoilée aujourd'hui par MM. Paul Desmarais et Roger-D. Landry, pour marquer le début de la centième année de publication de LA PRESSE et la première de nombreuses fêtes qui marqueront les 12 prochains mois.

En ce 20 octobre de l'an 1983 a été dévoilée par
M. Paul Desmarais
président du Conseil d'administration
et M. Roger-D. Landry
président et éditeur
cette plaque commémorant le premier jour
de l'Année du Centenaire de
LA PRESSE

L'histoire de LA PRESSE

Il aura fallu beaucoup d'audace pour lancer LA PRESSE en 1884

Il fallait un peu d'argent et beaucoup de courage, voire même une certaine audace, pour lancer un quotidien à Montréal au début des années 1880. Il fallait surtout ne pas craindre la concurrence : lorsque LA PRESSE parut pour la première fois, le lundi, 20 octobre 1884, elle survint un peu comme une intruse dans un champ déjà occupé par une bonne dizaine de concurrents, dont six de langue anglaise et quatre de langue française.

Au tournant du siècle, toutefois, la plupart de ces feuilles avaient disparu, impuissantes à s'adapter aux conditions du «nouveau journalisme» dans le-



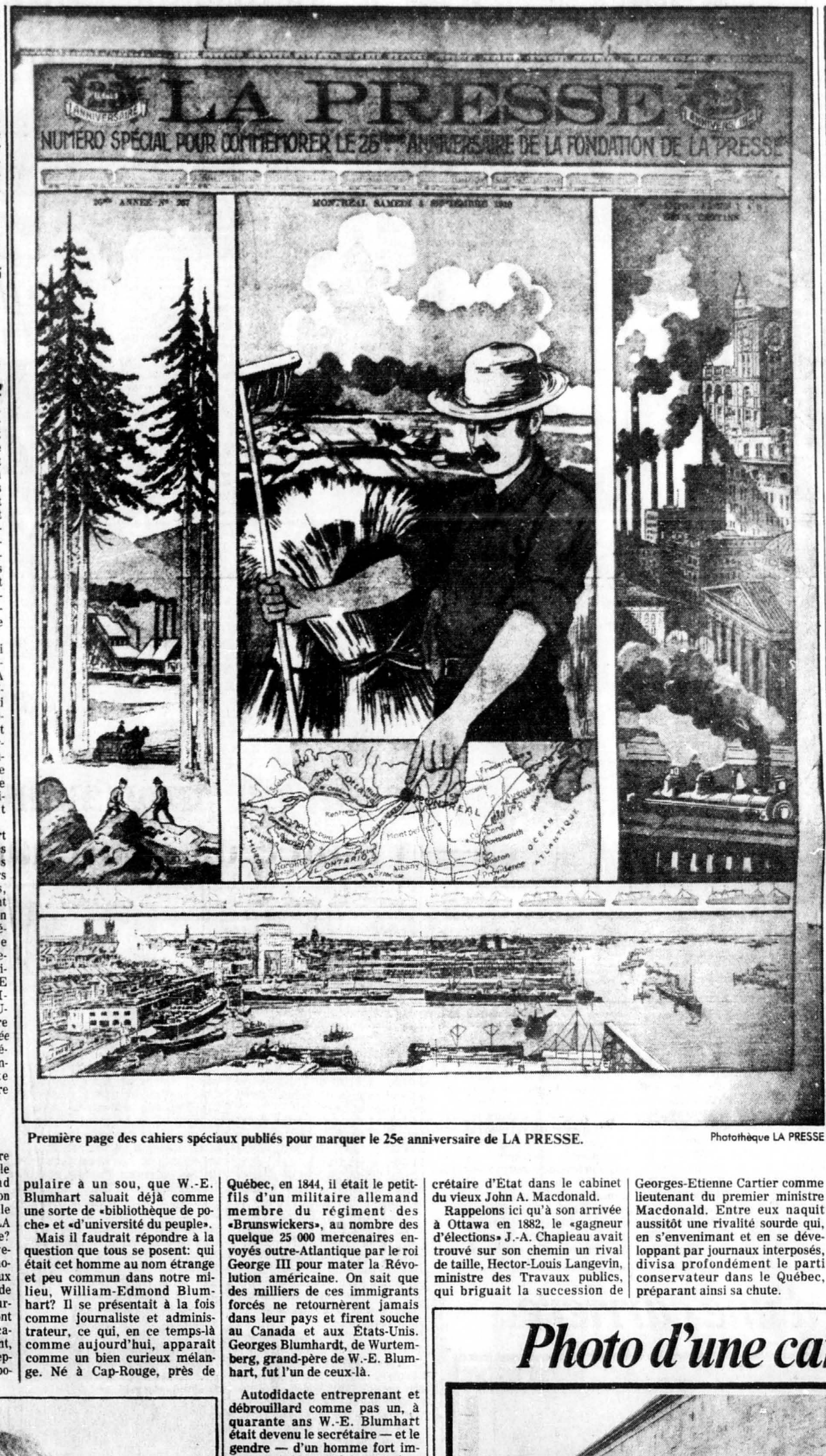
CYRILLE FELTEAU

(collaboration spéciale)

quel la diffusion des nouvelles, disons, l'information, prenait enfin le pas sur la partisanerie et la propagande politiques. Il ne faut pas oublier que pendant fort longtemps, soit presque jusqu'à l'aube du XXe siècle, quotidiens et hebdomadaires servaient avant tout d'armes de combat pour les politiciens de tout acabit, au pouvoir ou dans l'opposition. Sous ce régime, l'information du lecteur faisait toujours figure de parente pauvre. C'est pourtant ce que certains chroniqueurs appellent maintenant — bien à tort — «l'âge d'or de notre journalisme».

Les deux seuls témoins qui restent de ce temps-là, à Montréal, sont *The Gazette* et LA PRESSE, parce qu'ils ont su effectuer à temps le virage qui s'imposait hors des chemins piégés de la politique partisane et satisfaire aux besoins d'information de leurs lecteurs. Des auteurs sérieux estiment que de 1860 à 1900, au Québec, plus de 600 publications nées de la politique parurent et disparurent comme papillons au soleil.

Au fait, existe-t-il quelque part une recette de longévité pour les journaux? Comment certains journaux — très rares, d'ailleurs — deviennent-ils centenaires, alors que tant d'autres meurent en bas âge? Cette interrogation (à laquelle nous venons de répondre en gros) servira de thème à cet article où nous retracerons à larges traits l'histoire exemplaire de LA PRESSE de William-Edmond BLUMHART et de Trefflé BERTHIAUME, au moment où elle entre d'un pas allègre dans *son année centenaire*. Disons-le sans détour, c'est une histoire tourmentée, étonnante, fascinante même, qui certes, mérite d'être contée...



Première page des cahiers spéciaux publiés pour marquer le 25e anniversaire de LA PRESSE. Photothèque LA PRESSE



Photothèque LA PRESSE

M. William-Edmond Blumhart

Une naissance «accidentelle»

Et c'est ici que s'enclenche, si l'on peut dire, le processus qui aboutit à la naissance fortuite, imprévue, presque accidentelle de LA PRESSE. Pour soutenir sa lutte contre Chapleau, Langevin avait besoin d'un journal à Montréal. Or Chapleau pouvait disposer de deux quotidiens dans cette ville, *La Minerve*, et *Le Monde* possédés par Louis-Adélard Senécal et administrés en sous-main par W.-E. Blumhart. Au début d'octobre 1884, L.-A. Senécal donna à son gendre le feu vert pour vendre *Le Monde* aux représentants de la faction Langevin. Le 14 octobre 1884, à l'issue d'un dîner fin chez Duperrouzel, W.-E. Blumhart, fondé de pouvoirs de L.-A. Senécal cédait *Le Monde* au groupe Langevin pour la jolie somme — payée comptant — de $28 000.

Mais le rusé Blumhart, membre dévoué de la faction Chapleau, n'avait pas dit son dernier mot dans cette affaire. Le lendemain, 15 octobre, il lançait de son propre chef un autre journal, presque identique à celui qu'il venait de vendre, et qui s'intitulait: *Le Nouveau-Monde*. On comprend que Langevin et ses partisans n'aient pas vu d'un bon oeil l'apparition subite d'un tel concurrent, lancé à l'improviste par celui-là même qui venait de leur vendre *Le Monde*. Ils ripostèrent aussitôt en intentant une poursuite sous forme d'injonction contre Blumhart et *Le Nouveau-Monde*. Le nouveau journal de Blumhart parut quand même pendant quatre jours, du 15 au 18 octobre inclusivement. Ce jour-là, un samedi, Blumhart annonçait en dernière page qu'il cessait la publication du *Nouveau-Monde* et se préparait à publier dès le lundi suivant, 20 octobre, LA PRESSE, *«un quotidien indépendant du soir, de lan-*

(suite à la page 4)

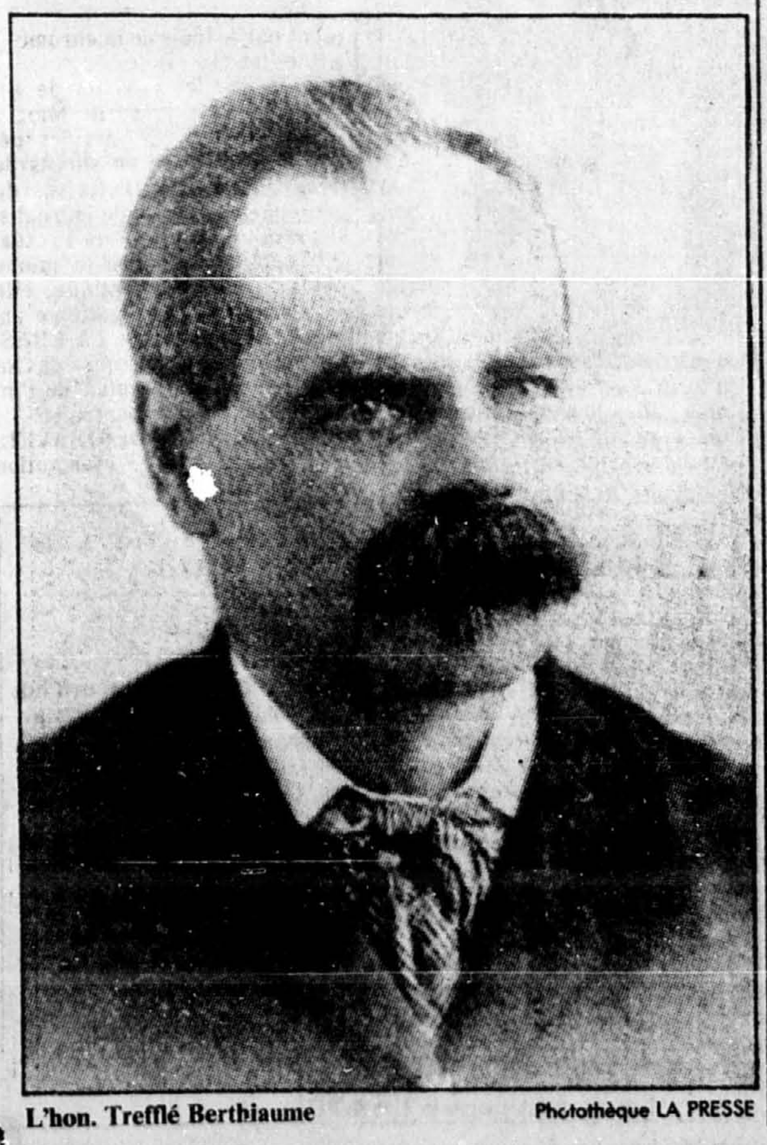
Un fondateur, puis un «père»

Et d'abord, pourquoi mettre sur un pied d'égalité le véritable fondateur, William-Edmond BLUMHART, et celui que l'on pourrait appeler à juste titre «le père», sinon «le sauveur» de LA PRESSE, Trefflé Berthiaume? Parce que ces deux hommes, venus à LA PRESSE à des moments différents, ont tous deux contribué directement à faire de ce journal ce qu'il est aujourd'hui. Dès les débuts, ils lui ont imprimé la marque de leur caractère, de leur tempérament, en même temps que la conception qu'ils avaient du journal populaire à un sou, que W.-E. Blumhart saluait déjà comme une sorte de «bibliothèque de poche» et «d'université du peuple».

Mais il faudrait répondre à la question que tous se posent: qui était cet homme au nom étrange et peu commun dans notre milieu, William-Edmond Blumhart? Il se présentait à la fois comme journaliste et administrateur, ce qui, en ce temps-là comme aujourd'hui, apparaît comme un bien curieux mélange. Né à Cap-Rouge, près de Québec, en 1844, il était le petit-fils d'un militaire allemand membre du régiment des «Brunswickers», au nombre des quelque 25 000 mercenaires envoyés outre-Atlantique par le roi George III pour mater la Révolution américaine. On sait que des milliers de ces immigrants forcés ne retournèrent jamais dans leur pays et firent souche au Canada et aux États-Unis. Georges Blumhardt, de Wurtemberg, grand-père de W.-E. Blumhart, fut l'un de ceux-là.

Autodidacte entreprenant et débrouillard comme pas un, à quarante ans W.-E. Blumhart était devenu le secrétaire — et le gendre — d'un homme fort important à Montréal à cette époque: Louis-Adélard Senécal (1829-1887), grand brasseur d'affaires, constructeur de chemins de fer, capitaliste par tempérament et millionnaire par intermittences, en tant que membre du triumvirat Chapleau-Dansereau-Senécal honni des «Castors», cet homme remuant avait été le pourvoyeur financier des succès électoraux de l'hon. J.-A. Chapleau, ex-premier ministre de la Province de Québec maintenant muté à Ottawa comme secrétaire d'État dans le cabinet du vieux John A. Macdonald.

Rappelons ici qu'à son arrivée à Ottawa en 1882, le «gagneur d'élections» J.-A. Chapleau avait trouvé sur son chemin un rival de taille, Hector-Louis Langevin, ministre des Travaux publics, qui briguait la succession de Georges-Etienne Cartier comme lieutenant du premier ministre Macdonald. Entre eux naquit aussitôt une rivalité sourde qui, en s'envenimant et en se développant par journaux interposés, divisa profondément le parti conservateur dans le Québec, préparant ainsi sa chute.



L'hon. Trefflé Berthiaume Photothèque LA PRESSE

la presse 100 ans

Le cahier du centenaire

Coordination: GUY PINARD

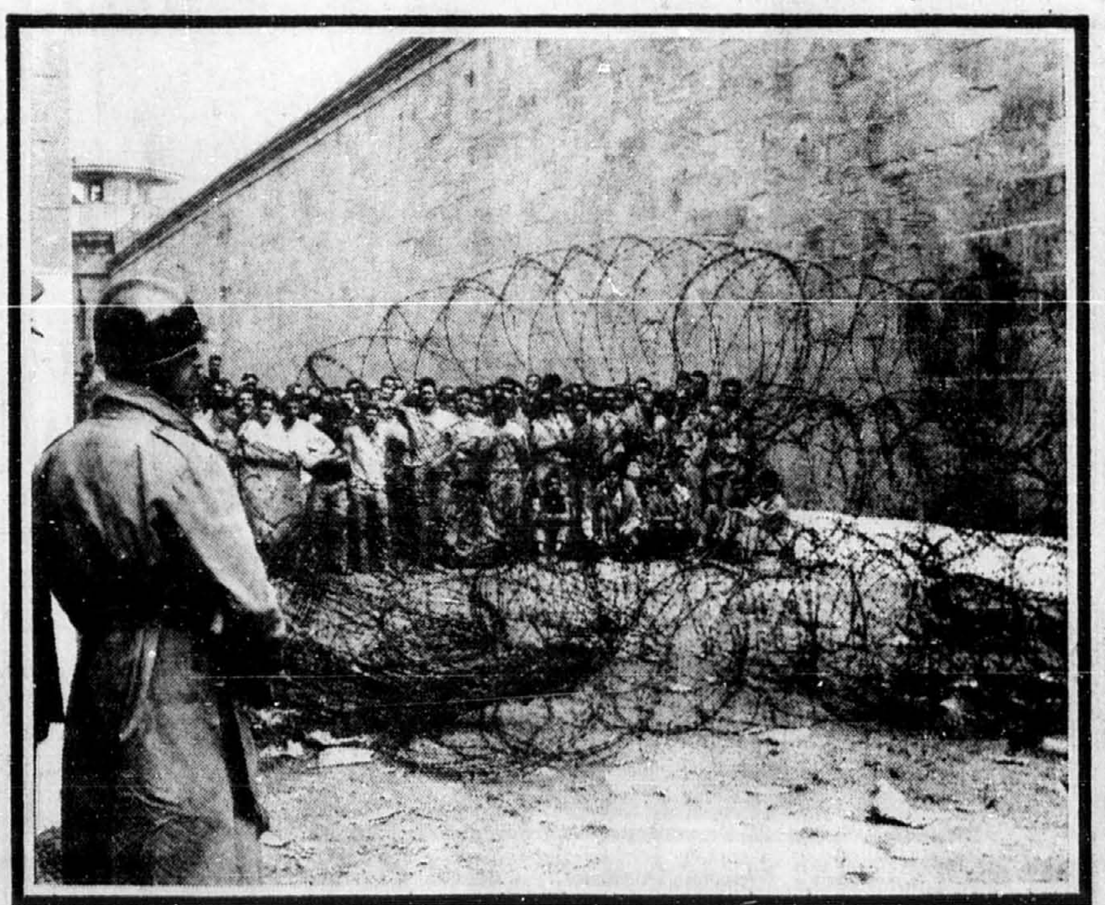
Graphisme: ROLAND FORGET, GILLES DUSSAULT et JEAN BRUNEAU

Mise en page: PIERRE-PAUL GAGNÉ et GUY GRANGER

Photothèque: GÉRARD MONETTE

Recherche: GEORGES WENTSER

Photo d'une carrière

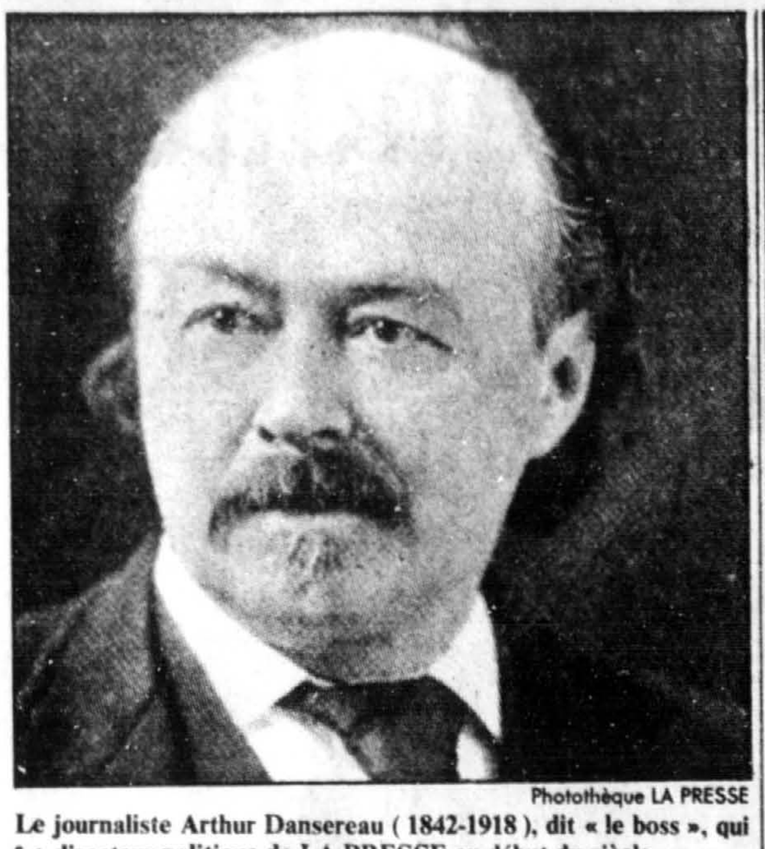




Nous sommes en juin 1962. Depuis 48 heures, c'est le « bingo » à Saint-Vincent-de-Paul. À mon arrivée, les détenus ont tout saccagé au pénitencier. De guerre lasse, épuisés par l'insomnie, affamés, ils se sont laissés refouler derrière les barbelés, à l'ombre de la tour. Ils n'en continuent pas moins de narguer les 80 soldats du 22e régiment, mandés à la rescousse.

JEAN-YVES LÉTOURNEAU

L'histoire de LA PRESSE



Photothèque LA PRESSE

Le journaliste Arthur Dansereau (1842-1918), dit « le boss », qui fut directeur politique de LA PRESSE au début du siècle.

...le journalisme municipal était né...

(suite de la page 3)

gue française, voué au commerce, à la politique, à la littérature et par-dessus tout, à la diffusion des nouvelles». Selon les strictes données de la vérité historique, c'est ainsi que naquit LA PRESSE en ce lundi , 20 octobre 1884, il y a quatre-vingt-dix-neuf ans aujourd'hui...!

L'influence de Helbronner

Nouvelle venue dans un champ serré de dix concurrents — dont quelques-uns étaient établis depuis longtemps, LA PRESSE tira quand même assez bien son épingle du jeu, dès le début, grâce à l'entregent et au dynamisme de son directeur-fondateur, mais aussi à la qualité de certains de ses journalistes. Parmi eux, on nota dès les premiers numéros la contribution régulière remarquable de Jules Helbronner, un Juif français dont la «chronique ouvrière» pendant plus de dix ans n'eut pas d'équivalent dans aucun autre journal au Canada. Très au courant de ce qu'on appelait dans le temps les «questions sociales», Jules Helbronner produisait chaque semaine dans LA PRESSE — sous le pseudonyme de Jean-Baptiste Gagnepetit — de véritables cours de sociologie à l'intention des ouvriers. Il s'imposa en même temps comme chroniqueur municipal, inaugurant à sa façon une forme de journalisme qui s'est bien développée depuis.



Photothèque LA PRESSE

L'hon. J.-Adolphe Chapleau (1840-1898). Il fut premier ministre du Québec de 1879 à 1882, puis Secrétaire d'État à Ottawa jusqu'en 1892 avant d'être nommé lieutenant-gouverneur à Québec. C'est lui qui, en 1889, « loua » LA PRESSE au typographe Trefflé Berthiaume. Par la suite, il fut directeur politique à LA PRESSE jusqu'en 1898.

Négligeant les polémiques de clocher, les personnalités politiques, W.-E. Blumhart, fidèle aux données de son prospectus du 27 novembre 1884, consacra son journal à la discussion des grands intérêts publics, des questions municipales, ouvrières, d'hygiène publique, etc. Jusqu'à la naissance de LA PRESSE, personne n'avait discuté des actes du Conseil de ville: les échevins furent réellement stupéfaits de voir analyser leurs décisions, critiquer leurs votes, dénoncer les choses louches. Ils se plaignirent: c'était trop tard, le journalisme municipal était créé; depuis il a fait son chemin. La première campagne municipale de LA PRESSE fut menée rondement en 1885 en faveur de la vaccination obligatoire pour combattre l'épidémie de petite vérole (picote) qui faisait rage. Très impopulaire, cette campagne menaça à un moment de ruiner LA PRESSE. Sans broncher, Blumhart la fit continuer.

L'affaire Riel

La première année d'existence de LA PRESSE fut marquée par de grands événements, notamment par l'*Affaire Riel* qui souleva l'opinion à travers le pays et ébranla le parti conservateur de Macdonald jusque dans ses fondements. Bien que reconnue comme organe conservateur, LA PRESSE fit preuve d'indépendance en se prononçant résolument contre l'exécution du leader des Métis du Nord-Ouest, qu'elle ne craignit pas de qualifier de «meurtre juridique». Le jour même de la pendaison de Riel, le 16 novembre 1885, dans un éditorial intitulé: «Le gibet», elle fustigeait les ministres canadiens-français Langevin, Caron et Chapleau les traitant de «vendus», de «traîtres» et de «pendards». Comme quoi, à écouter le bruit de l'histoire, on entend parfois d'étranges échos qui viennent de loin...!

Malgré l'augmentation constante du tirage, qui passa en deux ans de 7 000 à quelque 12 000 exemplaires par jour, pour LA PRESSE des débuts les profits tardaient à venir. Épuisé par un surcroît de travail et criblé de dettes, M. Blumhart dut se résigner à vendre son journal à des amis sûrs du parti conservateur, dans l'entourage immédiat de Chapleau. De 1886 à 1889, elle passa ainsi, comme une «patate chaude» entre les mains d'une bonne demi-douzaine de propriétaires qui, l'un après l'autre, comptaient sur le ministre Chapleau pour régler leurs déficits. Fin novembre 1889, Chapleau résolut de confier le sort de LA PRESSE à un ami, typographe et imprimeur de métier, Trefflé Berthiaume: décision fort judicieuse puisque c'est ainsi qu'elle fut sauvée, in extremis, et put commencer une carrière nouvelle, pleine de promesses.

Entrée de Trefflé Berthiaume

Fils d'un menuisier de Saint-Hugues de Bagot, Trefflé Berthiaume avait quarante et un ans lorsque LA PRESSE lui tomba entre les mains. «Un cadeau de grec», disait-on. Typographe compétent, syndicaliste convaincu mais aussi homme d'affaires réaliste, Trefflé Berthiaume sut profiter au maximum des conditions avantageuses que lui faisait l'hon. Chapleau qui lui «loua» l'exploitation du journal pour... $60 par mois! Dès la première année d'exploitation, il réussit à rendre LA PRESSE rentable. Cinq ans après, en 1894, avec les profits accumulés, Trefflé Berthiaume pouvait devenir propriétaire en titre de LA PRESSE pour la somme (rondelette à l'époque, mais infime aujourd'hui) de... $30 000! Une dizaine d'années plus tard, en 1904, le nouveau propriétaire succombant aux offres alléchantes que lui faisait un consortium anglo-canadien, vendait son journal, corps et biens, pour $700 000! Dès le lendemain, cependant, il regrettait amèrement l'énorme impair qu'il venait de commettre. Il lui fallut plus de deux ans pour récupérer son bien et reprendre la barre de LA PRESSE, après avoir adressé moult suppliques à Sir Wilfrid Laurier.

Si l'on fait exception de ce pénible épisode, vu en rétrospective, le règne de Trefflé Berthiaume à LA PRESSE fut une série quasi ininterrompue de succès étonnants, mais somme toute explicables, dans le contexte de l'époque, à Montréal. À ce moment-là, au tournant du siècle, une bonne partie de la population attendait un journal comme celui-là et... on le lui donna! En une quinzaine d'années, soit de 1894 à 1909, le tirage de LA PRESSE monta en flèche, passant de 15 000 à plus de 100 000 exemplaires par jour. Pendant nombre d'années à compter du début du siècle, LA PRESSE pouvait afficher le plus fort tirage de tous les journaux du pays, de langue anglaise comme de langue française. Un an après la mort de son propriétaire, en 1916, LA PRESSE atteignit les 140 000 exemplaires par jour.

Déjà, au cap de 100 000 exemplaires, certaines feuilles nationalistes avaient accueilli ce succès en ironisant méchamment sur les «100 000 imbéciles qui lisaient LA PRESSE». À ce niveau de tirage, au début du siècle, à Montréal, le journal de Trefflé Berthiaume avait réalisé l'extraordinaire exploit de saturer complètement le marché régional, qui comptait tout au plus 100 000 familles. Il y avait vraiment de quoi susciter l'envie chez des feuilles qui tiraient à 5 000 ou 10 000 exemplaires...

Des «trouvailles»

De quoi était fait cette réussite exemplaire, qui étonnait même, à certains moments, Trefflé Berthiaume lui-même? Lorsqu'on prend la peine de parcourir les pages jaunies de LA PRESSE de ce temps-là, on comprend rapidement quelle en était la clé — ou plutôt *les clés*. Débordant chaque semaine, sinon chaque jour, de ce qu'on appellerait aujourd'hui des «trouvailles de marketing», ce journal se tenait à l'écoute de ses lecteurs, qu'il savait informer, divertir, distraire, mais aussi instruire: sous la gouverne de Trefflé Berthiaume, LA PRESSE se présentait d'un jour à l'autre comme *le livre du peuple*, dans lequel ses lecteurs en nombre toujours croissant se reconnaissaient. On pourrait ici multiplier les exemples, à partir des «pique-niques du Bout-de-l'Île» pour les écoliers de l'Est jusqu'aux concours des «sacs de sel» pour les athlètes et même à

(suite à la page 6)



LA PRESSE

1884 ++ La PRESSE ++ 1934

Cinquante ans de bons et loyaux services dans le journalisme canadien

Le Conseil d'administration de la Compagnie de Publication de la "Presse", Ltée.

Débuts de l'oeuvre et quelques-unes des réformes accomplies au cours de la longue étape parcourue.— Protéger le peuple et le rendre meilleur. — Coup d'oeil sur le passé.

PAS DE CHAMPS INEXPLORÉS

Un émouvant hommage à la mémoire du très regretté T. Berthiaume

Vœux et remerciements

Le témoignage des pouvoirs publics et des classes dirigeantes du Canada et des Etats-Unis

Une seule voix pour nous approuver et encourager

Témoignages de l'épiscopat

Puissante et bienfaisante la "Presse" est remerciée

La première page des cahiers spéciaux consacrés au 50e anniversaire.

Photothèque LA PRESSE

Photo d'une carrière





Le « chef », Maurice Duplessis, est décédé. C'est avec tristesse et recueillement, mais aussi avec beaucoup d'inquiétude que la nouvelle a été accueillie. Tous ses ministres et collaborateurs pendant les plus belles heures de l'Union nationale étaient là parmi la foule: messieurs Sauvé, Bourque, Bellemarre, Dorion, Beaulieu, etc., ceux qui l'avaient tant aimé et tant craint. Cette photo ne fut peut-être pas ma meilleure, mais ce fut certes celle qui m'a le plus impressionné.

RENÉ PICARD



Photothèque LA PRESSE

Wilfrid Laurier, vers les années 1880-1890.



Photothèque LA PRESSE

Louis-Adélard Senécal (1829-1887).

La Presse et Eaton, toujours aussi jeunes...



la presse 100 ans

1884

EATON

1869

Eaton souligne avec brio le début de l'année du centenaire de La Presse par une rétrospective de l'imprimerie à ce journal, depuis cent ans.

Cette exposition aura lieu du 20 au 29 octobre au Centre des événements spéciaux, 5e étage du magasin du Centre-ville. Venez y découvrir une page importante de notre histoire.

L'histoire de LA PRESSE

Un papier tout à fait spécial

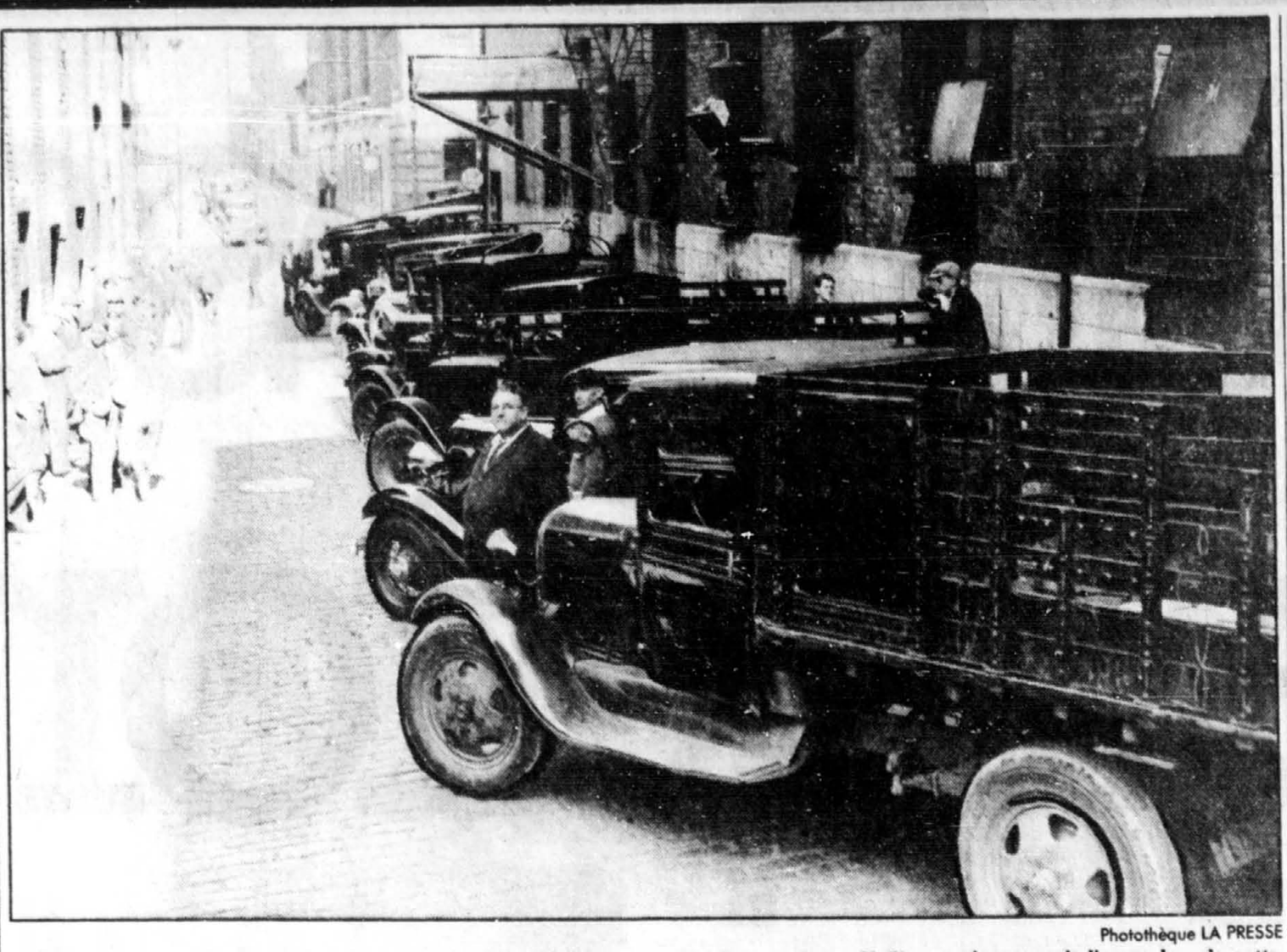
Il ne faudrait pas croire que le papier journal utilisé pour imprimer la présente édition a été puisé dans les vieux stocks de notre entrepôt. Pour souligner son centenaire, LA PRESSE a plutôt commandé au service des ventes de la Consolidated-Bathurst un papier journal tout à fait spécial.

Même s'il revêt une apparence vieillie, ce papier a été fabriqué au moyen de techniques modernes. À l'aide d'un réflectomètre (appareil de mesure des pouvoirs réflecteurs), on a d'abord déterminé les proportions de colorants orange et noir permettant d'obtenir la couleur désirée. Les colorants concentrés ont par la suite été dilués, puis incorporés à la pâte. Composé d'environ 75 p. cent de pâte mécanique et 25 p. cent de pâte au bisulfite à très haut rendement, ce papier est de qualité dite standard.

CONSOLIDATED BATHURST

M. Robert Désilets, surintendant des services techniques de la Consolidated-Bathurst à Grand-Mère, est très satisfait des résultats obtenus. « On a l'impression, nous dit-il, que le papier a été jauni par le temps. On pourrait imaginer qu'il a été fabriqué au début des années 1900. »

À cette époque, la machine no 6 de l'usine de Grand-Mère fabriquait 45 tonnes de papier journal par jour à une vitesse de 255 mètres à la minute. Les procédés de fabrication du papier ont toutefois grandement évolué au cours du dernier siècle. En effet, la machine no 1 de l'usine de La Baie, utilisée pour fabriquer le papier de l'édition d'aujourd'hui, tourne à 765 mètres à la minute. Dotée d'un formeur à double toile, cette machine dernier-cri peut fabriquer 275 tonnes de papier journal par jour.



Photothèque LA PRESSE

« Quelques-uns des 53 camions faisant la livraison du journal à nos dépositaires de Montréal et de la banlieue. Cette livraison est achevée aux points les plus reculés de la ville moins de deux heures après l'impression ». Voilà ce qu'on pouvait lire au bas de cette photo publiée dans LA PRESSE du 13 octobre 1934.



Photothèque LA PRESSE

L'hon. Pamphile-Réal DuTremblay

...de Trefflé Berthiaume à Paul Desmarais: des moments difficiles...

(suite de la page 4)

la reproduction intégrale du manuel de sténographie de Duployer-Perreault. C'est par l'illustration de la nouvelle, mais aussi par des dizaines de rubriques populaires telles que les chroniques illustrées du caricaturiste Albéric Bourgeois (le Père Ladébauche) et «Le Courrier de Colette», entre autres, que LA PRESSE s'implanta dans la majorité des foyers canadiens-français de Montréal et y demeura la lecture quotidienne pendant des générations. Pendant plus d'un quart de siècle, le sort et les progrès de LA PRESSE furent la préoccupation constante de Trefflé Berthiaume, qui considérait le personnel de son journal «à l'égal d'une seconde famille».

Le témoignage de Thomas Chapais

«Blond, yeux bleus. Court, plutôt fluet, il rayonnait de santé et de bonté. Personne ne craignait son abord...» C'est ainsi qu'une vingtaine d'années après sa mort, un ami de la famille, Me Charlemagne Rodier, décrivait Trefflé Berthiaume. Après sa mort, survenue le 2 janvier 1915, les témoignages de sympathie et d'estime affluèrent de toutes parts, au point de remplir les colonnes de LA PRESSE pendant des semaines.

Parmi les principaux et les plus significatifs, retenons celui d'un collègue du Conseil législatif, l'historien et journaliste Thomas Chapais, formulé dans une lettre personnelle au fils aîné du défunt, Arthur Berthiaume:

«Cette mort imprévue de mon ancien collègue m'a vivement affecté. Nous siégions ensemble depuis dix-sept ans, et il m'avait toujours témoigné une cordiale sympathie et une confiance que je savais apprécier.

«Votre père était un parfait exemple de ce que peuvent l'énergie, le labeur et la persévérance. Il appartenait à la classe de ceux dont on dit qu'ils se sont faits eux-mêmes. Il a acheté les succès de sa carrière au prix de la constance dans l'effort. Et cela comporte une leçon précieuse pour tous ceux qui commencent dans la vie sans protection et sans fortune.»



Photothèque LA PRESSE

Mme Angélina DuTremblay

En novembre 1913, soit deux ans avant sa mort, une firme de comptables évalue la fortune du petit typographe de Saint-Hugues à... $1 436 500, ce qui équivaut à plusieurs dizaines de millions de notre monnaie d'aujourd'hui.

Le testament de Trefflé Berthiaume

Justement soucieux de la sécurité financière de sa famille et des progrès futurs de LA PRESSE, Trefflé Berthiaume discuta et réfléchit longuement, avec ses conseillers juridiques, de la formulation de ses dernières volontés. À l'été de 1913, avant de partir pour un voyage de repos en Europe, il fit rédiger et signa un premier document, un long testament en bonne et due forme qui, cependant, n'eut pas l'heur de le satisfaire complètement. Désireux de fixer d'avance les conditions d'administration et de contrôle de son journal, une semaine environ avant sa mort, fin décembre 1914, il fit produire et signa un second document qui, sous forme de donation fiduciaire, venait à ses yeux corriger les lacunes et les imprécisions du premier. Malheureusement, malgré toute sa bonne volonté, ce document fut à l'origine de contestations et de conflits qui affligèrent sa famille et par ricochet LA PRESSE pendant près d'une demi-siècle. Pour donner une idée approximative de leur importance et de leur durée, précisons que le compte rendu sténographique partiel des procès de la famille Berthiaume autour de LA PRESSE tient dans cinq volumes de 250 à 300 pages chacun!

Il semble bien que les trois fils Berthiaume, Arthur, Eugène et Edouard se sentirent déçus et frustrés lorsqu'ils constatèrent que leur père avait désigné d'autorité deux «étrangers», un notaire et un avocat, pour les «aider» à administrer LA PRESSE. En premier lieu, ils se liguèrent pour se débarrasser des «intrus», après quoi s'amorça pour de bon la lutte pour le pouvoir entre les trois frères un moment alliés, puis ennemis. Les mille et une péripéties de cette guérilla familiale défrayèrent pendant des années la chronique montréalaise.

Malgré tout, c'est un autre «étranger», devenu parent par alliance de la famille Berthiaume, qui, à la fin, fort habilement, parvint à tirer les marrons du feu et prendre le contrôle de LA PRESSE, qu'il garda jusqu'à sa mort, en 1955. Pamphile-Blaise-Réal-Nugent DuTremblay, avocat, époux d'Angélina Berthiaume (fille de Trefflé) eut cependant une forte partie à soutenir contre le plus frustré et le plus tenace des fils Berthiaume, Eugène.

Sous la gouverne de Pamphile-Réal DuTremblay LA PRESSE continua de prospérer matériellement, faisant ainsi mentir le proverbe bien connu qui veut que «toute maison divisée contre elle-même périsse». Pendant plus d'un quart de siècle, les profits s'élevèrent selon un rythme régulier, à l'égal du tirage. Il convient de noter cependant que pendant cette période, LA PRESSE jouissait d'un monopole à peu près absolu dans le champ de la publicité. Ce fut également pour le grand journal d'information de la rue Saint-Jacques sa période la plus terne, la plus grise, du point de vue du rayonnement et de l'influence. Ne voulant déplaire à personne, les éditoriaux anonymes de LA PRESSE étaient devenus des modèles de prudence et de circonspection, sinon de pusillanimité.

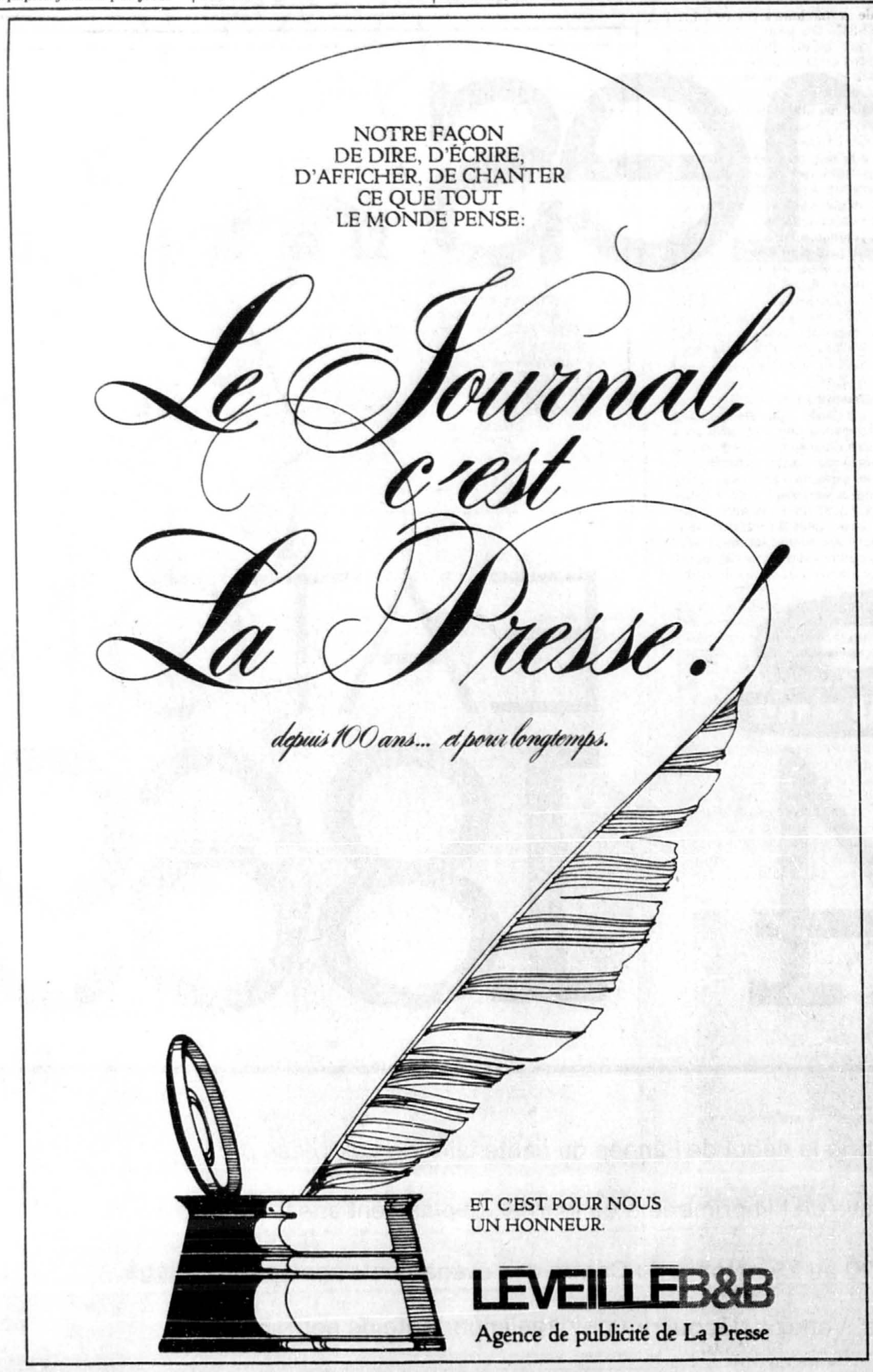
La période contemporaine

Trois ans après la mort de Pamphile-R. DuTremblay, à la suite d'une première grève de treize jours (qui devait être suivie, en vingt ans, de trois autres allant de 3 mois et demi à sept mois, en durée, le journaliste Jean-Louis Gagnon vint, appelé par Mme Angélina DuTremblay, pour secouer LA PRESSE et la sortir de la torpeur où elle s'enlisait. En moins de deux ans, avec l'aide de quelques adjoints, il accomplit sous ce rapport un travail considérable, en revalorisant la fonction et le travail du journaliste, en modernisant la présentation typographique du journal, et surtout en lui insufflant un allant, un dynamisme qu'il semblait avoir perdus depuis l'epoque des Trefflé Berthiaume et des Jules Helbronner. Le moteur de cette véritable «révolution tranquille» à l'intérieur du journal fut sans conteste Jean-Louis Gagnon qui, par le fait même, exerça une influence directe et profonde sur l'évolution de la presse québécoise au début des années 60. Malheureusement, une dernière querelle de famille dans laquelle il s'impliqua le poussa, aux côtés de Mme DuTremblay, à créer de toutes pièces un concurrent au journal qu'il venait de rajeunir et de transformer de fond en comble.

On sait le reste. L'échec du *Nouveau Journal* face à LA PRESSE qui releva le défi sous la férule de Gérard Pelletier et le souvenir des vingt dernières années à LA PRESSE est encore, croyons-nous, dans toutes les mémoires. Les grèves majeures de 1964, 1971 et 1977 constituèrent pour LA PRESSE de très dures épreuves qui l'ébranlèrent au point de mettre à certains moments sa survie en question. Son achat en 1967 par M. Paul Desmarais, président de Power Corporation, lui valut d'importants appuis financiers en même temps qu'une certaine garantie d'unité et de stabilité, dans cette ère difficile où certains progrès technologiques indispensables se révèlent si dispendieux.

Chacune à sa façon, les diverses administrations qui se succédèrent depuis 1967 à LA PRESSE remplirent un rôle utile, dans la mesure de leurs moyens. Celle présidée par Roger Lemelin de 1972 à 1982 parvint, entre autres choses, à redéfinir sur des bases nouvelles l'orientation idéologique du journal. Enfin, celle que dirige depuis 1982 M. Roger-D. Landry a réussi à atténuer les pires effets d'une forte récession en créant un nouvel esprit de dialogue et de concertation entre la direction et le personnel, de même qu'en acheminant résolument LA PRESSE dans la voie de l'informatique.

À la fin de son premier siècle et à l'aube du second, LA PRESSE devra sans doute affronter de nouveaux défis; armée comme elle est maintenant, il y a gros à parier qu'elle saura les surmonter avec succès et honneur, comme tous ceux du passé.



L'histoire de LA PRESSE

De la « belle main d'écriture » aux écrans cathodiques...



JEAN PELLERIN

(collaboration spéciale)

Lors de la fondation de LA PRESSE, en 1884, l'industrie de l'imprimerie a déjà évolué considérablement par rapport à l'époque lointaine où Théophraste Renaudot fondait La Gazette de France, l'ancêtre des journaux d'information. L'ère de la mécanisation et des grandes inventions commençait à battre son plein. Toutefois, et même si le clavigraphe de M. Remington avait été mis sur le marché dès 1873, les journalistes rédigeaient encore leurs nouvelles à la main et tâchaient donc d'avoir « une belle main ». Malheureusement, certains scribouillaient des pattes de mouche qui exaspéraient les compositeurs.

À sa naissance, LA PRESSE devait s'en tenir à un budget fort restreint. De fait, elle n'a disposé d'un équipement bien à elle qu'après le 5 novembre 1889, date où Trefflé Berthiaume, imprimeur-propriétaire de l'hebdomadaire Le Monde illustré, en hérita en même temps que La Minerve et l'Imprimerie générale. Cependant, le fait qu'elle ait pu, avant cette date, conjuguer ses opérations avec celles de La Minerve sous le toit de l'Imprimerie générale, lui a permis de jouir d'un outillage avant-gardiste dès le départ.

La rotative « Prestonian »

Au tout début, LA PRESSE fut imprimée sur une rotative de marque anglaise « The Prestonian ». L'Imprimerie générale en avait fait l'acquisition du Montreal Daily Star lorsqu'elle obtint le contrat d'impression de La Minerve.

Mais cette rotative se révéla bientôt inapte à imprimer deux journaux dans les limites des heures de tombée. Certes, nous révèle un reportage paru dans LA PRESSE du 17 novembre 1884, elle roulait admirablement bien, « mais, comme on ne peut atteindre qu'un tirage insuffisant n'excédant pas dix mille exemplaires à l'heure, nous avons dû avoir recours à la presse Marinoni... la plus belle et la plus parfaite du continent américain. New York, Boston, Chicago n'en possèdent pas une aussi perfectionnée. (...) (Elle) comporte deux parties: la presse et la plieuse.

Invention d'Hippolyte Marinoni, ingénieur-mécanicien français (1823-1904), cette merveille pouvait imprimer 20 000 exemplaires à l'heure. Or, en 1884, LA PRESSE ne tirait qu'à 7 000 exemplaires par jour. Il est vrai qu'à ce chiffre s'ajoutait le tirage de La Minerve et que, dès 1885, le tirage de LA PRESSE grimpa à 12 000 exemplaires par jour, puis 16 000 en 1889.

Époque du morse

À l'ère de l'électronique, LA PRESSE évolue au rythme des plus grands quotidiens du monde. Mais durant plusieurs années, elle fut presque toujours en avance sur les autres quotidiens du pays tout entier. Son avant-gardisme s'étendait donc bien au-delà des limites de Montréal!

La fièvre inventrice du début du siècle n'a pas épargné les mordus de l'information du temps. Dès 1900, LA PRESSE fait l'essai de nouvelles techniques afin d'accélérer la transmission des nouvelles. Le 6 novembre de cette année-là, avaient eu lieu les élections américaines qui reportèrent le président William McKinley au pouvoir pour un deuxième mandat. Le soir du scrutin, à sa succursale du 124½ de la rue Saint-Joseph, à Saint-Roch de Québec, LA PRESSE installe une puissante lanterne magique à ses fenêtres et projette bulletins d'informations et photos sur une immense toile accrochée à la façade de l'établissement de nouveautés Lacroix, situé de l'autre côté de la rue. La foule est immense, et le succès immédiat. Tant et si bien qu'à maintes reprises, on répétera l'expérience sur le toit de l'immeuble à Montréal, projetant dans ce cas sur un écran suspendu au toit de l'immeuble (aujourd'hui disparu) du Crédit foncier, situé à l'angle nord-est de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Laurent.

En 1901, Trefflé Berthiaume assiste, à Paris, aux premières expériences de radio-télégraphie faites par le Dr Edouard Branly, et dès le 16 août 1904, LA PRESSE fait ériger sur son toit deux mats de bois au moyen desquels elle pourra, le 23 août suivant, inaugurer un poste de télégraphie sans fil qui va lui permettre d'être « en relations constantes avec son correspondant de Joliette », pouvant ainsi, « à quelques instants d'intervalle, recevoir les nouvelles de toute la région environnante ».

L'illustration

Dès 1889, les journaux commencent à publier des gravures sur zinc. Il s'agit, au départ, de dessins linéaires utilisés surtout en publicité. Les premières illustrations à paraître dans LA PRESSE ont été gravées par M. Smeaton, un des premiers graveurs à Montréal. La première nouvelle illustrée d'un dessin linéaire dans LA PRESSE paraît le 5 juillet 1892. Le dessin est présumément dû à la plume de A.-S. Brodeur, premier artiste-dessinateur engagé par le journal.

Les dessins de l'illustrateur étaient gravés sur bois; comme ce procédé était laborieux et coûteux, les gravures n'étaient publiées qu'avec parcimonie, à raison d'une ou deux par semaine.

Quant à la photographie, elle n'avait pas encore acquis la souplesse que nous lui connaissons aujourd'hui. En 1934, Alphonse Campeau évoquait dans un court reportage les difficultés rencontrées à la fin du siècle dernier à photographier le soir. « Certes, dit-il, on venait bien de découvrir la poudre de magnésium, mais les photographes aimaient peu s'en servir. En explosant, le magnésium, tel qu'employé alors, produisait une flamme énorme, faisait suffoquer tout le monde et le manipulateur se brûlait souvent les mains. Il arriva même quelques fois que les flammes se communiquèrent aux vêtements des manipulateurs. D'où la nécessité de recourir au dessinateur plutôt qu'au photographie pour illustrer les scènes d'intérieur ou de nuit.

L'impression

En 1893, LA PRESSE se dota de linotypes. Inventées par Ottmar Mergenthaler à Baltimore neuf ans plus tôt, ces machines à clavier fondaient les caractères par lignes complètes. Utilisées pendant 85 ans à LA PRESSE, les linotypes subirent évidemment diverses transformations, dont la plus révolutionnaire fut sans contredit l'automation, en 1965. À ce moment-là, le journal installa le système « dataspeed ». Disons, en gros (car nous développerons le sujet ailleurs dans ce cahier) qu'à la base de ce système, on substituait un ruban perforé au typographe. Ce système est vite devenu périmé.

LA PRESSE a connu trois changements majeurs d'équipement au cours de son histoire. À la rotative Marinoni de 1884, succédèrent les puissantes rotatives américaines Goss, installées en 1900 dans le nouvel édifice qu'on venait de construire rue Saint-Jacques.

On profita également de la construction d'un nouvel édifice, à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Craig (devenue rue Saint-Antoine) pour remplacer les presses par 30 unités de dernier cri, également de marque Goss. Maintenant au nombre de 36, ces unités peuvent imprimer huit pages à la fois et à la vitesse maximale horaire de 52 500 exemplaires. Théoriquement, LA PRESSE pourrait imprimer en moins de deux heures 100 000 exemplaires de 288 pages.

La couleur

L'avènement de la couleur nécessita l'installation de nouvelles presses. Le 24 juin 1922, on fit donc installer une presse Bijart de fabrication anglaise et dont le procédé dit de rotogravure permit d'imprimer en couleurs plutôt qu'en sépia le Magazine illustré, supplément hebdomadaire encarté dans LA PRESSE pendant 44 ans.

La couleur avait magistralement fait sa première apparition dans Le Monde illustré de M. Berthiaume dès le 6 mai 1905, par le biais d'une superbe annonce du champagne Veuve Cliquot publiée en couverture de dos. Mais il fallut attendre jusqu'au 5 novembre 1927 avant de retrouver dans LA PRESSE des reproductions en cinq couleurs obtenues grâce à l'acquisition d'une gigantesque presse construite à Mulhouse (Haut-Rhin).

Depuis, l'utilisation de la couleur a considérablement augmenté. D'ailleurs, après avoir commencé à utiliser la couleur à l'intérieur du journal, LA PRESSE a réussi un véritable exploit en février 1968 lorsqu'elle publia 32 pages polychromes (trois couleurs plus le noir) et 22 pages monochromes (une couleur et le noir). Pour obtenir ce résultat, on avait dû mettre simultanément à contribution 12 unités de presse alimentées par 22 fontaines de couleurs. Enfin, le 22 mai 1971, LA PRESSE innovait en mettant à l'essai le procédé Spectra-Color d'origine américaine.

Les services auxiliaires

En marge des grandes transformations techniques, il faut rappeler que le 27 septembre 1922, LA PRESSE se dotait d'un puissant medium de diffusion en fondant la station radiophonique CKAC, dont l'antenne se trouvait à Saint-Hyacinthe. De 500 watts à l'origine, la puissance de la station passait à 5000 le 19 octobre 1929.

Nul ne peut situer avec certitude dans le temps l'usage généralisé de la machine à écrire à LA PRESSE. On peut cependant souligner qu'une illustration en demi-ton de la salle de rédaction publiée en 1910 ne montre qu'une seule machine à écrire sur la vingtaine de tables de travail.

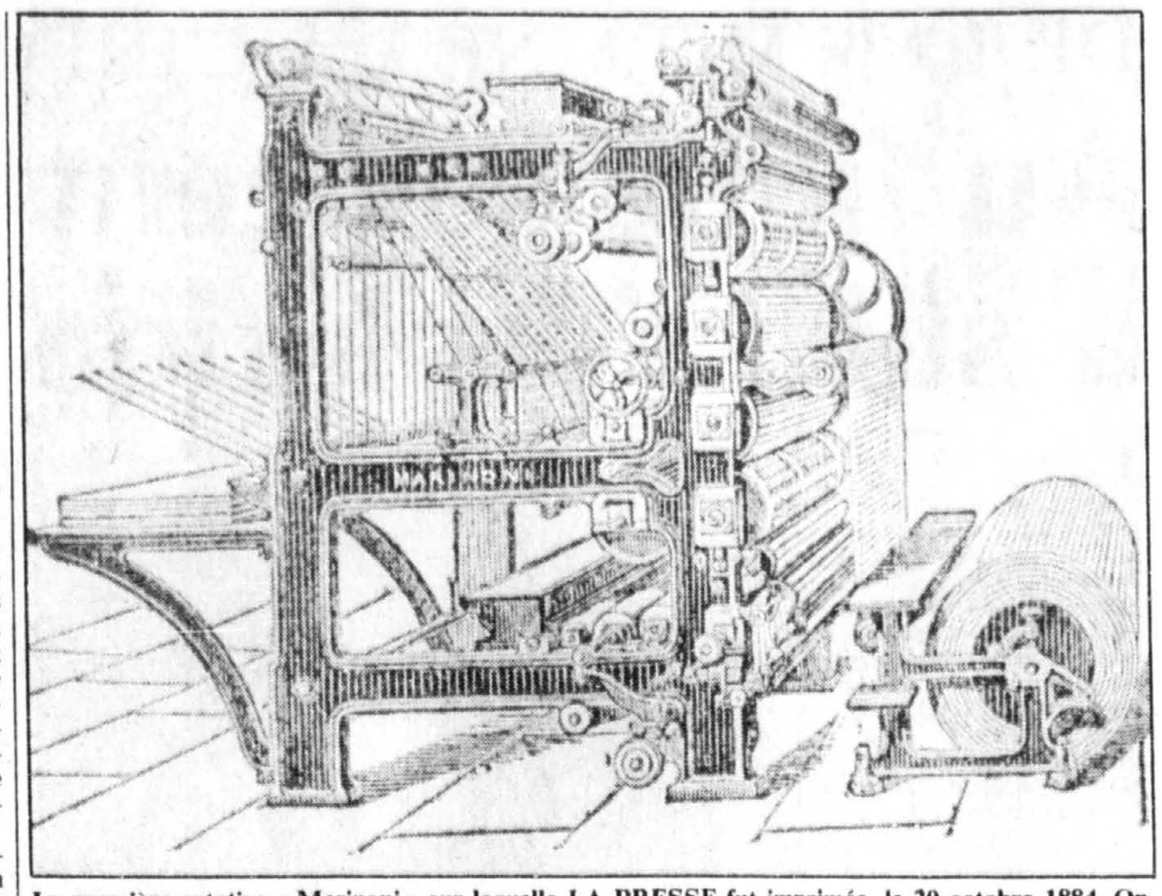
En 1918, 25 ans après sa fondation, LA PRESSE ne compte encore que sur le système morse pour s'alimenter en nouvelles en provenance de l'extérieur. C'est alors qu'elle devient membre de la Presse canadienne à la suite d'une réunion à Toronto à laquelle avait participé Oswald Mayrand. Au début, les dépêches de la PC parviennent au journal en morse, mais dès 1920, LA PRESSE s'était équipée de téléscripteurs, alors de marque Creed. Puis en 1951, le journal s'abonna au service de téléphotos de l'Associated Press.

L'électronique

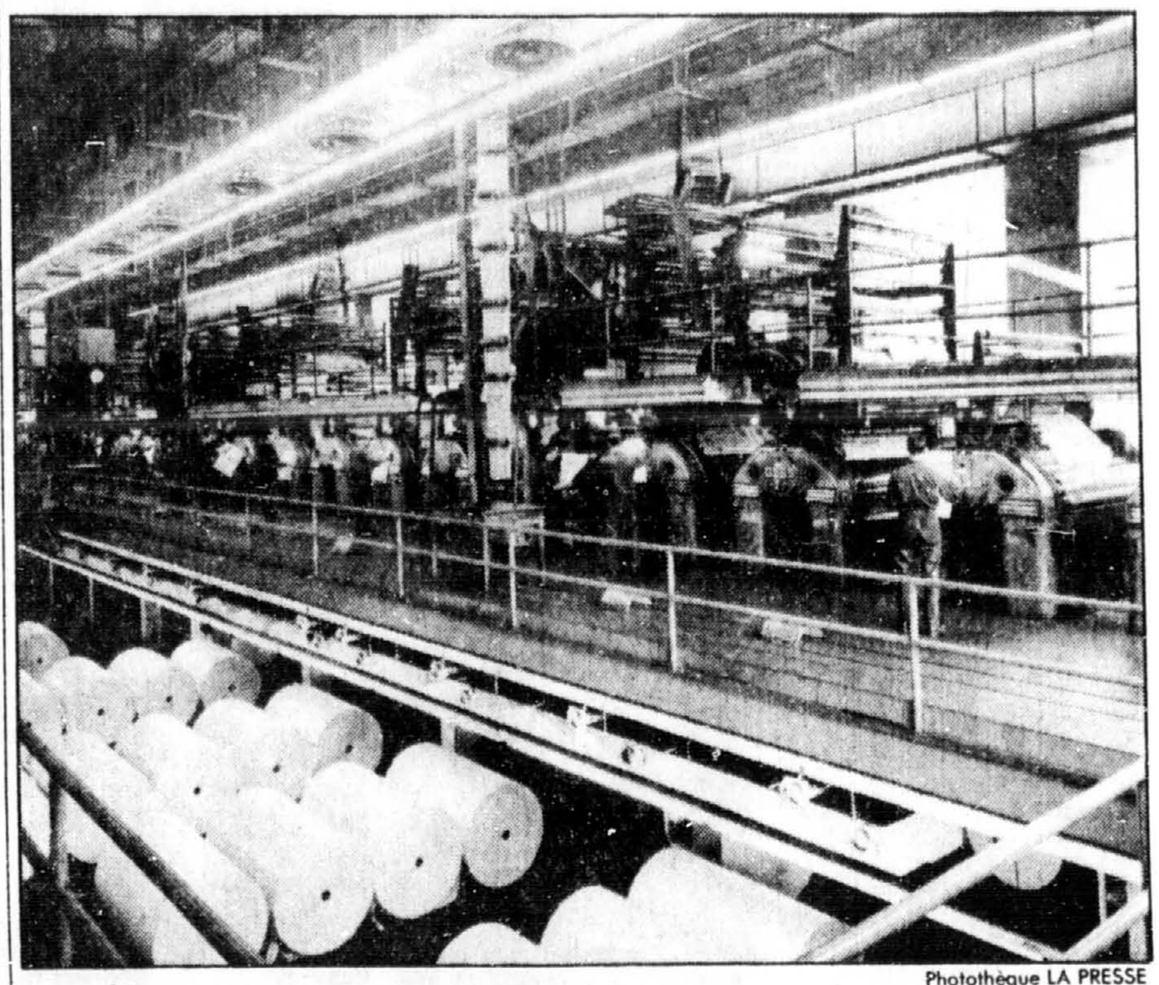
LA PRESSE subit ses transformations les plus radicales en 1981, par l'installation de 99 terminaux avec écran cathodique dans la salle de rédaction. Ces terminaux sont raccordés à six ordinateurs dans lesquels les journalistes peuvent emmagasiner leurs textes en attendant de les expédier à d'ultra-rapides photocomposeuses à rayon laser.

L'informatique a également révolutionné les abonnements, le marketing, le crédit, les petites annonces, la comptabilité, Télé-Presse, etc. Outre les six ordinateurs réservés aux journalistes, LA PRESSE en possède deux pour la production et deux pour la gestion.

Ces appareils sophistiqués ont considérablement transformé l'atmosphère des salles de rédaction, de composition et d'administration, privées de leur désordre romantique d'autrefois. L'éclairage et la climatisation ont succédé à l'odeur de l'encre et du zinc. La tradition a fait place à l'efficacité.



La première rotative « Marinoni » sur laquelle LA PRESSE fut imprimée, le 20 octobre 1884. On notera que cette presse était la première au Canada à posséder une plieuse, que l'on peut apercevoir à gauche.



Photothèque LA PRESSE

Quelle différence entre la presse « Marinoni » et les unités de presse « Goss » d'où est sorti ce premier numéro de la centième année de publication de LA PRESSE.



La préparation des plaques dans le vieil édifice en 1934. Photothèque LA PRESSE

Les styles évoluent, la qualité reste la même



Photo gracieuseté de Musée McCord, Université McGill, Archives Notman.

Toujours en tête!

Depuis plus de 84 ans, Alexandor Fourrures a toujours été le chef de file en ce qui concerne la mode et la qualité dans le domaine des fourrures, à Montréal.
Venez voir et comparez.

FOURRURES Alexandor FURS

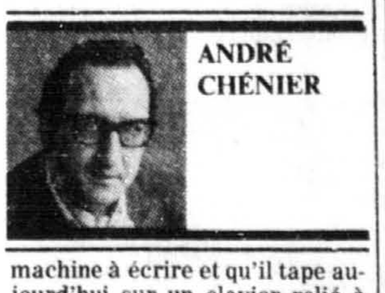
2025 rue de la Montagne, 288-1119

À Montréal, c'est le fourreur des gens élégants depuis 84 ans

L'histoire de LA PRESSE

DE LA « MITAINE » À L'INFORMATIQUE

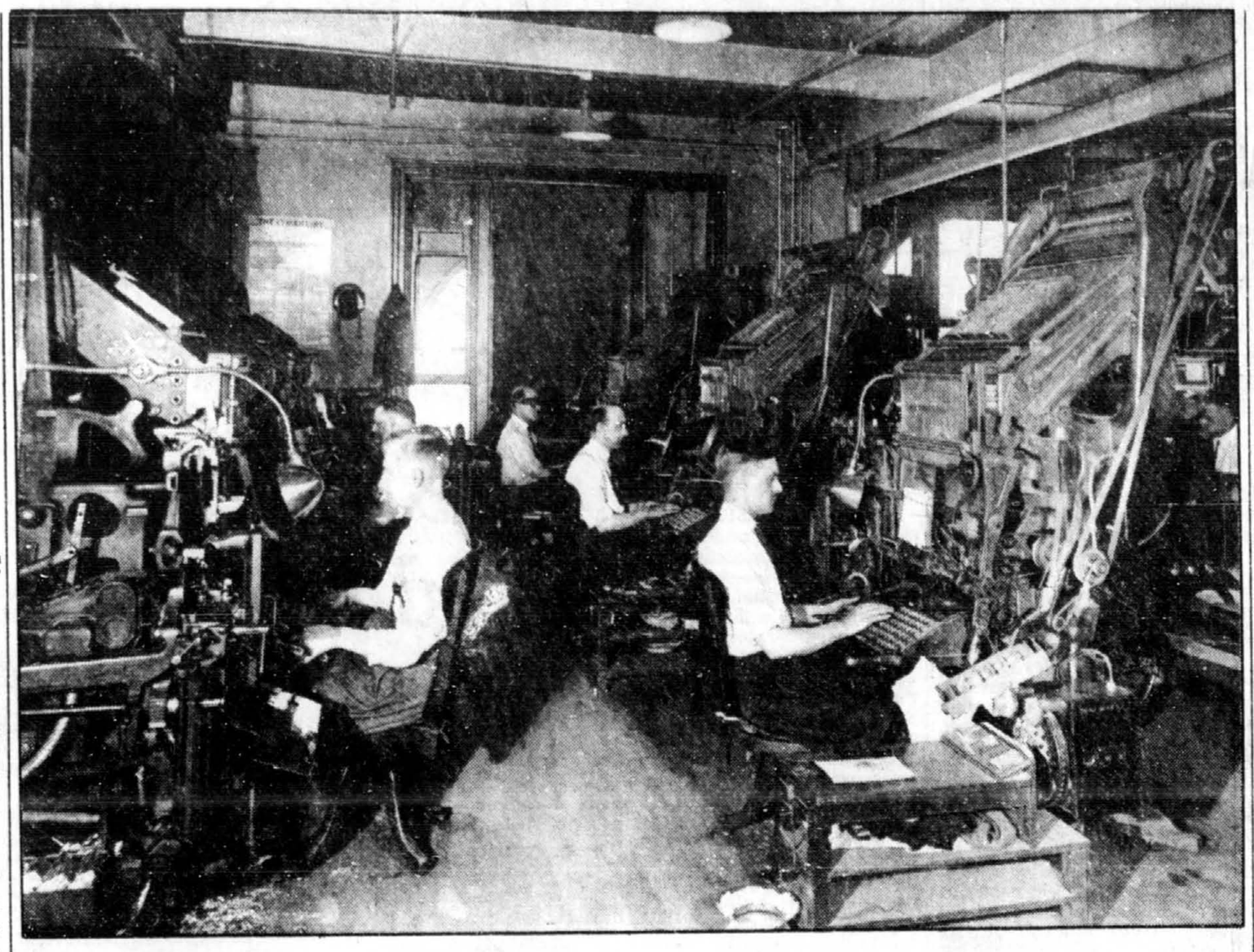
Au fil de ses cent ans, LA PRESSE a suivi l'évolution technologique



ANDRÉ CHÉNIER

Lorsque, comme une pizza, l'information vous arrive toute chaude à la maison, vous vous doutez bien qu'elle n'est pas tombée dans votre journal préféré par l'opération du Saint-Esprit; qu'il n'a pas suffi d'insérer une feuille vierge entre deux rouleaux d'une des quatre presses lithographiques de neuf unités pièce dont LA PRESSE dispose présentement pour que l'information s'étale, noir sur blanc ou en couleurs, d'une page à l'autre du quotidien.

Le texte original, que le journaliste « tapait » jadis sur sa machine à écrire et qu'il tape aujourd'hui sur un clavier relié à un écran cathodique, a été vérifié, corrigé et assorti de directives concernant le type, la grandeur, la grosseur et la forme des caractères (autrefois petites pièces de métal pour reproduire l'écriture) à utiliser pour leur parution sur une ou plusieurs colonnes, a été « composé » avant de passer en continu dans les rotatives.



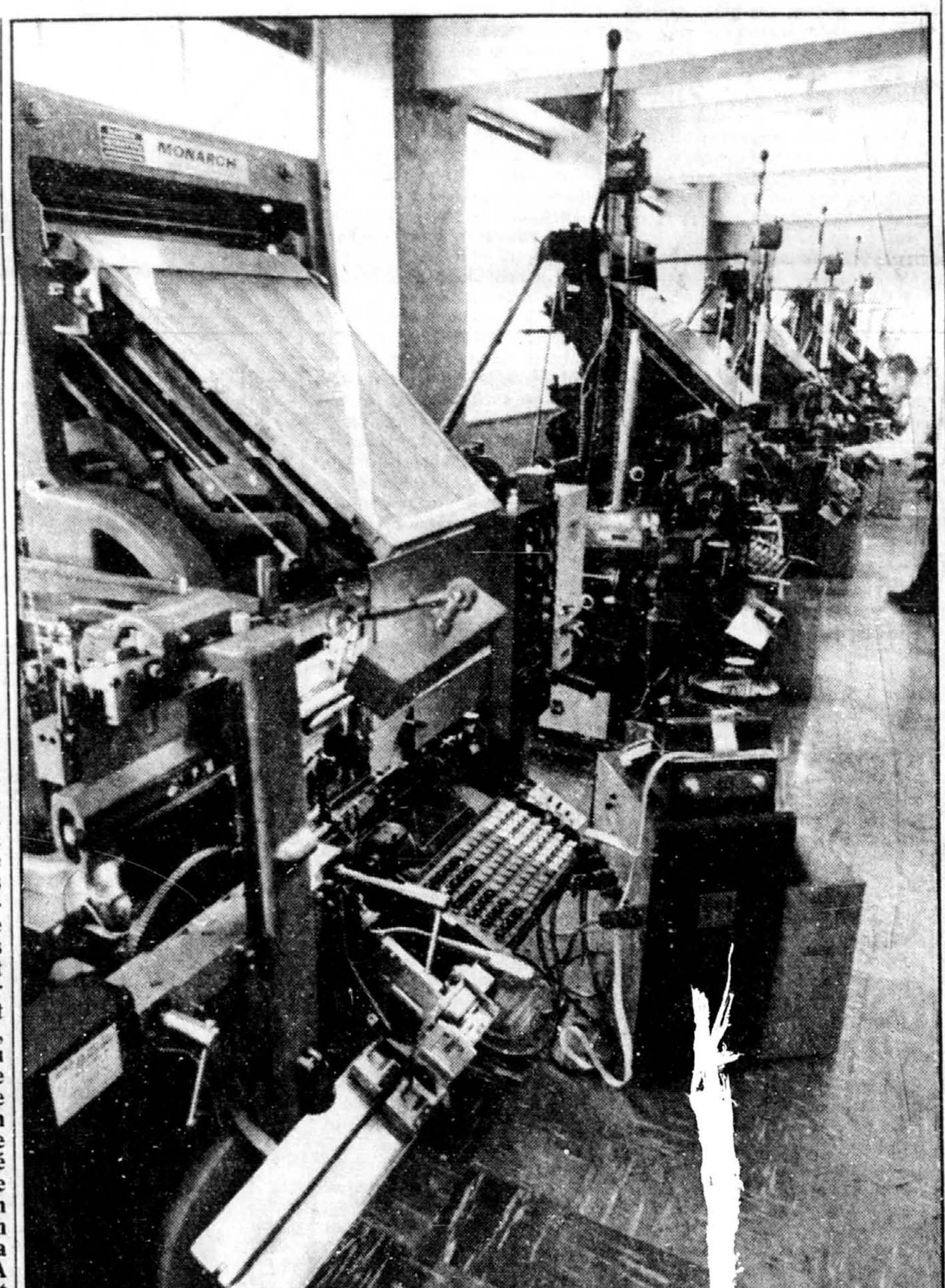
La composition à l'ancienne

Dans un atelier qui est habituellement voisin de la salle de rédaction, sans lui être nécessairement contigu, des typographes procèdent à une série d'opérations qui visent à rendre le texte apte à être imprimé: c'est la composition. Essentiellement, la tâche du typographe qui, au tournant du siècle, était aussi fondeur et imprimeur, consiste à reconstituer le texte en relief (en pleins et en creux qui retiendront l'encre), en alignant sur un « composteur » (règle à rebord sur deux de ses côtés) des caractères d'imprimerie qui sont tous d'égale hauteur et qui s'agenceront en lignes d'égale largeur, le dernier mot du texte venant en premier pour créer un négatif qui, à l'impression, donnera une copie positive (se lisant naturellement de gauche à droite). Ligne par ligne, le texte sera alors monté sur une « galée », sorte de plateau de métal, pour correction de ce qui pourrait être défectueux et addition de ce qui pourrait encore manquer (espace entre les mots, blanc d'interligne ou blanc de fin de paragraphe, filet de bordure, etc.).

Le tout forme un bloc compact et homogène qui, éventuellement, avec tous les autres textes et vignettes de composition, sera mis en page dans un châssis-étau nommé « forme », conformément aux instructions d'un maquettiste de la rédaction.

De la forme, représentation négative de la page à imprimer, on tirait autrefois une empreinte positive par pression sur carton ou plastique, un « flan » qui devait servir à la fabrication d'un « cliché » (planche d'impression en plomb), négatif comme la forme elle-même. À l'impression sur papier, l'image redevenait positive. Avec l'avènement des photocomposeuses, qui firent leur entrée à LA PRESSE en 1969, les flans perdirent toute utilité puisque les clichés d'impression, maintenant en aluminium hémicylindrique, épousant la forme des rotatives, sont tous gravés, ou plutôt brûlés, par procédé photomécanique. En supprimant une étape, le travail de composition s'en trouva accéléré, aussi bien que celui des pressiers.





Trois photos, trois époques

Ces trois photos permettent d'apprécier l'évolution de la linotype, outil primordial d'une salle de composition jusqu'à ce qu'elle disparaisse, emportée par la technologie nouvelle. La première photo date de 1925 et elle a été prise dans la bâtisse de la rue Saint-Jacques. La deuxième remonte au milieu des années 60 : la linotype est toujours « servie » par l'homme, et l'environnement s'est grandement amélioré, surtout grâce au déménagement dans le nouvel édifice. La troisième illustre déjà un changement important : le ruban perforé a remplacé l'homme aux commandes de la linotype. C'était son dernier moment de rémission avant de disparaître de la salle de composition de LA PRESSE, au grand regret des nostalgiques.

Photothèque LA PRESSE

« À la mitaine »

Jusqu'à l'arrivée de la linotype, vers 1904, presque tout le travail de composition se faisait « à la mitaine », c'est-à-dire à la main, le typographe devant le plus souvent fondre ses propres caractères en plomb, les puiser un par un dans une « casse » (armoire-classeur), les aligner ensuite mot par mot et ligne par ligne sur son composeur, et procéder de la sorte jusqu'à l'étape ultime avant que ne démarrent les presses.

Travail laborieux et lent, dont l'aspect rebutant s'accentuait avec la multiplication des textes et des pages à composer, comme pouvait alors en témoigner Treffé Berthiaume (lui-même typographe et membre de l'International Typographical Union à « La Minerve » en 1870, avant de s'accorder une promotion et devenir fondateur-propriétaire de LA PRESSE).

Mais Berthiaume et la quinzaine de compagnons-typographes ou apprentis qui, le 20 octobre 1884, l'entouraient à la parution du premier numéro du « plus grand quotidien français d'Amérique », croyaient fermement qu'avec une meilleure répartition et une simplification des tâches, l'évolution de la technique, et celle des machines dont on allait bientôt faire l'acquisition, pouvaient accélérer sensiblement les choses.

Ils n'avaient pas tort et LA PRESSE, qui tirait à 14 000 exemplaires par jour à la fondation — 13 000 de plus que le nombre de téléphones alors installés à Montréal — en tirait plus de 100 000 en 1909, et plus de 200 000 (au moins pour une édition spéciale) en 1934, année du cinquantenaire. Mais peut-être ne se doutaient-ils pas qu'à l'évolution technique succéderait la révolution technologique des années 1960, celle de l'ordinateur qui, après avoir dominé le matériau, dépassé l'événement et fossilisé le métier artisanal comme un « dodo », semble devoir continuer agressivement son chemin, supprimant ici de vieux emplois, en créant là de nouveaux!

Vers l'informatique

Des successeurs du prote-pionnier P. Daniel, comme Jacques Saint-Pierre entré à LA PRESSE en 1951 comme apprenti-typo, chef d'atelier de 1968 à 1972, et aujourd'hui directeur des Approvisionnements et services du journal, y croient à cette révolution technologique. Saint-Pierre y a même contribué par des innovations de son cru répondant aux besoins de l'heure. S'il qualifie l'ordinateur de « parfait idiot sans l'homme », il mise sur l'homme capable d'indiquer à la machine les voies à suivre.

Ce n'est pas sans quelque nostalgie que Saint-Pierre, qui a vu jusqu'à 225 typos syndiqués (ITU, comme au temps de Treffé Berthiaume) à l'oeuvre sur au moins trois éditions quotidiennes, évoque l'époque de la linotype, cette machine à composer et à fondre les caractères, non plus un par un, mais ligne par ligne, à partir de matrices en cuivre, tout comme il évoque les innovations qui devaient rendre la composition plus rapide (de six lignes à la minute à plus de mille). La linotype devait, avec l'avènement de l'ordinateur à LA PRESSE, tomber peu à peu dans l'oubli où l'avaient précédé la monotype qui, depuis quelque temps, ne servait plus qu'à la fabrication de « slugs » (blancs en plomb) et la « ludlow », titreuse mécanique.

Ce n'est pas sans fierté que l'ex-chef d'atelier rappelle, succinctement, les grandes étapes du développement technologique du journal ces vingt dernières années, développement auquel, dit-il, « j'ai contribué de A à Z » :

Une série d'innovations

1965 : l'informatique entre à LA PRESSE avec l'acquisition d'un ordinateur IBM 1620, le premier dans un quotidien du Québec. On compose le texte sur ruban perforé que l'ordinateur, doté d'un lecteur spécial, traite et assortit de directives informatisées. Le ruban traité revient à la linotype que télécommande désormais l'ordinateur. Le rythme de production passe à 16 lignes à la minute. « Pour la première fois, précise Saint-Pierre, plus un typo n'a à décider s'il faut un trait d'union en fin de ligne ou un espace en début de paragraphe. La chose est maintenant automatique ».

1969 : spécialement pour ses annonces classées, LA PRESSE se dote d'une photocomposeuse de première génération, la Photon 532, dotée d'un clavier de perforatrice de ruban que, par addition de signes, lettres et symboles sur la face verticale des touches, Saint-Pierre modifia sensiblement afin qu'il puisse offrir toute la gamme des caractères que requiert la composition d'un texte en langue française. À toutes fins utiles, la linotype va bientôt disparaître, avec ses matrices en cuivre et ses caractères en plomb fondu à 540 degrés Fahrenheit.

Le procédé de photocomposition est théoriquement simple. Le ruban perforé d'ordinateur passe dans la machine qu'il actionne. Une source lumineuse l'éclaire et, franchissant les perforations, les photons viennent frapper un disque en verre transparent (turret) qui pivote. Ce disque se signale par un assortiment de 135 caractères sur son pourtour. Chaque fois qu'il y a correspondance entre le caractère et les perforations, le flot lumineux franchit le disque et l'image du caractère s'imprime, à l'arrière, sur un papier sensibilisé que l'on développera comme une pellicule photographique. Le positif, copie conforme du texte composé, sera collé sur une maquette de page, selon la disposition prévue. Montée, revue et corrigée, la page sera expédiée à la photogravure où l'on en tirera un cliché d'impression.

1976 : LA PRESSE qui, déjà en 1969, avait échangé son premier ordinateur contre un IBM 1130 plus rapide, se départit de 37 linotypes et compte maintenant sur trois photocomposeuses « Metro Set » pour assurer la composition des textes de la rédaction et des grandes annonces. Dans ces machines, un rayon laser avec résolution a remplacé la source lumineuse initiale, le disque pivotant n'est plus, le papier sensibilisé passe directement au-dessus de caractères codifiés. Le rythme de composition s'élève à plus de 1 000 lignes à la minute. « Mais, constate Jacques Saint-Pierre, les photocomposeuses de troisième génération sont déjà dépassées. Les prochaines fabriqueront elles-mêmes, directement, la planche d'impression ».

1982 : apogée de l'avant-centenaire. LA PRESSE retient le système informatisé *Atex* (ordinateur DEC) pour la rédaction de tout texte rédactionnel ou publicitaire, à l'exception des annonces classées qui se rattachent à un système IBM 4341.

Les terminaux d'*Atex* se composent d'un écran cathodique et d'un clavier, comparable au clavier de perforatrice déjà modifié en 1969. Le texte rédigé sur ce clavier peut être lu, relu et modifié sur l'écran (on peut même déplacer des bouts de phrases comme des paragraphes entiers), conservé dans l'une ou l'autre mémoire de l'ordinateur, rappelé pour altérations de dernière heure ou transmis à d'autres terminaux.

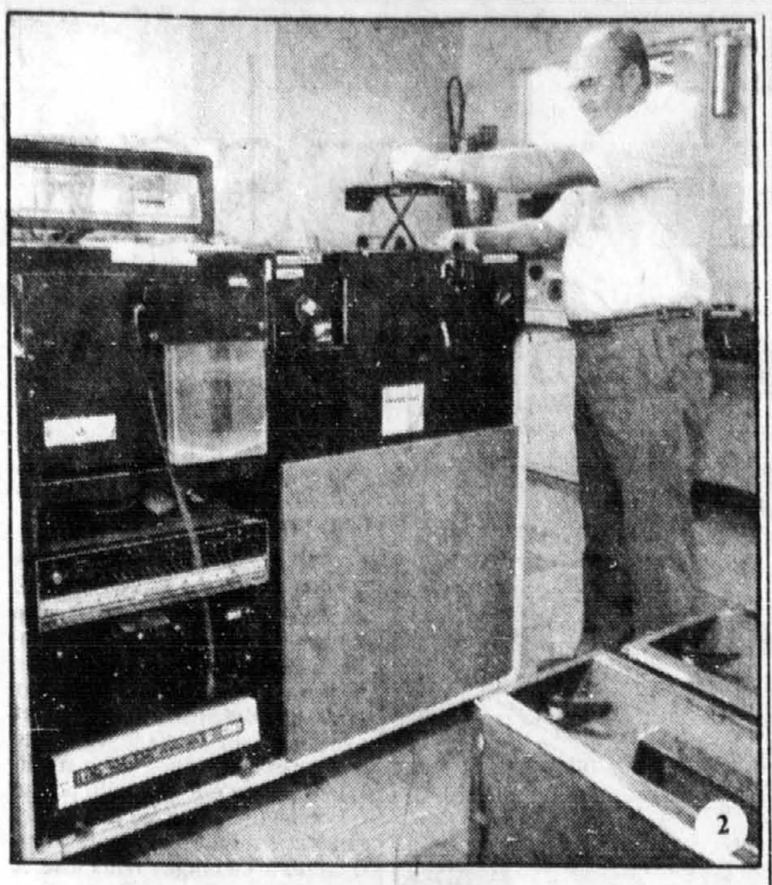
Instantanément programmés selon les critères de composition voulus, les textes sont directement acheminés vers les « Metro Set ». Les annonces classées se présentent en bobines, sur ruban magnétique qui alimente la photocomposeuse.

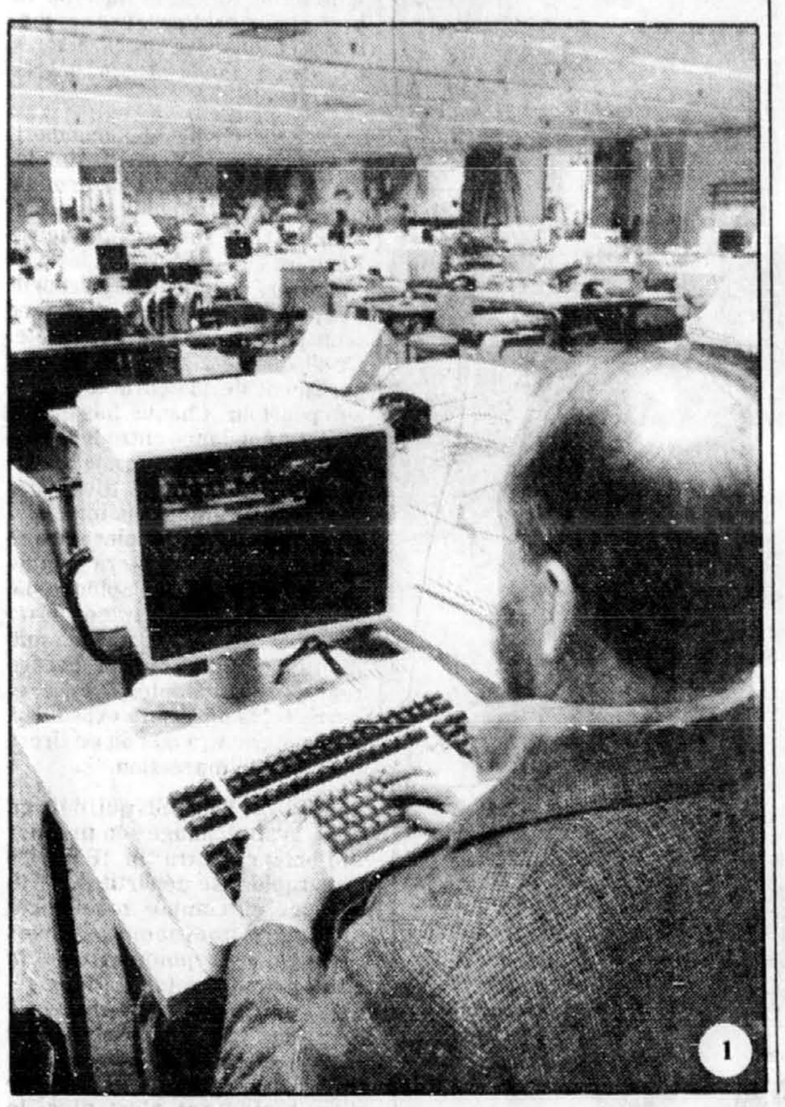
Après une période de cent ans au cours de laquelle LA PRESSE a marqué la voie à suivre dans le domaine des innovations, il ne fait aucune doute, à l'aube de son deuxième centenaire, qu'elle continuera dans la voie du progrès technologique.

Saviez-vous que...

- *Cette année, LA PRESSE utilisera quelque 30 000 tonnes métriques de papier journal. Si on mettait bout à bout toutes les pages imprimées avec ces 30 000 tonnes, on pourrait couvrir une distance de 1 100 000 milles, ou faire 45 fois le tour de la terre.*
- *La seule édition du samedi représente une consommation de 275 tonnes métriques, soit suffisamment de papier pour relier Montréal à Vancouver quatre fois.*
- *Lorsque LA PRESSE livre son édition du samedi, il arrive fréquemment qu'elle distribue ce jour-là au-delà d'un million de livres de papier journal.*
- *Lorsque vous tenez entre vos mains une édition de 88 pages du journal, vous tenez alors une livre de papier journal.*
- *LA PRESSE consomme au-delà de 700 000 kg d'encre noire par année, soit une quantité suffisante pour remplir 24 piscines de 24 pieds de diamètre et de quatre pieds de hauteur.*
- *Un exemplaire de 88 pages de LA PRESSE contient environ 10 grammes d'encre, soit à peine assez pour remplir une cuiller à soupe.*
- *En cours d'impression, le papier journal se déplace à une vitesse linéaire de 30 km/h.*
- *L'épaisseur du papier journal que vous lisez actuellement est de 0,003 pouce (ou 0,76 mm).*
- *Un rouleau de papier pèse en moyenne 750 kg et l'on peut en faire quelque 1 600 exemplaires d'un journal de 88 pages.*
- *Le papier journal représente environ 20 p. cent des dépenses totales d'un journal.*

Les gens de LA PRESSE

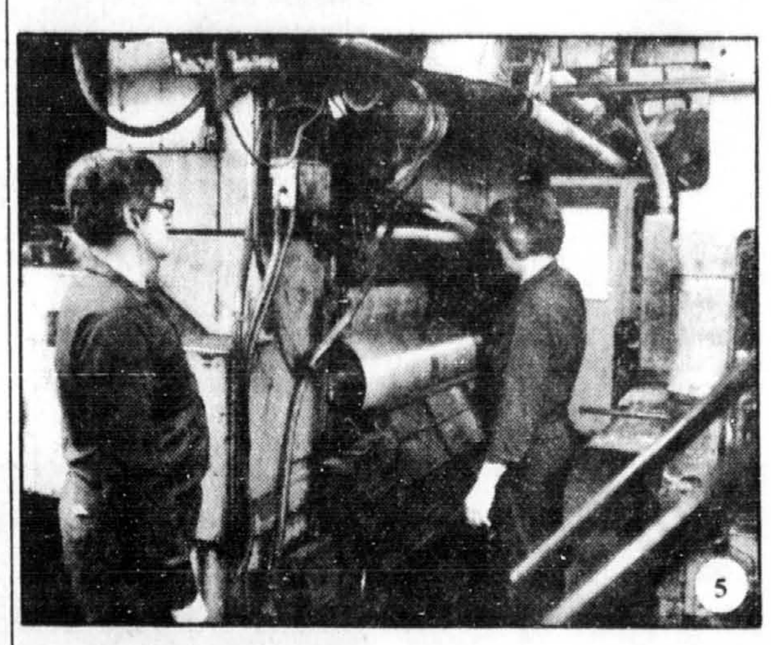

2


1


3

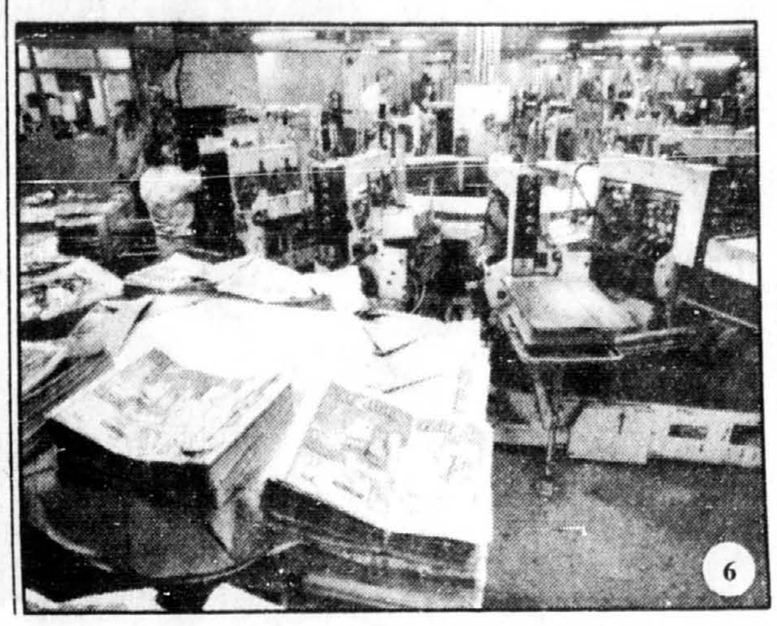
Photos Pierre McCann, LA PRESSE


4


5

La technologie au service de la fabrication du journal

Le texte que vous lisez a franchi les étapes suivantes avant de vous tomber entre les mains. Écrit par un journaliste (en l'occurrence Jean Rivest) à son écran cathodique *(photo 1)*, le texte est emmagasiné par les ordinateurs, d'où il peut être rappelé en tout temps pour la composition par la photocomposeuse (réglée par René Sirois) *(photo 2)*. Une fois le texte composé, il est confié *(photo 3)* au metteur en page (Claude Desmarais à l'arrière-plan et Roger Berthiaume à l'avant-plan) lesquels préparent la page conformément à la maquette préparée par la rédaction. Lorsque la page est complète, elle est remise à la photogravure où on prépare un négatif *(photo 4)* de la page (on aperçoit Tony Smith et Armand Touchette). Du négatif sont tirés les clichés d'impression de forme hémicylindrique, lesquels sont installés par des pressiers (en l'occurrence Gilles Desmarteaux et Ronald Hervé) sur les presses rotatives *(photo 5)*. Enfin, imprimée, pliée, encartée, comptée et attachée, LA PRESSE se prépare à quitter la salle d'expédition *(photo 6)* d'où elle est acheminée vers ses centaines de milliers de lecteurs.


6



L'histoire de LA PRESSE

GRAVÉES SUR BOIS

Les premières illustrations ont fait leur apparition vers 1890

La première édition de LA PRESSE, celle du 20 octobre 1884, ne comportait aucune illustration. En fait, les premières gravures ne firent leur apparition que vers 1890. Ces illustrations gravées sur bois, étaient des sketches réalisés sur-le-champ, des dessins ou des peintures et, plus rarement, des photos.



MICHEL GRAVEL

Le procédé était entièrement manuel. Les graveurs n'étaient pas des artistes mais plutôt des techniciens très spécialisés qui suivaient avec leur burin les traces qu'un graphiste dessinait sur un bloc de bois.

Vers 1900, les premières photos apparurent, grâce à la photogravure. Ce procédé consistait à transformer la photo à l'aide d'une trame en une série de petits points, de différentes grosseurs selon les tons de la photographie originale. D'ailleurs, il vous suffira d'examiner de près une des photos de l'exemplaire de LA PRESSE que vous tenez entre vos mains pour constater la présence de ces petits points.

Les étapes de la photogravure

Au moment où LA PRESSE fête ses 50 ans, en 1934, la photogravure s'était considérablement améliorée. Mais le procédé comprenait encore plusieurs étapes. Examinons de près chacune des étapes.

La première consistait à rephotographier la photo à l'aide d'une trame. Le négatif (sur plaque de verre) en résultant, après avoir été pelliculé était transféré sur une plaque de zinc préalablement sensibilisée. Cette plaque était développée puis immergée dans une solution d'acide afin d'en séparer les tonalités; l'acide agissait à divers degrés sur la trame de manière à en séparer les différents tons. Cette étape franchie, le graveur vérifiait la qualité et faisait les retouches nécessaires avec un burin. La plaque de zinc était ensuite acheminée à la composition pour y être intégrée à la page déjà composée et assemblée par les typographes. Le tout était alors prêt pour la clicherie où on en tirait un flan qui à son tour servait de moule pour le plomb du demi-cylindre, lequel se retrouvait finalement sur les presses.

Le « di-litho »

Vers le milieu des années 70, LA PRESSE opte pour le « di-litho », technique photographique qui simplifie beaucoup la tâche.

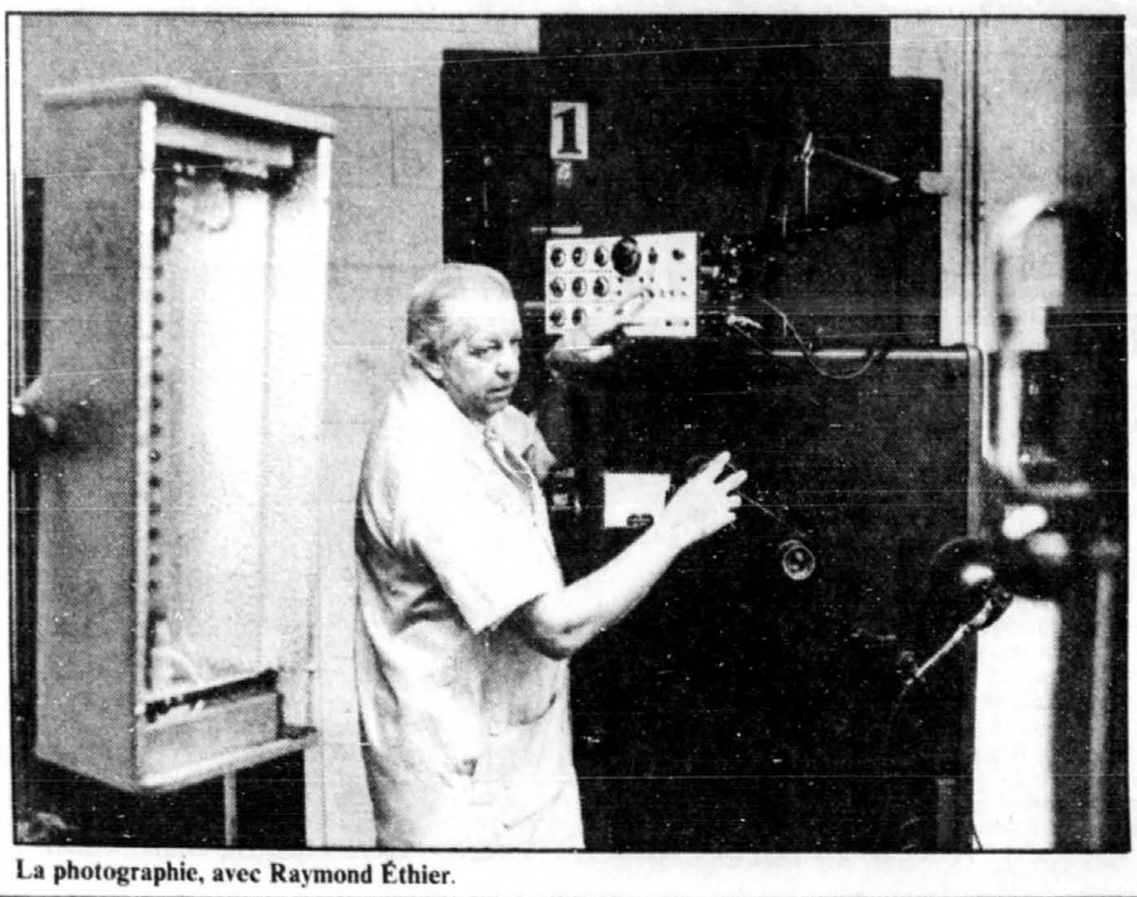
Le procédé actuellement en usage est le suivant. En premier lieu, il faut encore rephotographier la photo, puis en tirer un négatif tramé et pelliculé qui, à son tour, est transféré, mais cette fois sur papier. Cette photo pointillée qui ressemble à l'original est acheminée vers la composition, où l'on fait également usage du procédé photographique pour la composition des textes. Autrefois coulés dans le plomb, les textes sont maintenant composés sur du papier; la photo tramée et le texte sont collés sur une page blanche aux dimensions d'une page de journal.

Cette page de journal est retournée à la photogravure pour être photographiée. On en tire un négatif qui est pelliculé et envoyé à l'impression des plaques. C'est à cet endroit qu'on transfère le négatif sur une plaque de métal ensuite apposée au cylindre de la presse rotative.

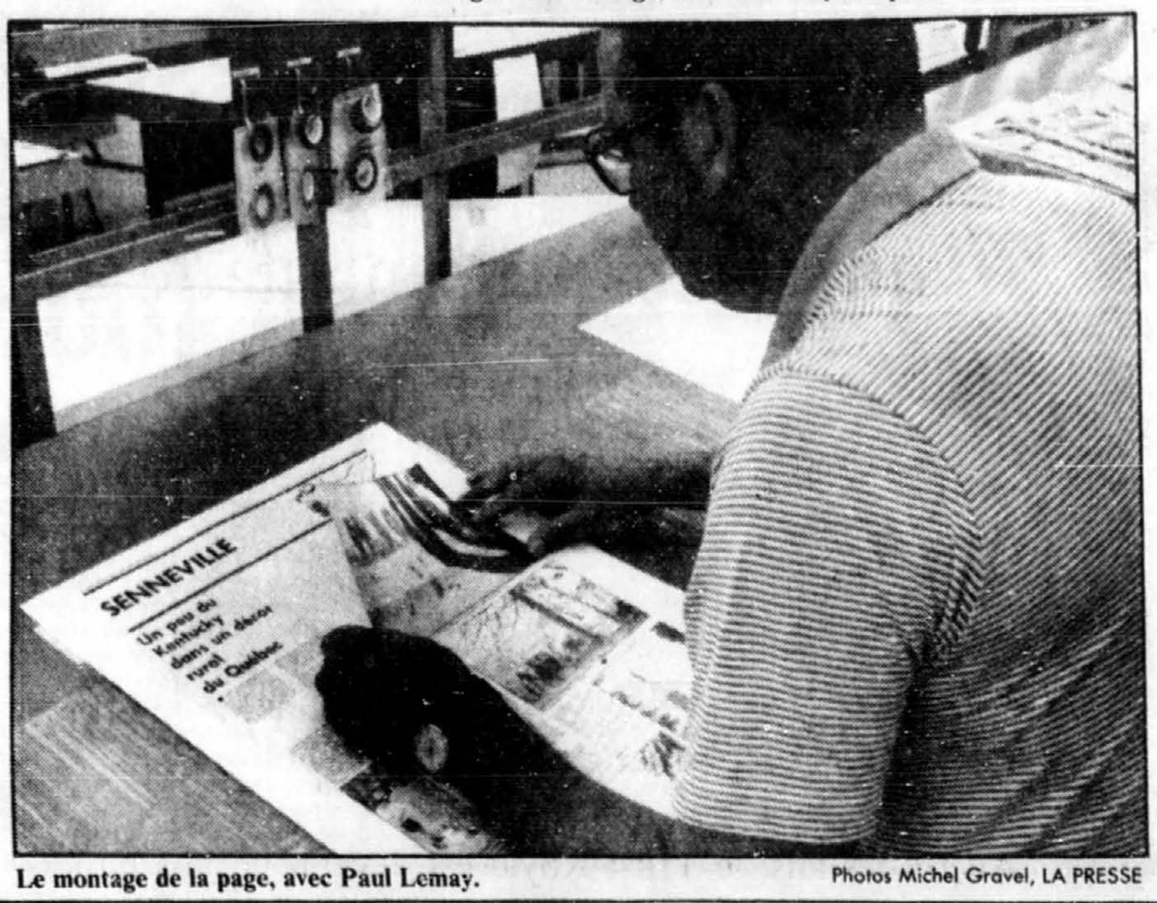
Comme on peut le constater, le nouveau procédé implique un nombre beaucoup plus limité d'étapes. Mais la grande différence, on la constate plus spécialement dans l'élimination de l'acide, du zinc et du plomb.



Le négatif du montage, avec Jean-Guy Jacques.



La photographie, avec Raymond Éthier.



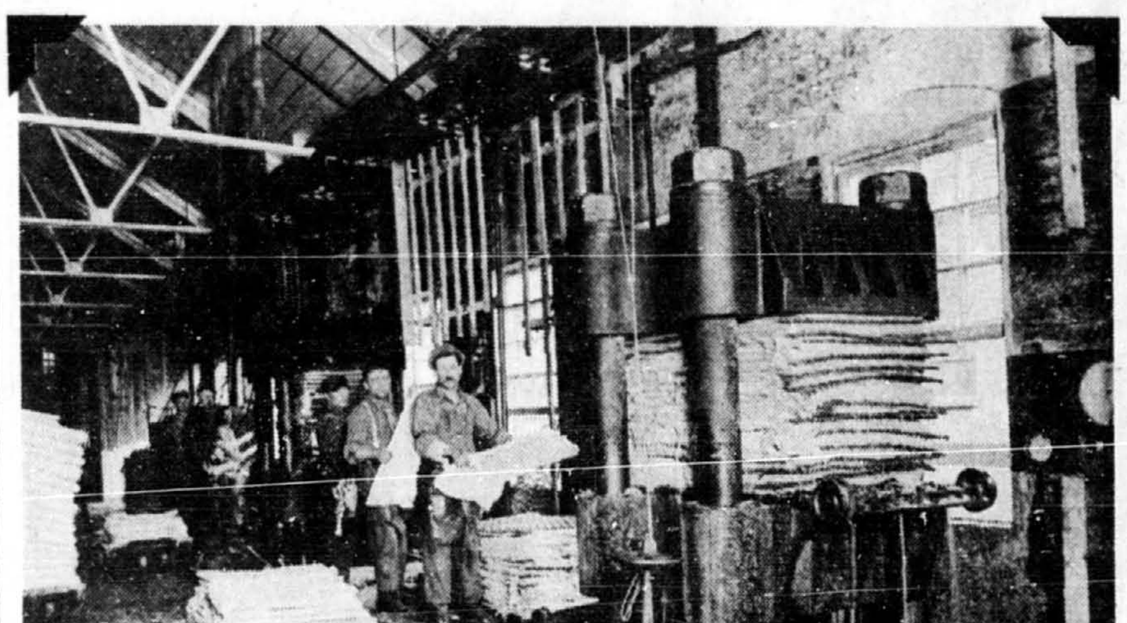
Le montage de la page, avec Paul Lemay.

Photos Michel Gravel, LA PRESSE

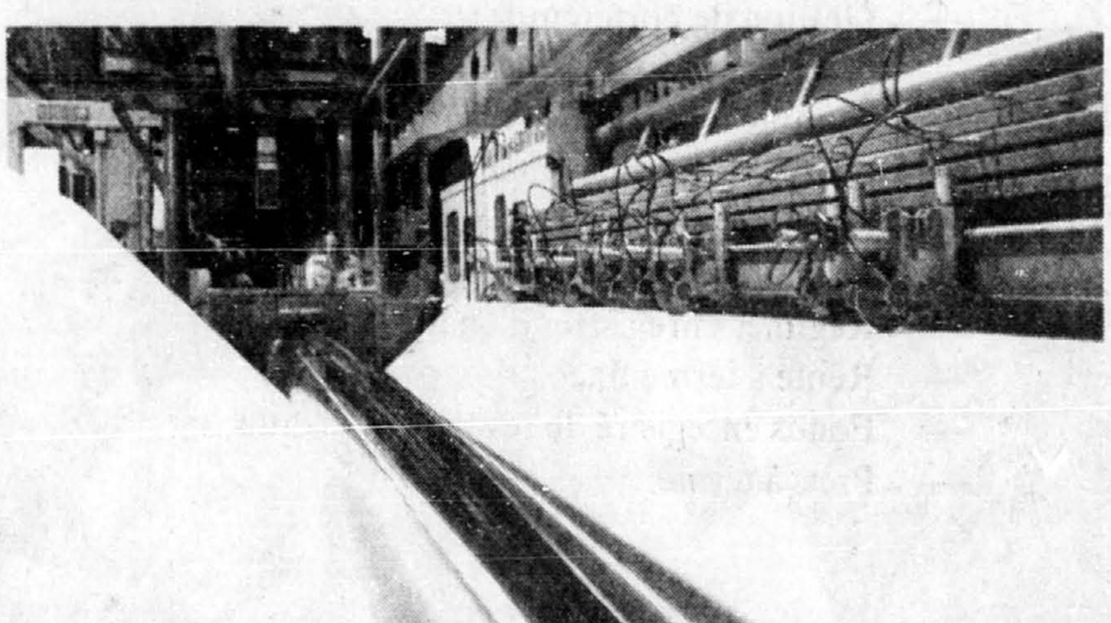
Un siècle d'actualité

À l'occasion de cet anniversaire, la Consolidated-Bathurst désire rendre hommage à **La Presse**, témoin important de notre histoire collective depuis 100 ans. Au fil des jours, grâce à son étonnante vitalité, **La Presse** a toujours été à la fine pointe de l'actualité. Les générations d'employés compétents qui ont oeuvré dans ses salles et ses ateliers peuvent être fiers du rôle de premier plan qu'elle a joué dans le domaine des communications.

À titre de fournisseur de papier journal, la Consolidated-Bathurst partage cette fierté. Comme les procédés de fabrication du papier et d'impression de journaux ont beaucoup évolué au cours de ce siècle, la Consolidated-Bathurst et les éditeurs de **La Presse** ont conjugué leurs efforts en vue de produire un quotidien de grande qualité. À cette fin, les deux entreprises se sont maintenues à l'avant-garde des nouvelles techniques en modernisant leurs installations respectives et en faisant l'acquisition de matériel *dernier cri*.



Lors de l'ouverture de la fabrique de pâte en 1888, la Laurentide Pulp Co. Ltd. de Grand'Mère fabriquait 25 tonnes de pâte mécanique par jour. Comme le fait voir la photo, la pâte était repliée en liasses et comprimée au moyen d'une presse hydraulique.



Les procédés de fabrication de la pâte et du papier ont changé depuis 1888. La machine à papier nº 8 de la division Belgo de Shawinigan approvisionne maintenant La Presse. Dotée d'un formeur à double toile, cette machine fabrique un papier journal de première qualité à une vitesse impressionnante d'environ 762 mètres par minute. Grâce à ces perfectionnements, le lecteur de La Presse reçoit une publication qui répond à des normes élevées d'impression.

CONSOLIDATED - BATHURST INC.

Notre entreprise

FÉLICITE

la presse 100 ans

qui célèbre le centenaire de sa fondation et lui adresse ses

MEILLEURS VOEUX

La Compagnie Trust Royal aussi a été fondée à Montréal, quoique un peu plus tard, c'est-à-dire en 1899.

Au fil des ans, le Trust Royal est devenu la plus importante société de fiducie et le plus grand courtier en immobilier résidentiel au Québec.

Aux particuliers, le Trust Royal offre un vaste choix de services, et notamment:

— Planification successorale
— Exécuteur testamentaire et fiduciaire
— Planification financière
— Gestion de portefeuille
— Administration des placements
— Compte d'épargne et comptes de chèques
— Certificats de placement garanti
— Fonds sous gestion
— Régimes enregistrés d'épargne-logement
— Régimes enregistrés d'épargne-retraite
— Rente à terme fixe
— Fonds enregistré de revenu de retraite
— Prêts à terme

Le Trust Royal met aussi à la disposition des entreprises les services les plus complets, dont les principaux sont:

— Agent comptable des transferts et des registres
— Agent payeur de dividendes et d'intérêts
— Fiduciaire d'obligataires et agent comptable des registres d'obligation
— Gestion fiduciaire et garde de titres de caisses de retraite

Dans le secteur immobilier, le Trust Royal est aussi un important prestataire de services, tels que:

— Achat ou vente d'immeubles
— Gestion immobilière
— Relogement de personnel
— Publication de brochures immobilières dont l'« Étude du Trust Royal sur le prix des maisons»
— Prêts hypothécaires
— Crédit relais

Trust Royal

Ce qui compte, c'est de progresser.

IMMEUBLE Trust Royal L'ENSEIGNE QUI FAIT VENDRE

L'histoire de LA PRESSE

La page des enfants

AU cours de son histoire, LA PRESSE n'a pas négligé les enfants, en leur consacrant un espace allant d'une demi-page à une page, selon les époques et les circonstances.

Cet espace a porté différents noms: *La page de nos fils et de nos filles sous la direction de Grand-Papa* comme en octobre 1910, ou celui de *Le petit monde* comme en novembre 1912, ou plus directement *Le coin des enfants* comme en novembre 1923.

Mais quel que soit le nom choisi, quelle que soit l'époque, l'objectif était toujours le même dans le fond, soit celui d'informer tout en divertissant.

Aux yeux de tous, jeunes d'aujourd'hui comme irréductibles lecteurs de longue date, les exemples proposés dans cette page paraîtront probablement naïfs, que ce soit au niveau du propos ou au niveau du dessin. Mais il n'est pas permis de douter un seul instant qu'à l'époque où ces pages ont été originellement publiées, les enfants devaient s'arracher Le coin du petit, tout comme aujourd'hui ils s'arrachent La Petite Presse...



LE LAIT EST AUSSI UN ALIMENT

Grand-papa parle à ses petits-enfants du lait et de ses dérivés le beurre et le fromage. — L'histoire d'une boulette de beurre et d'un succulent petit fromage.

Mes chers petits enfants,

Reprenant aujourd'hui ma série d'articles sur le mécanisme de la vie matérielle, je pourrai vous faire une étude de l'alimentation. Avec le pain et la viande le lait et ses produits dérivés constitue le troisième élément d'une saine et solide alimentation. Le lait nourrit sans exciter, il convient aux enfants, aux convalescents, aux femmes nourrissons, enfin à toutes les personnes qui, faisant peu d'exercice, ne dépensent que très peu de forces. Le lait n'est donc pas pour vous un aliment complet; pour vous permettre d'affronter une bonne journée d'études, de jeux et d'activité, il vous faut plus que du lait seul; mais ce liquide qui est un véritable aliment se prête à diverses manipulations à la cuisine, et il est la base du beurre et du fromage, et il est employé à titre de condiment où il entre dans des proportions variables dans la préparation de beaucoup de mets, et notamment de desserts que vous dégustez toujours avec tant d'appétit.

Je n'ai pas besoin de vous dire que dans notre pays c'est le lait de vache qui se consomme le plus. On ne connaît pas le lait de chèvre ou de brebis. Le lait que vous buvez, de même que le beurre et le fromage, que nous mangeons, sont tous trois le produit d'une autre industrie, dont je vous parlerai, à savoir l'industrie laitière qui constitue une des plus grandes sources de revenus de nos cultivateurs.

L'industrie laitière comprend donc la vente du lait en nature et la fabrication du beurre et du fromage. Je vous raconterai donc l'histoire d'un flacon de lait, ou les métaphores qui en font une boulette de beurre succulent ou un petit fromage savoureux.

× × ×

Le flacon de lait que tous les matins un homme dépose au seuil de votre porte, vous vient parfois de très loin. La consommation du lait est très grande, et la vente est alimentée par toutes les fermes, non seulement des campagnes environnantes, mais même des plus éloignées, et tous les jours, de tous les points de notre province les convois du Pacifique, du Grand Tronc et du Canadien Nord et des centaines de vendeurs de lait approvisionnent nos villes de lait — "pur jus" — qui, avant d'arriver à votre porte, a subi de nombreuses manipulations.



Vous les mettez en bouteilles vides déposées au seuil de votre porte en échange de lait que distribuera à l'alimentation de la famille.

Chez beaucoup de producteurs le lait est "pasteurisé"; c'est-à-dire qu'on lui fait subir un traitement qui a pour but de tuer une partie des mauvais germes qui se développent facilement dans le lait. On "pasteurise" le lait en le faisant chauffer dans un appareil jusqu'à 185 ou 190 degrés Farenheit, pendant 30 minutes, puis on le fait refroidir à 50 ou 55 degrés. Ce lait ainsi préparé est mis en bidons, puis expédié à la gare du chemin de fer ou délivré par des vendeurs à domicile. Le lait venu par chemin de fer est accompagné à des vendeurs en gros, qui le détaillent ensuite en vous le livrant dans des flacons de verre très propres, tous les matins.

Pour vous donner une idée de ce qu'est le lait comme aliment, je vous dirai que 100 livres de bon lait, soit 10 gallons, contiennent environ 87 livres d'eau, 4 livres de gras de beurre, 5 livres de sucre, 3 livres et demi de matières dites azotées et deux tiers de sels minéraux.

Avant de vous parler du beurre et du fromage, il me reste à vous dire que grâce aux procédés de la pasteurisation et de la stérilisation on a réussi à condenser le lait en boîte et ainsi à le conserver très longtemps pour les fins du commerce; on est même arrivé à réduire le lait en tablettes ou en poudre par l'addition de sucre dans le produit de la condensation.

× × ×

Comment maintenant le lait que nous buvons sera-t-il métamorphosé — agréablement



Un ouvrier à la fabrique de beurre. Le lait est versé dans un grand bassin.

transporté à des distances quelquefois assez grandes. Le lait fraîchement trait peut être transporté à 75 et 80 milles par chemin de fer avant de vous être livré. Mais pour cela il a fallu que le producteur ait rempli toutes les conditions pour conserver au lait ses propriétés.

Un ouvrier à la fabrique de beurre. Le lait est versé dans un grand bassin.

Chez beaucoup de producteurs le lait est "pasteurisé"; c'est-à-dire qu'on lui fait subir un traitement qui a pour but de tuer une partie des mauvais germes qui se développent facilement dans le lait. On "pasteurise" le lait en le faisant chauffer dans un appareil jusqu'à 185 ou 190 degrés Farenheit, pendant 30 minutes, puis on le fait refroidir à 50 ou 55 degrés. Ce lait ainsi préparé est mis en bidons, puis expédié à la gare du chemin de fer ou délivré par des vendeurs à domicile. Le lait venu par chemin de fer est accompagné à des vendeurs en gros, qui le détaillent ensuite en vous le livrant dans des flacons de verre très propres, tous les matins.

Pour vous donner une idée de ce qu'est le lait comme aliment, je vous dirai que 100 livres de bon lait, soit 10 gallons, contiennent environ 87 livres d'eau, 4 livres de gras de beurre, 5 livres de sucre, 3 livres et demi de matières dites azotées et deux tiers de sels minéraux.

Avant de vous parler du beurre et du fromage, il me reste à vous dire que grâce aux procédés de la pasteurisation et de la stérilisation on a réussi à condenser le lait en boîte et ainsi à le conserver très longtemps pour les fins du commerce; on est même arrivé à réduire le lait en tablettes ou en poudre par l'addition de sucre dans le produit de la condensation.

× × ×

Comment maintenant le lait que nous buvons sera-t-il métamorphosé — agréablement — transporté à des distances quelquefois assez grandes. Le lait fraîchement trait peut être transporté à 75 et 80 milles par chemin de fer avant de vous être livré. Mais pour cela il a fallu que le producteur ait rempli toutes les conditions pour conserver au lait ses propriétés

L'histoire de LA PRESSE

Quatre-vingts ans de bandes dessinées

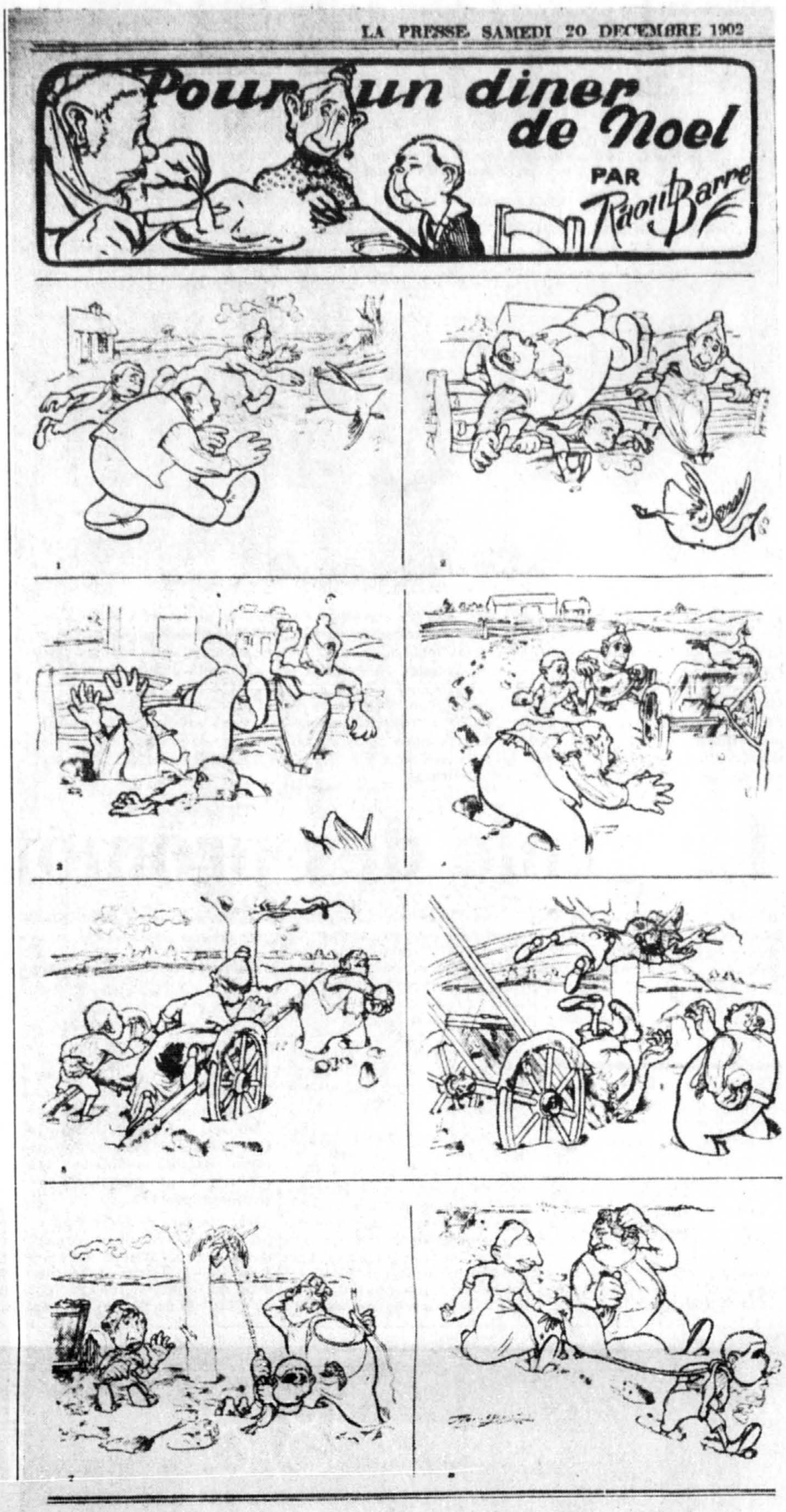
La bande dessinée a toujours occupé une place de choix dans les pages de LA PRESSE depuis le début du siècle. Qu'on pense par exemple aux huit images de « Pour un dîner de Noël » présentées dans l'édition du 20 décembre 1902. Il s'agissait là de la toute première bande dessinée québécoise, et on la devait à Raoul Barré, peintre, illustrateur, artiste commercial, pionnier du film publicitaire et co-fondateur du dessin animé américain, décédé en 1932 à l'âge de 58 ans. Sa participation au dessin animé américain en surprendra plusieurs, mais une recherche effectuée par André Martin et publiée à l'occasion du Festival international du cinéma d'animation, à Ottawa, en 1976, a permis de découvrir que Barré a en effet participé à l'animation d'une dizaine de films d'une des premières vedettes du dessin animé américain, *Le chat Félix*.

On ne saurait évidemment parler de la bande dessinée dans LA PRESSE sans parler du célèbre et regretté Albéric Bourgeois. Pendant plus d'un demi-siècle, les personnages de M. Bourgeois, comme le *père Ladébauche*, ont déridé les lecteurs du journal. La bande que nous reproduisons a été publiée le 5 mars 1904.

Mais avec l'avènement du Magazine illustré que le journal offrait à ses lecteurs le samedi, puis de la couleur, on a vu apparaître les bandes dessinées américaines. Et parmi ces dernières, rares sont celles qui ont été plus populaires que *Tarzan*. Mais d'aucuns seront surpris d'apprendre que Tarzan a d'abord porté le nom d'*Hercule dit Tarzan*, que c'était un héros du désert plutôt que de la jungle, et qu'on devait son existence au dessinateur H. Foster plutôt qu'à Edgar Rice Burroughs. Les quatre parties de bandes dessinées que nous vous proposons à ce sujet en témoignent sans l'ombre d'un doute. En effet, elle permettent de constater que, dans LA PRESSE du moins, *Tarzan* a adopté définitivement son nom entre le 4 et le 11 juin 1932, et qu'il faudra attendre le 23 juillet pour trouver la signature, et apprendre que dorénavant, *Tarzan* serait beaucoup plus familier avec les gorilles et les lianes qu'avec les dunes du désert.

Rappelons enfin que depuis plus d'une décennie, la bande dessinée américaine n'a plus le monopole dans LA PRESSE. En effet, si *Charlie Brown* et *Blondinette* occupent toujours leur place dans la Petite Presse, ils doivent maintenant, de par la volonté des lecteurs, la partager avec des bandes européennes originalement en français comme *Achille Talon*, *Boule et Bill*, *Gaston* et Lucky Luke.

LA PRESSE, SAMEDI 20 DECEMBRE 1902



LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 28 MAI 1932



LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 4 JUIN 1932



LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 11 JUIN 1932





Tarzan, captive alors qu'il tentait de délivrer les deux officiers français, le capitaine d'Arnot et le lieutenant Larnet, a été jeté dans une cuverne où un des gardes-corps d'Abd-El-Krim le surveille étroitement. Dans cette gravure l'on voit le geolier ordonnant aux malheureux d'avoir à comparaître devant le "souverain du désert".



Hassant tout ce qui est français, Abd-El-Krim traite avec un chef de la grande montagnarde, afin de lui vendre des Français à titre d'esclaves.

LA PRESSE, SAMEDI 5 MARS 1904

Le père Ladebauche arrive a Montréal

(SERIE D'AVENTURES AMUSANTES)



1.—LE PÈRE LADEBAUCHE.—Bonjour! mon neveu. T'as reçu ma lettre?
—LE NEVEU (M. Jean-Baptiste Lalumière).—Oui, mon oncle et je vous aurais reconnu rien qu'à vot' casque.—Allons, venez voir la famille!

2.—LE PÈRE LADEBAUCHE.—Si on allait mouiller ça?
—LE NEVEU.—Ah! oui, les canayens font jamais rien sans mouiller ça.

3.—LE TRAMP.— Messieu, quand vot' cass' aura des p'tits, voudrez-vous m'en donner un?
—LE PÈRE LADEBAUCHE.—C'est à moi que tu dis ça?

4.—LE PÈRE LADEBAUCHE.—Tiens, prends ce p'tit-là, en attendant l'auteur!
—LE COMMIS DE BAR.—Police! Police!

5.—LE POLICEMAN.—On va vous apprendre à frapper les honnêtes gens, vieux scélérat!

6.—LE POLICEMAN.—Monsieur, ici, qui était très-t-ivre, a frappé ce monsieur-là...
—LE PÈRE LADEBAUCHE.—Votre Honneur, y avait un tramp dans l'hôtel...
—LE JUGE.—Faut toujours laisser les tramps dans les hôtels, ça débarrasse les trottoirs.
—LE PÈRE LADEBAUCHE.—Y m'a dit, Votre Honneur...
—LE JUGE.—Vous aurez $5 ou 8 jours, et les frais ou trois autres mois.

LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 23 JUILLET 1932

Le jour de Noël, avant que naquit Tarzan, fut célébré de princière façon par Lord et Lady Greystoke, par une grande soirée qui se déroula dans leur somptueuse résidence en Angleterre.

L'histoire de LA PRESSE


LE PLUS FORT TIRAGE QUOTIDIEN AU CANADA

LA PRESSE

DIX-SEPTIEME ANNEE—No 228 MONTREAL, MERCREDI 31 JUILLET 1901 HUIT PAGES—UN CENT

LE TRIOMPHE DU VAINQUEUR

Lorenzo Prince, vainqueur de la course autour du monde, est arrivé hier soir à 7 heures et 16 minutes à la gare Windsor.

IL EST RECU EN TRIOMPHE PAR DES MILLIERS DE PERSONNES

Brillante démonstration en son honneur. — Le nom du représentant de "LA PRESSE" est acclamé partout.

DE RETOUR AU PAYS

Par Lorenzo Prince

La page de l'édition du 31 juillet 1901 était presque exclusivement réservée au retour triomphal de Lorenzo Prince à la gare Windsor, la veille. Le vainqueur de la grande course autour du monde y signait — fait rare pour l'époque — le court texte suivant: *De retour au pays, après une absence quelque peu mouvementée, dont vos (sic) lecteurs connaissent les principaux détails, je ne puis m'empêcher d'exprimer toute ma joie de respirer enfin le bon air du sol natal. La patrie n'est pas un mot banal. Le retour a des jouissances qui ne peuvent égaler les curiosités, l'intérêt ou les péripéties d'une pérégrination contre elle autour du globe terrestre. Je ne méritais certes pas l'accueil sympathique, enthousiaste, qui m'a été fait par la population de Montréal hier soir. Je pris ce témoignage plutôt comme une preuve d'estime à « La Presse » qui n'a jamais hésité à pousser de l'avant l'honneur du nom canadien. Merci à tous. — Lorenzo Prince.*


DEUXIEME SECTION PAGES 5 A 32

LA PRESSE

CIRCULATION 636,955

24ME ANNEE—No 1 MONTREAL, SAMEDI 2 NOVEMBRE 1907

LA VIGUEUR DES CANADIENS-FRANCAIS

Nos hercules concurrents dans le tournoi du sac de sel ont étonné les 300,000 personnes venues de toute la Province pour être témoins d'un spectacle unique dans les rues de Montréal.—Trente-neuf athlètes ont pénétré au Parc Lafontaine et le premier prix a marché près de 5 milles, et durant 3 heures et 5 minutes, avec son fardeau de 200 livres.

ENTHOUSIASME INDESCRIPTIBLE DE LA FOULE A LA "PRESSE," DANS LES RUES SAINT LAURENT, SAINTE CATHERINE, AMHERST, AU PARC LAFONTAINE ET AU PARC SOHMER. — LES VAINQUEURS SONT ACCLAMES. — LE "STAR" DECLARE QUE LE TIERS DES RUES DE MONTREAL ETAIENT BLOQUEES PAR LA FOULE QUI VOULAIT ETRE TEMOIN DU TOURNOI DU SAC DE SEL

LA FOULE SUR LE PARCOURS

Photothèque LA PRESSE

Cette page du 2 novembre 1907 ne laisse planer aucun doute sur l'importance que LA PRESSE accordait à la « course de sac de sel ».

Le génie des promotions spectaculaires

JEAN PELLERIN
(collaboration spéciale)

Déjà fort active en matière de politique et de conscience sociale par son implication profonde au sein de la communauté montréalaise, LA PRESSE souhaitait évidemment en profiter pour accroître son rayonnement, notamment par le biais d'une publicité particulièrement soignée. Il faut dire à ce chapitre que cette tâche lui fut toujours facilitée du fait qu'elle disposait de collaborateurs dynamiques, entreprenants et nantis d'une imagination fertile.

Commençons par ce qui fut sans doute le premier coup d'éclat de son histoire. En 1892, l'aéronaute britannique Stanley Spencer s'amène au parc de l'Exposition (devenu le parc Jeanne-Mance) avec son ballon et son parachute. Après avoir effectué un saut de 12 000 pieds au-dessus d'une foule ébahie, l'aéronaute entreprit une ascension en ballon avec, dans la nacelle son assistant Jean-B. LeBaron et... Charlemagne Rodier, as-reporter à LA PRESSE!

Le ballon monta à une vitesse incroyable au dire de Rodier, et s'en fut flotter au-dessus de Terrebonne pour revenir se poser au parc de l'Exposition après un périple de 85 minutes. La montée et la descente eurent lieu en présence d'une foule immense. Aussi, on peut croire que les Montréalais s'arrachaient LA PRESSE le lendemain (23 septembre) pour le reportage palpitant du sieur Rodier.

La course autour du monde

« LA PRESSE entre en lice dans la course autour du monde. » Cette super-manchette de l'édition du 28 mai 1901 n'aurait pas pu être plus explicite, mais elle a dû faire bien des incrédules parmi ses lecteurs.

Déjà fameux à l'époque, le concours consistait à faire le tour du monde le plus rapidement possible et opposait les plus importants quotidiens américains et français.

Or, à la toute dernière minute, LA PRESSE avait décidé de participer au concours, auquel étaient déjà inscrits les journalistes de *l'American* de Chicago, du *Journal* de New York, de *l'Examiner* de San Francisco, du *Journal* de Cherbourg et du *Matin* de Paris.

C'est donc à la course qu'Auguste Marion et Lorenzo Prince, choisis pour défendre les couleurs de LA PRESSE, prirent le rapide de la Delaware & Hudson, à la gare Bonaventure, dans la soirée du 27 mai, afin d'attraper de justesse, le lendemain matin, le transatlantique « Kaiser Wilhelm der Gross », à New York.

Après Montréal et New York, le périple devait conduire nos deux intrépides journalistes à Cherbourg, Paris, Cologne, Berlin, Moscou, Irkoutsk, le fleuve Amour, Vladivostock, Nagasaki, Yokohama, Vancouver et Montréal, en ayant recours à tous les moyens de locomotion possible, du bateau au cheval, en passant par le traineau à chiens quand il ne fallait pas franchir la distance à pied.

On ignore pour quelle raison stupide Auguste Marion fut arrêté et retenu un certain temps en Sibérie, ce qui l'élimina de la course et le contraignit à rentrer à Montréal. Lorenzo Prince en fut donc quitte pour poursuivre seul l'aventure, et 65 jours après son départ, il était de retour à Montréal.

Proclamé vainqueur de l'épreuve, il fit l'objet d'un accueil délirant à l'arrivée de son train à la gare Windsor, à 7 h 16 du soir le 30 juillet. « Vive Prince et LA PRESSE, scandait la foule. Hourra pour Prince! Hourra pour les Canadiens.! »

La « une » du lendemain fut entièrement consacrée à son triomphe, avec gravures en demi-ton et reportage farci de superlatifs. « Cet exploit, y lisait-on, apporte une preuve de plus que les Canadiens sont les plus grands et les plus tenaces aventuriers du monde entier. (...) Lorenzo Prince fait honneur à son pays, à sa race et au journal qui l'emploie! »

Encore Lorenzo Prince

On a tout lieu de croire que Lorenzo Prince avait un sens aigu de la publicité. En 1905, LA PRESSE venait de prendre à son service un photographe français du nom d'Émile Barlatier, lequel avait fait partie du Club aéronautique de France. C'était l'époque où les ascensions en ballon étaient très populaires.

C'est alors qu'à l'instigation de Prince, LA PRESSE annonça, en manchette, que son immense ballon allait commencer une série d'excursions au-dessus de la province et que le ballon serait piloté par un membre de son personnel. Ces ascensions attiraient naturellement une foule de curieux.

Un jour, Barlatier s'aventura jusqu'au-dessus du Vermont et son incartade faillit lui coûter sa peau. L'apparition inopinée de cette énorme boule dans le ciel vermontois avait en effet semé la panique chez les villageois, convaincus de la présence d'un monstre maléfique. Un valeureux fermier s'en fut donc quérir sa carabine et fit feu à plusieurs reprises sur le monstre. Heureusement, Barlatier réussit à s'en tirer par ses manoeuvres, et l'incident contribua à gonfler l'impact déjà considérable de ces exhibitions aériennes.

La course du « sac de sel »

La plus réussie peut-être des campagnes de publicité de LA PRESSE eut lieu en 1907, alors qu'on annonça un concours dit du « sac de sel ». L'objet du concours consistait à se présenter le premier au parc Lafontaine avec un sac de sel de 200 livres sur le dos.

Des 269 hommes forts inscrits à la suite du battage publicitaire, seulement 121 se présentèrent à LA PRESSE au moment du départ, à deux heures précises, le 31 octobre. En partant de LA PRESSE, le parcours empruntait les rues Saint-Laurent, Sainte-Catherine, Amherst et Sherbrooke.

Des 121 partants, seulement 39 atteignirent la ligne d'arrivée. C'est Jos Ouellette, du comté de Labelle, qui remporta la course haut la main. Et pour cause puisqu'il épuisa ses adversaires en faisant le tour du parc LaFontaine jusqu'à ce que le dernier de ses rivaux eut abandonné la partie. On lui remit les 150 dollars offerts par LA PRESSE. « À cause de la réclame furibonde » faite de ce tournoi, écrit Léon Trépanier, la date du concours fut décrétée jour chômé. Plus de 300 000 personnes se massèrent le long du parcours, si bien que même les journaux concurrents durent faire état de l'événement.

Le concours de brouette eut moins de retentissement mais attira néanmoins quelque 5 000 personnes au parc Sohmer ce 4 mars 1908. Le concours consistait à promener sur une scène de 25 pieds de longueur une brouette chargée à son maximum, pour l'obtention de cinq prix offerts par LA PRESSE. Des 30 brouetteurs inscrits, c'est Joseph Vanier qui brouetta la plus lourde charge soit 2 297 livres, 64 de plus qu'Aquilla Monette.

L'Amérique à pied

En 1909, deux journalistes de LA PRESSE se mirent dans la tête d'établir un record encore plus original que celui de l'Américain Edward Payson Weston, qui avait traversé le continent de New York à San Francisco en seulement cinq jours.

Leur défi? Les deux journalistes, Émile Thériault et Charles Melançon, résolurent d'accomplir le même exploit, mais à pied et sans argent. Ils se mirent en marche, le 26 juillet, avec seulement cinq cents en poche... pour traverser le pont Victoria! Mélançon abandonna la partie à 500 milles de Montréal, et Thériault dut poursuivre le voyage seul.

Il atteignit Los Angeles 48 heures avant la date qu'il s'était fixée, soit à la fin de novembre. Et il était de retour à Montréal le 23 mai 1910 après avoir parcouru, à l'aller et au retour, une distance de 7 684 milles jonchée de 14 paires de souliers usés, après avoir gagné sa croûte en recueillant les oboles en chantant sur la voie publique.

Autres initiatives de LA PRESSE

En 1915, LA PRESSE, qu'alimentaient quatre correspondants de guerre européens, fit campagne en vue d'instituer un hôpital pour soldats canadiens à Paris. Grâce aux souscriptions généreuses de LA PRESSE et de différentes municipalités, l'hôpital vit bientôt le jour et dispensa des soins à quelque 300 braves blessés au champ d'honneur.

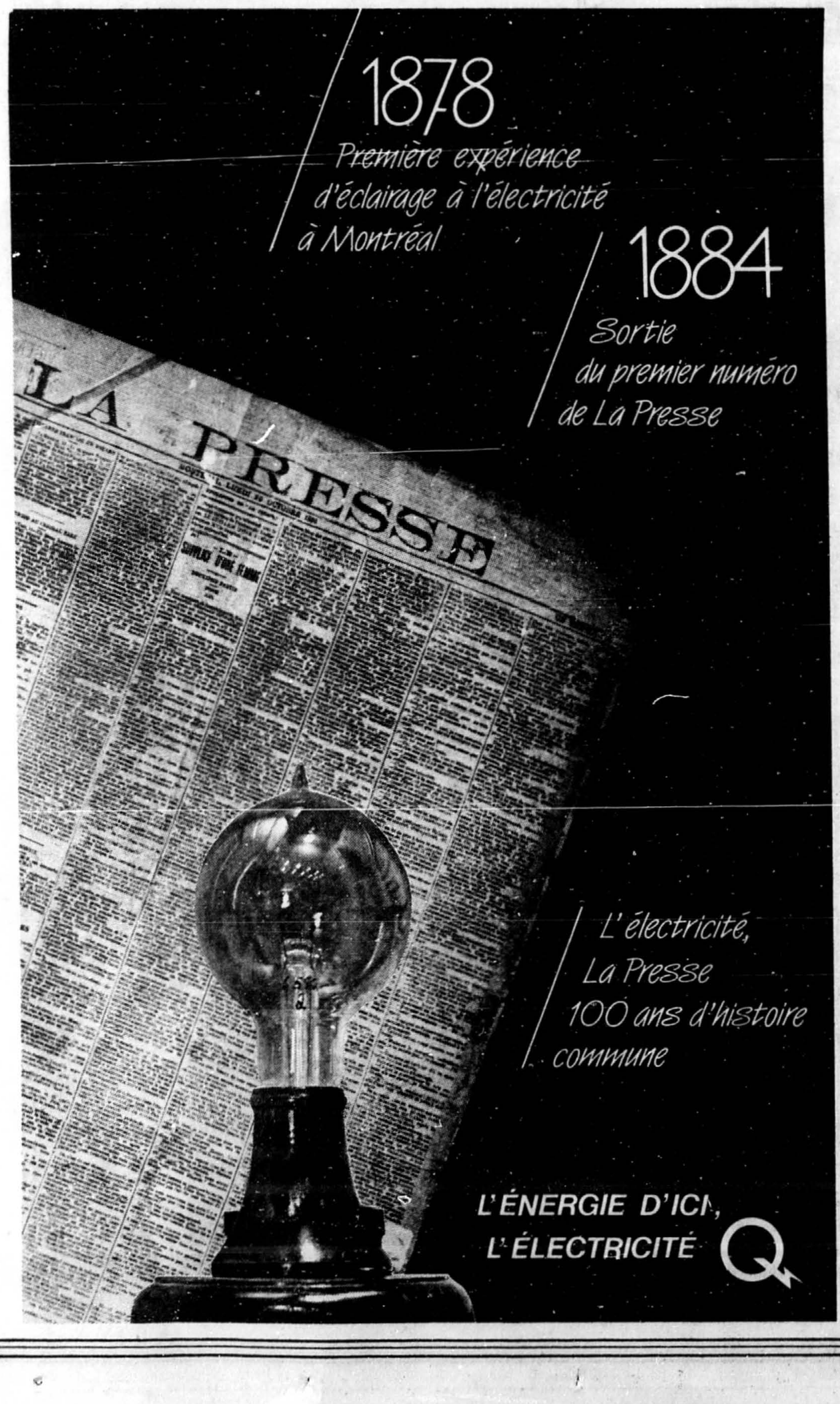
En 1926, un comité formé d'éminents historiens et héraldistes approuvait à l'unanimité un projet de drapeau national soumis par LA PRESSE. Ce drapeau à champ d'argent comportait l'Union Jack et en franc-quartier dextre, et la feuille d'érable au coeur. De nombreux Montréalais ont hissé ce drapeau officiel en maintes occasions.

En 1930, LA PRESSE se fit la principale instigatrice de l'érection d'un monument au marin français Jean Vauquelin, le dernier à défendre les couleurs françaises dans les eaux du Saint-Laurent. Le 22 juin, on procédait au dévoilement du monument, qui se dresse face au monument érigé au sommet de la place Jacques-Cartier, en 1809, en l'honneur de l'amiral Nelson, vainqueur de Trafalgar.

En 1933, LA PRESSE eut l'idée de promouvoir le culte de l'art culinaire. Elle organisa, en mai, trois journées de conférences et de démonstrations qui attirèrent quelque 40 000 femmes. Un succès sans précédent.

Au cours de sa longue histoire, LA PRESSE a organisé maints autres concours: fanfares, modes, mots croisés, compétitions sportives, concours hippiques, feux d'artifice, concours d'échecs, etc., sans oublier le festival d'été pour enfants, événement qui s'est renouvelé pendant près de 40 ans.

Ce sont, à n'en pas douter, toutes ces initiatives qui ont fait de LA PRESSE, ***le plus grand quotidien français d'Amérique.***



La Presse a 100 ans! Sears est heureux de souligner ce grand événement

Depuis 30 ans Sears est au service de sa clientèle avec ses 301 points de vente par catalogue et ses 13 magasins au Québec.



Printemps/été 1953



Automne/hiver 1953



Printemps/été 1958



Automne/hiver 1958



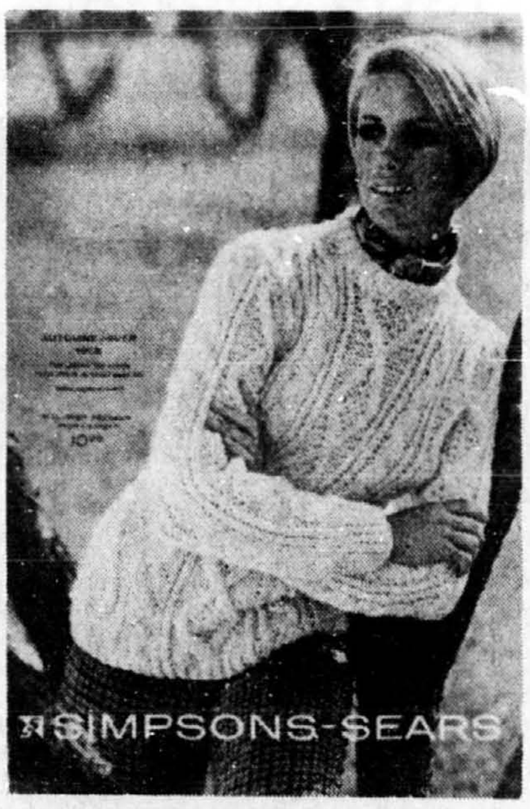
Printemps/été 1963



Automne/hiver 1963



Printemps/été 1968



Automne/hiver 1968



Printemps/été 1973



Automne/hiver 1973



Printemps/été 1978



Automne/hiver 1978



Printemps/été 1983



Automne/hiver 1983

Sears

vous en avez pour votre argent...et plus

L'histoire de LA PRESSE

L'évolution de la « une » à travers les ans


LA PRESSE
MONTRÉAL, LUNDI 20 OCTOBRE 1884
SUPPLICE D'UNE FEMME
1884


LA PRESSE
MONTRÉAL, SAMEDI 20 OCTOBRE 1894
LAURIER, CHAPLEAU, MERCIER
Les trois hommes les plus populaires de notre temps
1894


LA PRESSE
MONTRÉAL, VENDREDI 20 OCTOBRE 1899
UN SANGLANT COMBAT
DÉMISSION DE M. BOURASSA, M.P.
DANS LES CERCLES LIBÉRAUX
1899


LA PRESSE
MONTRÉAL, SAMEDI 20 OCTOBRE 1909
COMMENT ON MET A L'EAU UN
UN PRETRE
1909

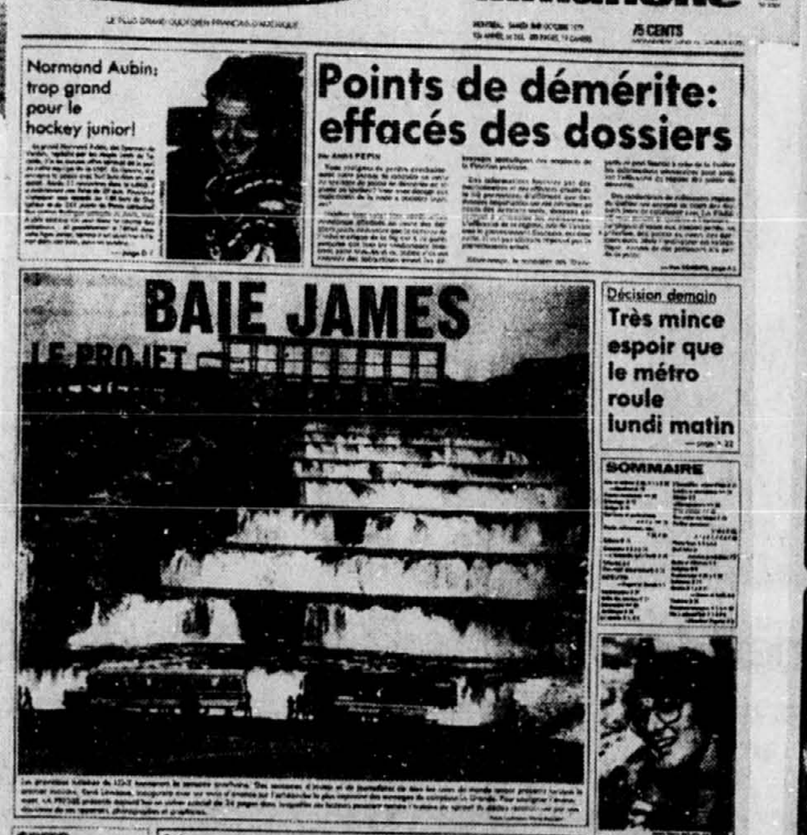

LA PRESSE
FIN DU TRAVAIL DE GUERRE DU PARLEMENT DE LA FRANCE
UNE ENTENTE ÉCONOMIQUE A RÉTABLIR
UN DEVOIR POST GRAVE A REMPLIR
UN SCANDALE A L'HOTEL DE VILLE
UN PROJET MYSTÉRIEUX DU MIKADO
LA QUESTION DE CHAN-TOUNG VA REVEILLER LES CHINOIS
1919


LA PRESSE
Cri nazi: la Turquie n'est plus neutre
L'Allemagne est exclue des Balkans
HITLER LAISSERA-T-IL STALINE DOMINER
Grande offensive plus probable au printemps
La nouvelle arme serait sous-marine
Raid de reconnaissance au-dessus de l'Ecosse
La Pologne va renaître en tutelle
1939


LA PRESSE
Marche sur Ottawa et grève possible des fonctionnaires
Aux prochaines élections municipales
Referendum sur les heur de fermeture des magasi
Le syndicat contestera la requête
Le gouvernement a demandé une injonction contre les métallos
Sursis demandé en faveur de Chessman
La France ne peut dicter le choix des chefs de l'Algérie
Vols et cambriolages: près de $20,000
1959


Pierre-C. O'Neil
"Finies les folies..." – Trudeau
la presse
"Modération mêlée d'audace"
Le PQ précise sa pensée politique
Trudeau choisit Bourassa, condamne le séparatisme, le PQ et Radio-Canada
La CSN précanise un front commun
Ste-Cunégonde: Des citoyens qui font la charité eux-mêmes
Le Canadien gagne... puis annule
Bourassa joue la
Coeurs... à la Lévesque
La CJC étudie, l'état du mouver
1969


Alimentation: les prix grimpent encore
la presse
METEO
Malgré un appui majoritaire des citoyens
L'insatisfaction grandit contre le maire Drapeau
"La United Aircraft "bluffe" encore"
– Le syndicat américain
Les évêques s'engagent de front dans la lutte
1974


la presse
samedi dimanche
Normand Aubin: trop grand pour le hockey junior!
Points de démérite: effacés des dossiers
BAIE JAMES
LE PROJET
Décision demain
Très mince espoir que le métro roule lundi matin
Selon un sondage, les Québécois lui font très confiance
Débat référendaire: le monde des affaires doit s'en mêler
Une femme à la tête de l'assurance-auto
DE BONNES DENTS À PRIX D'OR!
1979


JEAN DUCEPPE REVIENT
LA PRESSE À LA FOIS ELLE-MÊME ET DIFFÉRENTE
EN ROULANT SA VIE
L'INDUSTRIE DE LA SURVENTION
la presse
samedi/dimanche
UN PREMIER OUI FAVORABLE AU PQ
DE FRANCE
RON LEFLORE LE COEUR DU TRIO
CARTER INÉBRANLABLE MÊME NBC SERA ABSENTE DES JEUX
VOLS À DOMICILE HAUSSE DE 43%
AUSSI-BON À MONTRÉAL AVEC 40 FILLES
LE MYSTÈRE DES F-18
ANTONIO LAMER À LA COUR SUPRÊME
mon NON est ferme
UN NON UNANIME L'ASSAUT SE PRÉPARE
AU CAPRICE DU TEMPS UN GROS HOMME TON PÈRE
1980

L'histoire de LA PRESSE

« Le plus grand quotidien français d'Amérique» : un titre qui n'a pas été volé



JEAN PELLERIN

(collaboration spéciale)

Se voulant le journal du peuple plutôt que d'une coterie politique, LA PRESSE a constamment cherché, et par tous les moyens, à s'impliquer dans la vie et le progrès de la communauté canadienne-française en général, et des Montréalais en particulier.

Sur le plan de son attachement profond à la cause des Canadiens français, où qu'ils se trouvassent dans ce vaste pays en voie de construction, il serait difficile de passer sous silence le rôle de leader assumé indiscutablement par LA PRESSE dans un dossier qui passionnait les deux communautés canadiennes, l'affaire Louis Riel, en se rangeant définitivement dans le camp des défenseurs de Louis Riel. Quelle attitude courageuse pour un journal qui n'avait pas encore un an d'existence!

Tant et si bien qu'après avoir renseigné quotidiennement ses lecteurs à l'aide de pas moins de six correspondants spéciaux disséminés aux endroits où se déroulaient ce qu'on qualifiait pudiquement de « troubles du Nord-Ouest » dans certains milieux, il fallait s'attendre à ce que l'éditorial du lendemain de la pendaison de Riel soit fielleux.

L'avènement de Jean-Baptiste Gagnepetit

Plus près de nous, LA PRESSE prit hardiment la défense des humbles et des pauvres contre une bourgeoisie à forte propension élitiste. En 1885, Jules Helbronner signe déjà sa fameuse « chronique ouvrière » hebdomadaire destinée aux travailleurs de l'est de Montréal.

Sous le pseudonyme de Jean-Baptiste Gagnepetit, ce courageux journaliste — un Français d'origine juive — se fit le champion de plusieurs bonnes causes, et devint l'un des principaux instigateurs du mouvement ouvrier au Québec.

En 1886, Helbronner entreprend une lutte acharnée contre la Loi de la corvée. Il s'agissait alors d'une disposition légale qui avait pour effet de priver quelque 13 000 contribuables montréalais de leur droit de vote municipal. Après six ans d'une lutte inlassable, la ténacité du journaliste eût finalement raison de l'entêtement des autorités municipales et la loi fut abolie.

Simultanément, appuyé par LA PRESSE, Helbronner entreprenait la défense des femmes et des enfants mal payés et mal traités par leurs employeurs.

Au secours des chômeurs et des clochards

Mais LA PRESSE ne se contenta pas de morigéner les autorités municipales et les patrons avares; elle fit aussi des gestes concrets. Qu'on pense par exemple à l'ouverture, sensiblement à la même époque et pour une période d'un an, d'un bureau de placement dans ses propres locaux. Les petites annonces leur étant offertes gratuitement, les chômeurs y affluèrent. La mise en contact des travailleurs et des employeurs connut beaucoup de succès. Et ce bureau fit réfléchir les autorités compétentes qui ne purent faire autrement que d'institutionnaliser la chose.

Au début du siècle, les clochards — ou « pauvres diables » comme on disait à l'époque — étaient abandonnés à eux-mêmes quand on ne les assimilait pas à des criminels. LA PRESSE fit tellement de représentations et apporta tellement de bonnes suggestions que la ville finit par leur aménager un refuge de nuit rue Notre-Dame, près de Gosford.

Des gâteries pour les pauvres

En 1894, LA PRESSE fondait l'oeuvre dite des étrennes aux enfants pauvres, initiative vite reprise par les concurrents devant son succès indéniable. Sauf que l'oeuvre de LA PRESSE prenait une dimension toute particulière à cause de l'immense bas de Noël suspendu au toit de l'immeuble du journal, chaque mois de décembre. Les abonnés apportaient des étrennes que LA PRESSE se chargeait de distribuer lors d'une fête dans la semaine de Noël.

Par ailleurs, au début du siècle, l'analphabétisme sévissait au sein de la classe ouvrière. LA PRESSE fut le premier journal de Montréal à réclamer l'institution d'écoles du soir afin de permettre aux adultes d'une époque défavorisée d'apprendre à lire, écrire et compter. Le premier ministe Honoré Mercier devait finalement céder aux pressions du journal en instituant des écoles du soir à Montréal.

Affaire de stimuler le goût de l'étude et de la lecture chez les jeunes et les moins jeunes, LA PRESSE s'ingénie à créer des rubriques susceptibles de piquer la curiosité et de plaire à tous les goûts. En 1902, elle mettait à la disposition de l'institution J.-A. Noël le local qui devait lui permettre de mettre à l'essai un système d'enseignement aux enfants qui s'avéra par la suite un grand succès. Elle mit également sa propre bibliothèque à la disposition du grand public tout en faisant pression pour que les autorités ouvrent des bibliothèques municipales. La première devait ouvrir ses portes en 1908.

Déjà active sur le plan municipale, LA PRESSE a également fait sentir sa présence aux deux paliers supérieurs de gouvernement.

Au début du siècle, les autorités fédérales ne voyaient pas la nécessité d'organiser la navigation d'hiver sur le Saint-Laurent, la jugeant même impossible.

Le jeudi 7 mars 1901, Trefflé Berthiaume mettait à exécution un projet qu'il caressait depuis longtemps en nolisant à grands frais un navire baptisé La Presse avec mission de prouver qu'il était possible de naviguer à travers les glaces sur le Saint-Laurent. Après avoir levé l'ancre à Québec, le navire entreprit son périlleux voyage qui devait le mener jusqu'à l'île d'Anticosti.

Marqué de nombreuses escales célébrées par les riverains, le voyage effectué entre le 7 mars et le 11 avril ne fut toutefois pas sans histoire puisque, passé les Escoumains, il perdit une hélice et dut poursuivre à la voile. Mais la preuve était faite que la navigation d'hiver était possible, et le fédéral devait éventuellement faciliter la circulation hivernale sur le Saint-Laurent.

De 1906 à 1912, LA PRESSE fit intensément campagne en faveur de « bonnes routes ». Le premier ministre du Québec, Sir Lomer Gouin, hésitait à mettre à exécution le projet de l'honorable Georges-A. Simard de construire la route Edouard VII reliant Saint-Lambert à Rouses Point, New York. Ce projet devait coûter $3 000 du mille aux contribuables québécois.

« Faites l'éducation du peuple, et alors nous construirons des routes », argumentait Sir Lomer. LA PRESSE releva si bien le défi en éduquant le peuple comme le souhaitait le premier ministre que le gouvernement se vit bientôt débordé, les demandes de route émanant de partout au ministère de la Voirie.

On n'en finirait vraiment plus d'énumérer toutes les initiatives de LA PRESSE. Notons tout de même en terminant l'aide accordée à l'entreprise de colonisation du curé Labelle dans les « pays d'en-haut »; l'appui constant à l'hôpital Sainte-Justine; les démarches exercées en 1908 en vue d'obtenir l'incorporation du conservatoire LaSalle; le lancement du Magazine illustré, une publication qui contribua énormément à éveiller la curiosité intellectuelle des petites gens; et, enfin, la même année, la fondation de la station radiophonique CKAC. En plus de permettre à de nombreux artistes montréalais de se faire connaître, CKAC fut la première station à Montréal à transmettre des concerts d'orchestres symphoniques, grâce à son affiliation au réseau CBS.

Photo d'une carrière





Quatre pompiers encore abasourdis par le drame qui vient de se jouer au café *Blue Bird* à la suite d'un incendie d'origine criminelle sortent le cadavre de l'une des 38 victimes. Il est difficile d'exprimer le sentiment d'impuissance qu'on éprouve devant une telle horreur. Et particulièrement lorsqu'on y assiste à titre de photographe! Dans la rue, des parents et amis pleurent la perte d'êtres chers pendant que le photographe doit poursuivre sans relâche son boulot macabre, gardant toujours à l'esprit qu'il devra remettre les meilleures photos possibles à son journal. Pour moi, l'incendie du *Blue Bird* demeure une triste journée qui a marqué ma vie, même si j'ai pu en tirer de bonnes photos. J'étais là, impuissant, ne pouvant ni aider, ni consoler personne, me bornant à accomplir malgré tout mon travail de photographe.

JEAN GOUPIL



Nous avons été voisins.
Nous avons grandi ensemble...

Toutes nos félicitations à La Presse à l'occasion de son centenaire !

Fondée en 1889, c'est-à-dire six ans après LA PRESSE, notre société, constituée à l'origine sous le nom de The Montreal Safe Deposit Company, établissait son siège social, en 1891, dans le sous-sol de l'ancien immeuble d'une compagnie d'assurances située à la place d'Armes.

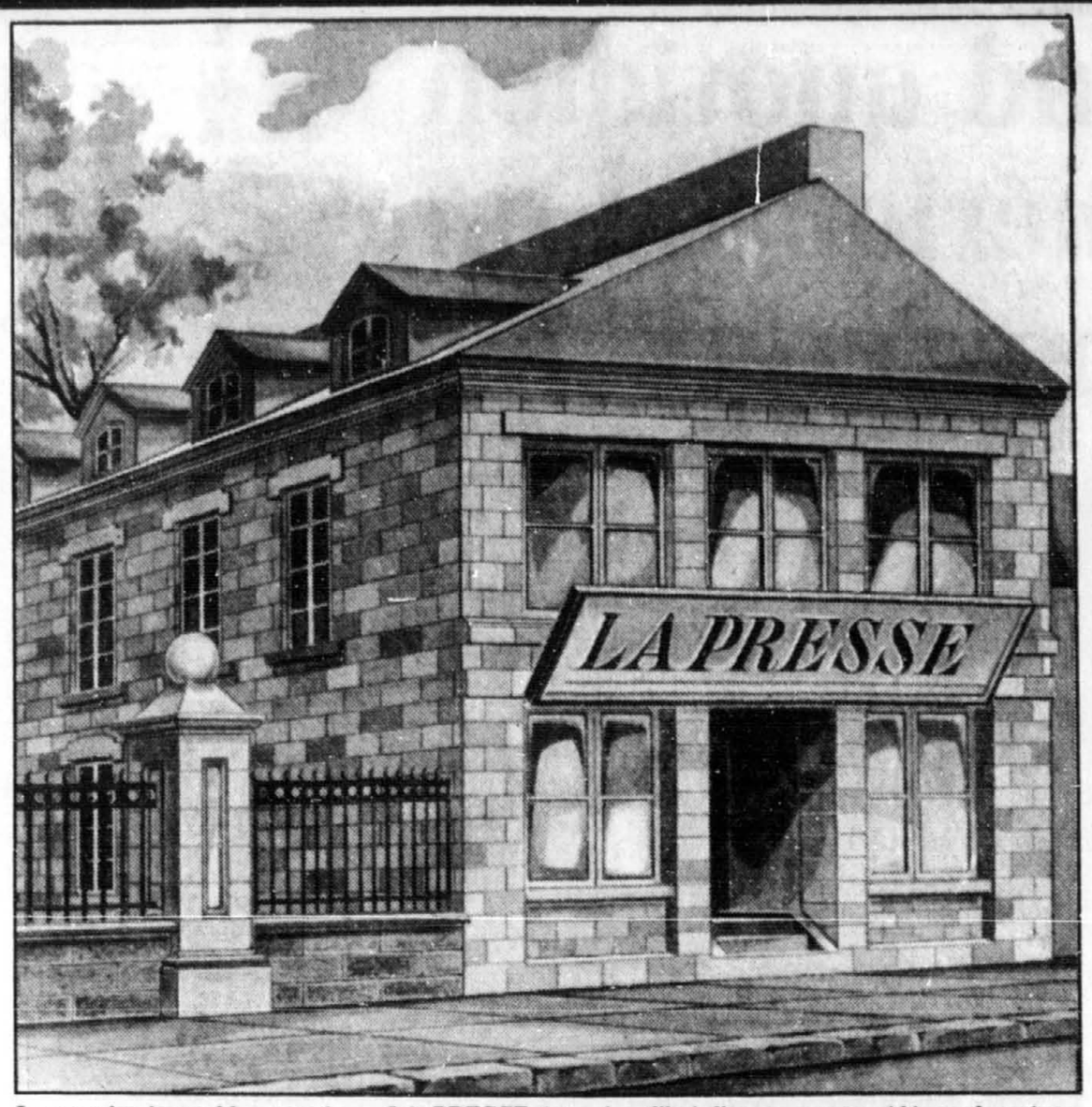
Jusqu'en 1962, année où nous nous sommes installés à la Place Ville-Marie, notre société et LA PRESSE ont grandi dans le même voisinage. C'est pourquoi nous nous réjouissons particulièrement de l'heureux événement que célébrera, à compter d'aujourd'hui et tout au long de 1984, notre vénérable voisine d'hier, qui a toutes les raisons possibles d'envisager l'avenir avec confiance et sous le signe du dynamisme.



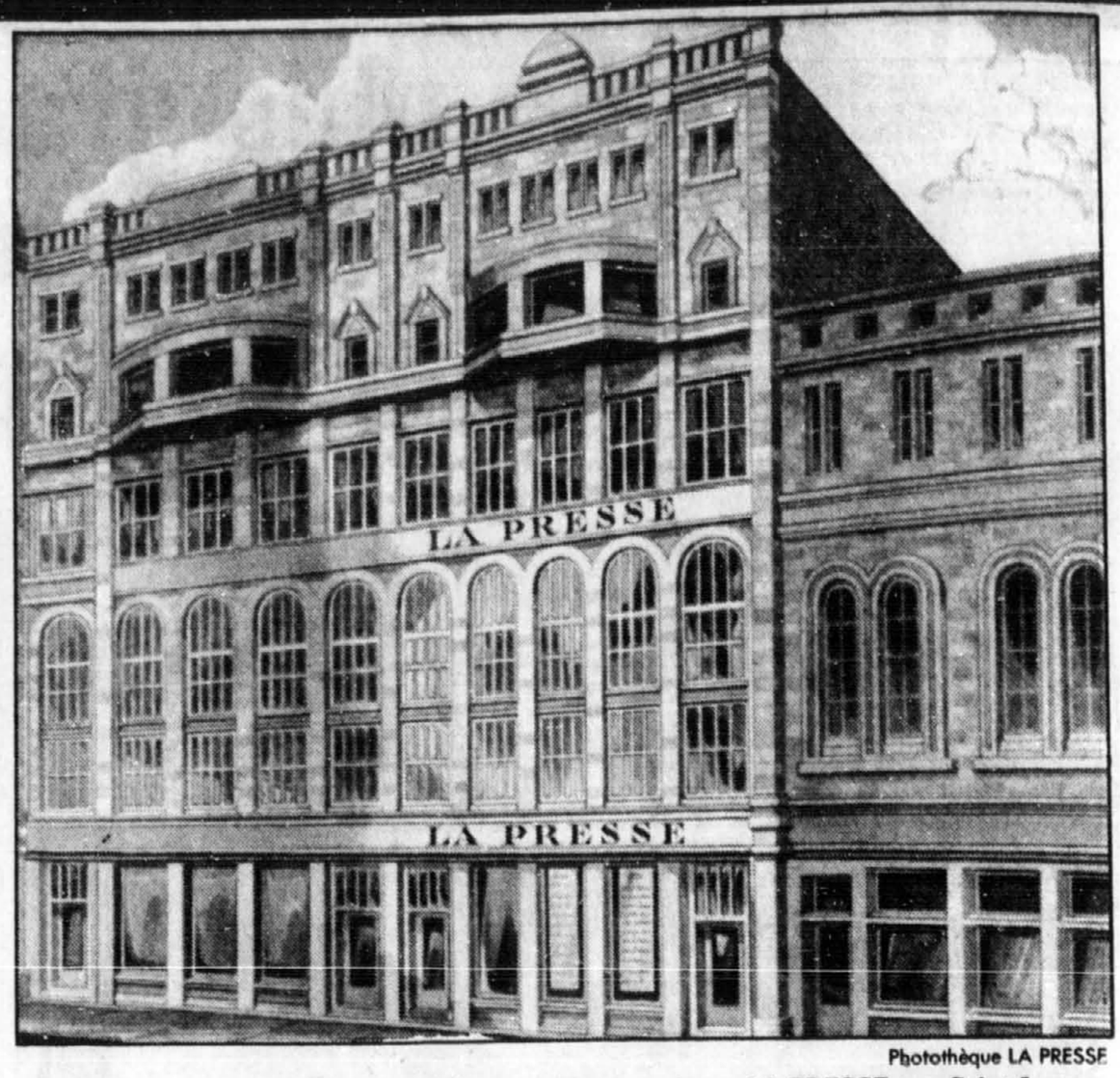
Montréal Trust
COURTIER
Chez nous, vos intérêts sont bien servis.

1, PLACE VILLE-MARIE TÉLÉPHONE: 861-1681

L'histoire de LA PRESSE



Le premier immeuble occupé par LA PRESSE (et aujourd'hui disparu, ayant cédé sa place à un terrain de stationnement municipal), au 1540, rue Notre-Dame, face à l'Hôtel de ville.



Photothèque LA PRESSE

Cette photo nous permet de voir deux des immeubles occupés par LA PRESSE, rue Saint-Jacques. D'abord, à l'extrême droite, le 69, occupé de 1888 à 1891, puis au centre, le 71 et 71a, occupé de 1891 à 1900. L'édifice du 71 et 71a existe toujours, mais il porte un autre numéro civique et il a subi d'importantes transformations. Quant au 69, il a été démoli: il occuperait la demie occidentale de l'actuel terrain de stationnement de LA PRESSE, rue Saint-Jacques.

Cinq logis en cent ans

S'il est vrai que LA PRESSE occupe depuis 1900 le même voisinage en bordure de ce qui fut jadis connus sous le vocable de Côte Saint-Lambert, l'entreprise n'en a pas moins occupé cinq locaux différents au cours de ses cent ans d'histoire.

JEAN PELLERIN
(collaboration spéciale)

LA PRESSE a d'abord occupé le 1540, Notre-Dame, la simple annexe où elle vit le jour et qui flanquait la maison de Nicolas Daneau de Muy, sise au côté ouest du Château de Ramezay, en face de l'hôtel de ville de Montréal. On ignore la date de construction de cette annexe qui mesurait 24 pieds de front (rue Notre-Dame) et 120 pieds de profondeur. Elle communiquait probablement par l'arrière avec les bureaux de La Minerve, place Jacques-Cartier. Le «Lovell» de 1884-85 indique comme résident du 1540, Notre-Dame, «La Société de publication générale, A. Louthood, président; W. C. (sic) Blumhart, man. (pour gérant)».

Construite en 1702, la maison Daneau de Muy servit de résidence à plusieurs personnalités du régime français. Puis, de 1805 à 1813, elle abrita l'honorable James McGill. La maison et l'annexe furent détruites en 1903.

On s'installe rue Saint-Jacques

Le 14 novembre 1888, un entrefilet dans *The Gazette* annonce que «A joint stock Co., just organized, has purchased LA PRESSE, together with the Marinoni press and the material with which both La Minerve et LA PRESSE were formerly printed...».

On ignore à quelle date au juste, mais c'est sans doute peu avant cette transaction que LA PRESSE et *La Minerve* durent céder leurs locaux à la faculté de droit de l'université Laval. Cette dernière les occupa jusqu'en 1895, date où elle alla s'installer rue Saint-Denis.

LA PRESSE s'installe donc au 69, Saint-Jacques, tout près de *La Minerve*, au 73. L'immeuble appartenait à Alexandre Bourgeau et se dressait là où se trouve aujourd'hui le parking de LA PRESSE, tout juste à l'ouest du vieil immeuble. Consultons encore une fois le «Lovell», édition de 1889-1890 cette fois-ci. On peut y lire ceci: «69 LA PRESSE, Wurtele & Co., props Poirier, Bessette & Co., printers and publishers.

Affaire sans doute de mieux coordonner les opérations avec *La Minerve* dont il assumait la responsabilité depuis novembre 1889, Trefflé Berthiaume, le nouveau propriétaire de LA PRESSE décidait, en 1891, de déménager aux numéros 71 et 71a, donc la porte voisine, et tout juste à côté du 73 où logeait *La Minerve*, à l'époque propriété de l'imprimeur Louis Perrault, cet immeuble existe encore mais il a subi des transformations considérables. Il est flanqué à l'est par le parking de LA PRESSE, et à l'ouest par l'édifice de J. Rottray & Co., tabaconiste en gros.

Des airs de Fleet Street

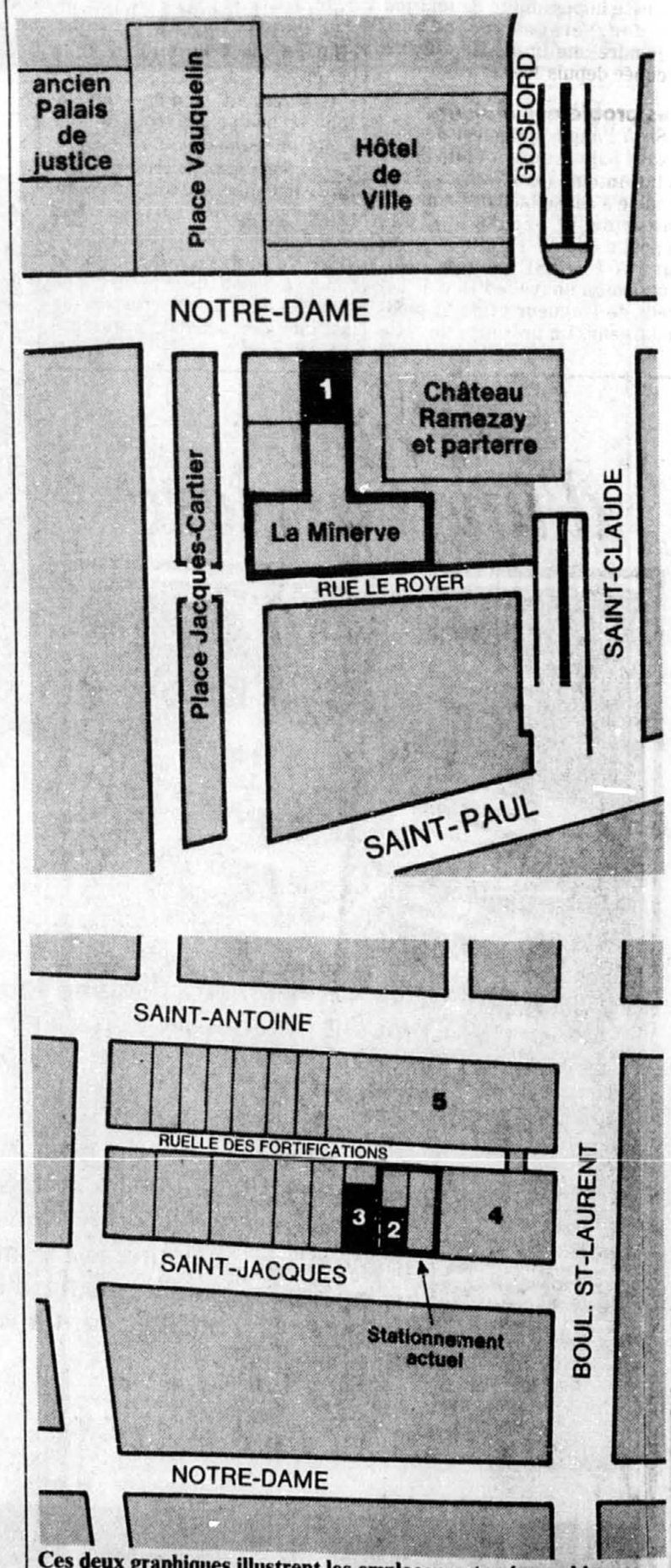
À la fin du siècle dernier, la rue Saint-Jacques avait des airs de Fleet Street. Le *Sunday Sun* (1893-1905) logeait au 35; LA PRESSE au 71a; *La Minerve* au 73 (qui deviendra plus tard le 33 où logera *Le Canada* en 1930); *Le Journal* (concurrent de LA PRESSE, 1899-1905) au 75 et *La Patrie* au 77.

Journalistes et avocats disposaient d'excellents restaurants: Henri Bougeant au 43; Jos Poitras au 47; le Grand Vatel juste en face, Pont & Scott au 63, Terrapin au 78, et Émile (Visière) au 88.

Un édifice sur mesure sur un terrain historique

La Minerve disparaît le 27 mai 1899, l'année où LA PRESSE entreprend la construction de son premier immeuble, à l'angle nord-ouest de la rue Saint-Jacques et de la Côte Saint-Lambert (aujourd'hui boulevard Saint-Laurent).

Le terrain qu'elle a acheté était occupé par le Petit Windsor, restaurant de Jos Poitras. Ce terrain a une grande valeur historique du fait qu'il constituait une tranche du bien-fonds concédé, en 1651, au colon Jac- →



Ces deux graphiques illustrent les emplacements géographiques occupés par LA PRESSE au cours de son siècle d'histoire. La première bâtisse était située au 1540, Notre-Dame, sur un terrain adjacent à celui du château Ramezay. Cette bâtisse formait un «T» et logeait également *La Minerve*, qui avait pignon sur rue place Jacques-Cartier. L'emplacement est aujourd'hui occupé par un terrain de stationnement municipal. La deuxième bâtisse portait le numéro civique 69, rue Notre-Dame. Aujourd'hui démolie, cette bâtisse aurait occupé la moitié la plus à l'ouest du stationnement de LA PRESSE. La troisième existe toujours, tout juste à l'ouest du même terrain de stationnement, mais elle a subi de nombreuses transformations au fil des ans. À l'époque où elle logeait LA PRESSE, elle portait les numéros civiques 71 et 71a. Enfin, les 4e et 5e emplacements vous sont très familiers, l'un situé à l'intersection de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Laurent, l'autre à l'intersection du boulevard Saint-Laurent et de la rue Saint-Antoine.

Le temps passe et tout change... mais vous pouvez toujours compter sur nous.



Les Canadiens nous font confiance depuis maintenant 70 ans. Pendant tout ce temps, l'économie et les marchés en ont vu de toutes les couleurs. L'expérience que nous tenons du passé nous aide aujourd'hui à vous faire réaliser des transactions immobilières plus avantageuses.

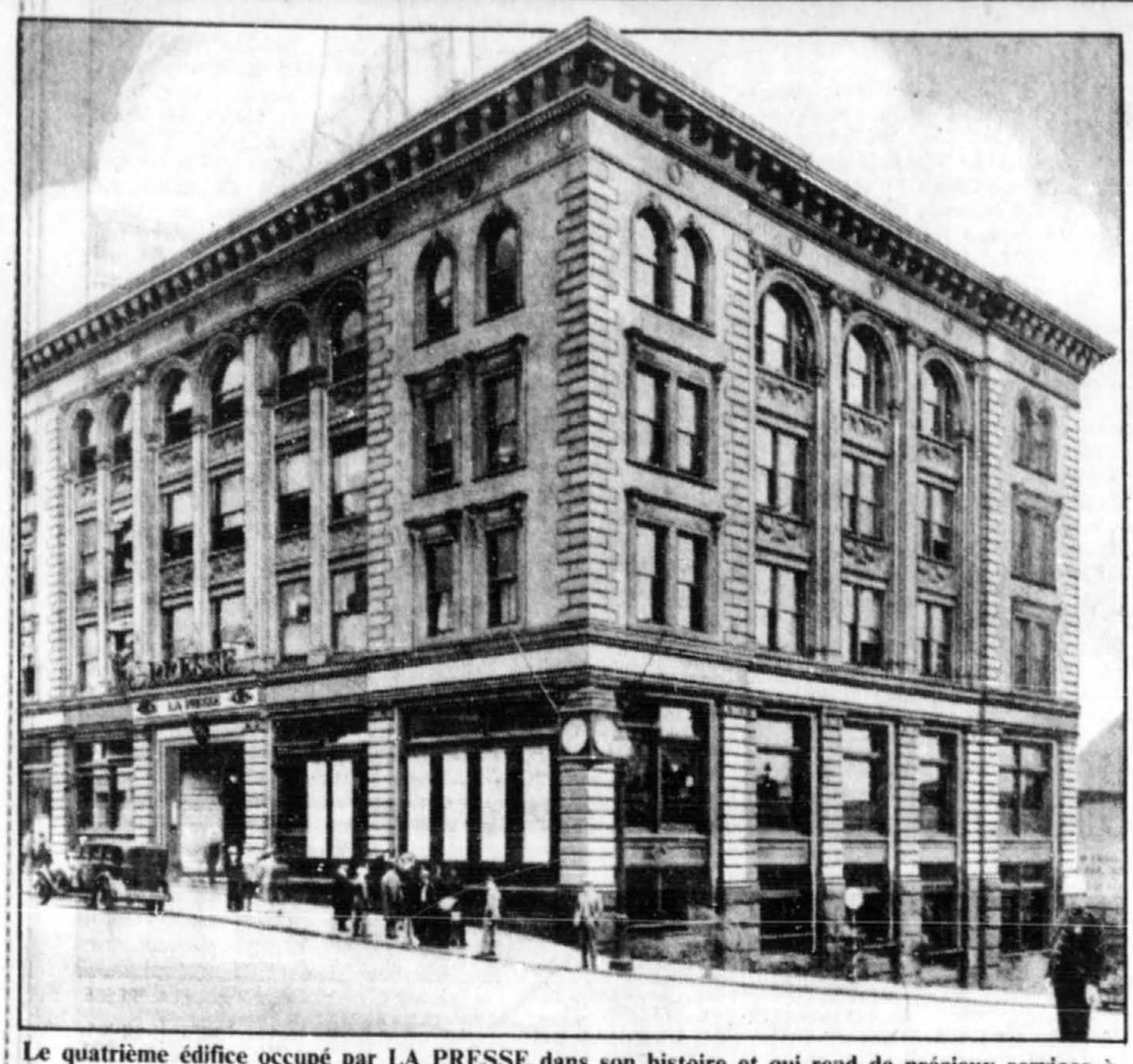
Vous pouvez vous fier à la compétence de A.E. LePage pour pratiquement toutes les transactions immobilières résidentielles et commerciales. Vous pouvez vous appuyer avec confiance sur notre vaste gamme de services. Sur notre sens des responsabilités. Sur notre personnel hautement qualifié. Vous pouvez être sûr des techniques informatiques que nous employons. De l'accessibilité immédiate aux services que nous offrons dans le Canada entier comme ailleurs dans le monde. Vous pouvez vous en remettre à notre structure très diversifiée et à notre croissance régulière.

Rien d'étonnant, donc, à ce que nous soyons les principaux agents immobiliers au Canada. Le temps passe, mais l'expérience reste. C'est notre actif le plus précieux et la ressource sur laquelle vous pouvez toujours compter.

A.E. LEPAGE

LES SPÉCIALISTES DE L'IMMOBILIER

L'histoire de LA PRESSE



Le quatrième édifice occupé par LA PRESSE dans son histoire et qui rend de précieux services à l'entreprise, au 7, rue Saint-Jacques. En plus de subir un nettoyage au jet de sable qui lui a redonné ses airs de jeunesse, cet édifice a retrouvé son horloge d'antan, à l'intersection de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Laurent, dans le cadre du programme d'embellissement relié à l'année du centenaire.



Le cinquième édifice de LA PRESSE en usage depuis 1959, et construit au prix de durs labeurs.

ques Archambeault par Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve et gouverneur de Montréal.

La maison primitive construite sur ce coin avait appartenu, à compter de 1765, au forgeron Joseph-Amable Plessis-Bélair, père de Joseph-Octave, qui deviendra onzième évêque du diocèse de Québec en 1806.

Le forgeron vendit sa maison à Arthur Davidson en 1793 et la succession de ce dernier le céda, en 1847, au docteur Wolfred Nelson, un des chefs de la rébellion de 1837-38. On sait qu'en 1854, Nelson devint le premier maire de Montréal à être élu au suffrage universel.

Le premier immeuble de LA PRESSE a longtemps passé pour un des joyaux victoriens de la rue Saint-Jacques. Si spacieux et fonctionnel qu'il ait été durant plusieurs années, et après avoir caressé la possibilité de lui ajouter deux étages, on dut lui adjoindre une immense annexe, occupée depuis 1959.

Des problèmes majeurs

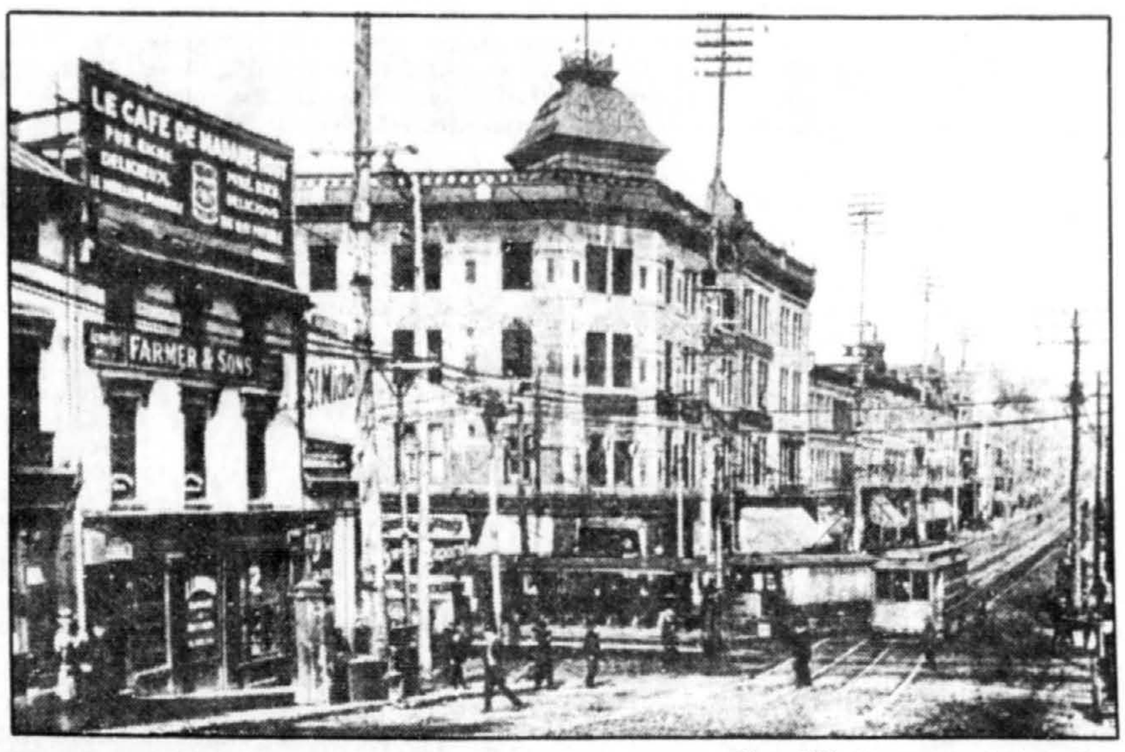
Sis à l'angle sud-ouest du boulevard Saint-Laurent et de la rue Saint-Antoine (ex-Craig), cet immeuble a causé bien des ennuis à cause de la présence d'une nappe d'eau à l'endroit choisi par LA PRESSE pour la construction du nouvel édifice de 242 pieds de longueur et de 91 pieds de largeur. La présence de cette nappe d'eau est facile à comprendre dès qu'on sait que, au pied des murs des vieilles fortifications coulait jadis sous la rue Craig d'alors la petite rivière Saint-Martin.

Comme nous le rappelait notre regretté confrère Roger Champoux, dans un article publié dans l'édition de février 1958 de Technique pour tous, le roc solide se trouvait à 60 pieds sous le niveau de la rue Craig, soit 21 pieds sous la nappe d'eau. Les ingénieurs devaient donc résoudre le problème causé par la pression hydrostatique de 1300 lb/po², le bon vieux principe d'Archimède nous rappelant que tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale de bas en haut égale au poids du fluide déplacé. La solution retenue? La construction de 275 pieux «Parco» ancrés dans le roc à 60 pieds de profondeur, et d'un radier, ce qui avait fait dire à Champoux que l'édifice de LA PRESSE était construit sur un bateau en béton!

Il s'agissait là d'une innovation technologique très importante et unique au Canada, qui causa des maux de tête tant aux professionnels qu'aux propriétaires de l'entreprise, à leur grand dam d'ailleurs.

On ne saurait terminer ce court voyage dans le temps sans rappeler que la construction de la Place de la justice a amputé la rue Saint-Jacques (entre l'annexe du vieux Palais de justice et la rue Saint-Laurent) d'une quarantaine de numéros civiques. Le Grand Vatel a cédé la place à l'édifice Thémis. Les immeubles de LA PRESSE ont contribué à la disparition d'une dizaine de commerces. Tant et si bien que de l'ancien temps, il ne subsiste que les murs de la vieille maison de Charles Renaud (aujourd'hui La Vieille France) construite en 1730, la Banque du peuple (1892), l'édifice Plourde (1870), la Société de fiducie (1887) et quelques autres.

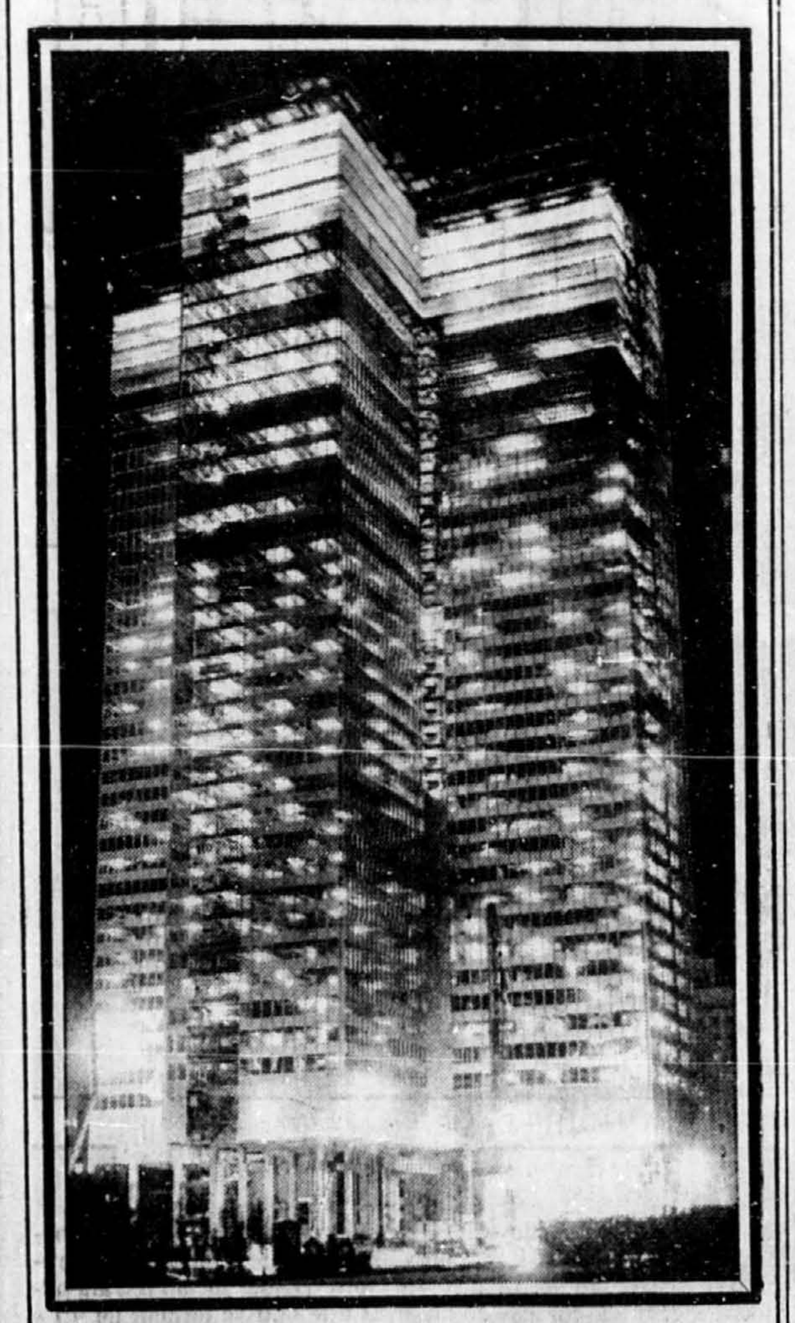
Le calcaire et le verre ont inexorablement supplanté les vieilles pierres.



L'intersection des rues Saint-Laurent et Saint-Antoine à l'aube du 20e siècle. L'édifice à gauche aura été démoli au cours des années 50 pour faire place au nouvel édifice de LA PRESSE.

Photo Bibliothèque nationale du Québec

Photo d'une carrière

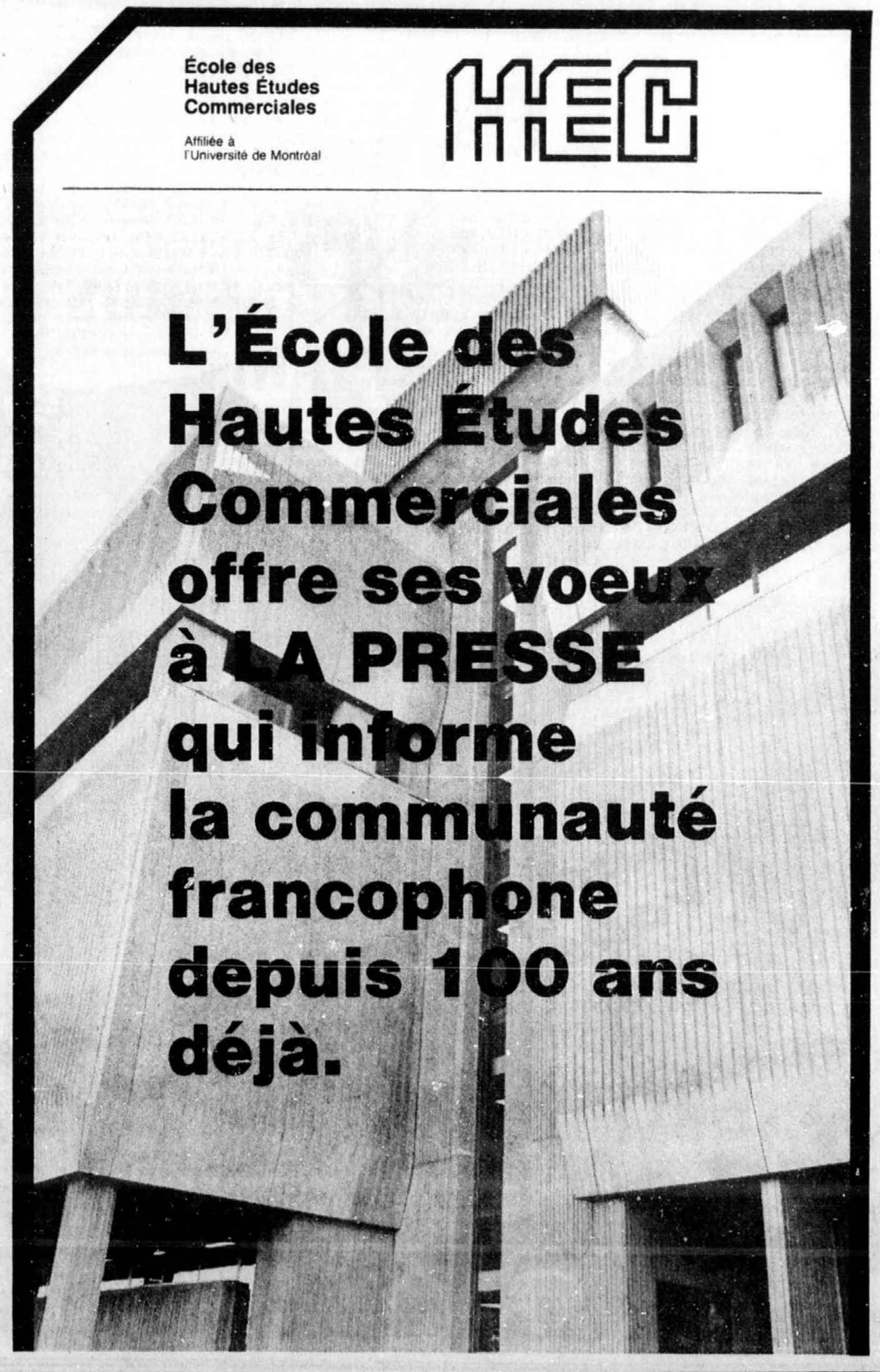




La vie de photographe de presse a ses moments de stress, mais aussi ses heures de joie. Et cette photo fait partie de ces rares heures de « gloire » du métier! Si j'ai choisi cette photo (construction de la Place Ville-Marie), c'est qu'elle représentait pour moi une de mes plus grandes satisfactions comme photographe. D'autant plus qu'elle était le résultat d'une initiative personnelle. Elle m'avait d'ailleurs valu un premier prix de la photo d'actualité remis par le gouverneur général du temps, M. Georges Vanier.

RÉAL ST-JEAN

École des Hautes Études Commerciales
Affiliée à l'Université de Montréal
HEC



Les gens de LA PRESSE

ADAM, Marcel et Richard; AGANIAN, Dikran; AITKEN, Daniel; ALARIE, Robert; ALLAIRE, Robert; ALLARD, Danielle et Marcel; ALLEN, Jean; AMOROSO, Joseph; ANDRÉ, Eugène; APRIL, Andrée; ARCAND, Antonia; ARCHAMBAULT, Karl et Louis; AREL, Ulric; ARÈS, Pauline; ARSENAULT, Marc; AUBIN, Francine , Jean-Guy et Robert; AUBRY, Arthur et Benoît; AUDET, Francine et Louise; AUSTIN-ORION, Véronique; BABIN, Jean; BACON, Roger; BANVILLE, Alain et Richard; BARBEAU, Maurice et Serge; BARDOU, Paul; BARRÉ, Jean; BARTHOS, Viateur; BASICK, Armand; BAZINET, Gérard, Janine, Philippe, Raymond et Raymond; BEAUCAGE, Ginette et Sylvain; BEAUCHAMP, Henri, Nicole, Réal, René, Roger et Yves; BEAUDOIN, Gaston-F.; BEAUDRY, Fernand, Jean-Guy et Yves; BEAULIEU, Jean-Marc et Manon; BEAUMONT, Paul; BEAUNOYER, Jean; BEAUPRÉ, Serge; BEAUREGARD, Francine; BÉDARD, Arthur, Christiane et Gilles; BÉLAIR, François, Gérard et René; BÉLAND, Richard; BÉLANGER, Denis, Fleurette, Jacques, Jean-Louis, Robert et Yves; BÉLIVEAU, François et Jules; BELLEFLEUR, Yves; BELLEMARE, Jean-Marc, Pierre, Roger et Serge; BELLEROSE, Robert; BELVA, Claudine; BENOÎT, Bernard, Jacques et Thérèse; BÉRARD, Claude et Daniel; BERCIER, Rhéal; BERGER, François; BERGERON, Denis, Jean-Charles et Jean-Marc; BERNARD, Florian; BERNIER, Conrad, Gilles et Marcel; BERTHAULT, Madeleine; BERTHELOT, Yvan; BERTHIAUME, Laurent et Roger; BERTRAND, Michel, Réjean et Roland; BESSETTE, Gilles, Louis et Robert; BIBEAU, Jeannette; BIGRAS, Michel; BILLETTE, Gilles; BILODEAU, Roland; BINSSE, Lisa; BISSONNETTE, Alain et Robert; BLACKBURN, Hélène; BLAIS, Claude et Guy; BLANCHARD, Gilles et Michel; BLANCHETTE Serge; BLOUIN, Nicole; BOILEAU, Bernard et Michèle; BOISSONNEAULT, Nicole; BOISVERT, Céline Z.; BOIVIN, Fernand; BOLDUC, Denis· BOMBARDIER, Richard; BONHOMME, Jean-Pierre; BOSSINOTTE, Alain et Yvon; BOUCHARD, Eugène, Francine, Jacques, Marcel et Michel; BOUCHER, André, Gilles et Gilles; BOUGIE, Michel; BOULANGER, Maurice; BOURCIER, Gilles; BOURDEAU, Yves; BOURDON, Guy; BOURGEOIS, Émilien; BOURGET, Hughette; BOURQUE, Gilles ; BOUSQUET, Robert, Robert et Roch; BOUVIER, Gaétan; BOYTE, Jacques; BRANCHAUD, Maurice; BRASSARD, Eddy, Michel, Michel et Réal; BRETON, Roland; BRIÈRE, Jacques; BRINDLÉ, Carole; BRISSET DES NOS, Bernard; BRISSETTE, Mario; BRODEUR, Denise, Gérard, Raymond, Réal et Richard; BROUILLARD, André; BROUILLETTE, Gilles; BROUSSEAU, Aimé et Jean-Paul; BRUN, Gérard; BRUNEAU, Jean; BRUNELLE, Jean-Marc et Jean-Pierre;

BRUNET, Alain, Marcel, Roger et Yves; BRUNETTE, Normand; BRUYÈRE-BÉLANGER, Johanne; BURON, Gilles; BURON-READMAN, Lisette; BUTTET, Constance; CADIEUX, Jean-Guy, Michel et Stewart; CAMARANICO, Lucie; CAMOLINOS, Antoine; CAMPEAU, Hubert, Normand, Richard et Roméo; CARDIN, Gilles; CARDINAL, Jean; CARON, Fernand, Gilles et Rolland; CARRIER, Marcel; CARRIÈRE, Donald et Jean-Marc; CASTONGUAY, Louis; CÉDILOT, André; CHABOT, Gaétan, Jean et Noella; CHAGNON, Sylvain; CHAGNON-BERGERON, Michèle; CHALIFOUX, André; CHALIFOUX-PRIMEAU, Nicole; CHAMBERLAND, J.-Louis; CHAMPAGNE, Jean-Pierre, Lucien et Serge; CHAPLEAU, René; CHAPUT, Carole; CHARBONNEAU, Claude, Jean-Paul, Paul, Roméo et Ronald; CHAREST, Jean-René; CHARETTE, Mario et Philippe; CHARLAND, Alain; CHARPENTIER, Marcel; CHARRON, Bruno, Francine et Suzanne; CHARTIER, Richard; CHARTRAND, Diane, Jean-Paul et Roland; CHARTRÉ, Gérald; CHASLE, Hughette; CHASSÉ, Jacques, Roger et Yves; CHATEL, Richmond; CHAURETTE, Chantal et Lionel; CHAYER, Jean-Marc et Mariette; CHÊNIER, André; CHEVALIER, Claire et Manon; CHEVRIER, Jean et Yvon; CHOLETTE, Gilbert, Jean-Louis et Roger; CHOUINARD, Alain et Daniel; CHRÉTIEN, Jean-Louis; CHURCH, Louise; CLAIROUX, Maurice; CLARK, Pierre; CLÉROUX, Émilienne; CLOUÂTRE, Michel; CLOUTIER, André, Denis, Hervé, Laurier, Lucien et Pierre; CODÈRE, René; COMTOIS, Marcel; CONAN, Claude; CONTANT, Laure; CORBEIL, Claude; CORDERO, Myriam; CORMIER, Guy; CORMINBOEUF, Pierre; CORNET, Germain; CÔTÉ, Georges-René, Jean-Paul, Marguerite, Pierre et Raymond; COULOMBE, Marc; COURCHESNE, Yvon; COURTEAU, François; COURTEAU, Jean; COURTEMANCHE, Hélène et Nicole; COURVILLE, Denis; COUSINEAU, Mario; COUSINEAU-PARENT, Françoise; COUSINEAU-WHITBY, Louise; COUTLEE, Yvon; COUTURE, Jean-Louis, Richard et Solange; CRESPI, Luis; CREVIER-PROULX, Lyse; CROCHETIÈRE, Georges; CUNNINGHAM, Denis; CUSSON, Jean-Yves; CYR, Fernand et Robert. DAGENAIS, Annie, Claude, Roger et Yvon; DAIGNEAULT, Daniel; DALLAIRE-MAJOR, Sylvie; DAMIEN, Marcel; DANDURAND, Yves; DANEAU, Yvon; DAOUST, Gérald, Gilles, Jacques, Louise, Pierre et Sylvie; DASSYLVA, Martial; DAVID, Charles et Rosaire; DAVIES, Randolph; De BLOCK, Claudine; De CARUFEL, Hubert; DECOSTE, Jean-Claude et Réal; De GAGNÉ, Jean; DELAFONTAINE, Serge; De la SABLONIÈRE, Jean-F.; DELFAUSSE, Jean-Paul; DELISLE, Serge; DELOOZ, André; DELORME, François, Gilles, René, Richard, Robert et Violette; DEMERS, Claire et Diane; DEMUY, Jean; DENIS, Gérard, Lise et Roland; DEPRÉ, Nicole; DERAICHE, Alphonse; DESABRAIS-LEDUC, Lucille; DESBIENS, Richard; DESAUTELS, Denis; DESCHAMBAULT, Louis et Paul;

DESCHAMPS, Louise; DESCHATELET, Pierre; DESCHÊNES, Donald; De SENNEVILLE, Gilles; De SÈVE, Robert; DESGAGNÉ, Jeannine; DÉSILETS, Claude, Gilles et Richard; DESJARDINS, Denis, François, Jean-Guy, Jean-Paul, Louise, Marcel et Yvette; DESLAURIERS, Daniel et Jacques; DESMARAIS, André, Claude et Pierre-Yves; DESMARCHAIS, Roger; DESMARTEAUX, Gilles; DESORMEAUX, Léo et Richard; DESROCHERS, Michel, Nicole et Roger; DESROCHERS-DANSEREAU, Jeanne; DESROCHES, Antoine et Gérard; DESROSIERS, Robert; DESSUREAULT, Liette; DETONNANCOUR, Michèle; DÉZIEL, André et Gabriel; DICORPO, François; DION, Denis, Jacques et Michel; DIONNE, Gilles et Jean-Guy; DISSY, Serge; DODD, Linda; DONTIGNY, Yves; DORÉ, Laurent et Marc; DORION, Françoise et Pierre; DOSTIE, Bruno; DOYON, Jean- Marie; DROLET, Jean; DUBÉ, Christiane et Denis; DUBEAU, Claire; DUBOIS, Roger; DUBUC, Alain, André, Jean-Guy, Madeleine et Yves; DUCEPPE, Pierre et Reynald; DUCHARME, André et Michel; DUCLOS, Johanne; DUFORT, Aimé; DUFRESNE, L.-Philippe et Normand; DUGAS, Réal; DUGUAY, Corinne, Gilles, Richard et Robert; DULIOT, Daniel; DULONG, Gilles; DUMOUCHEL, Lorraine; DUPÉRÉ, Denise; DUPLESSIS, Gaston; DUPONT, Julien et Pierre; DUPRÉ, Gilles; DUPUIS, Armand, Jean-Marie, Michel et Réjean; DUQUETTE, Serge; DURAND, Serge; DURIVAGE, Gaétan; DUROCHER, Claude; DUSABLON, Gérald; DUROCHER, Gaspard; DUSSAULT, Claude, Gilles, Jean-Claude, Jean-Guy, Léopold et Serge; DUVAL, Roméo. EGGERS, Johan; EMMONS, Marcel; ÉMOND, Réjean et Robert; ESPOSITO, Richard; ÉTHIER, Claude, Maurice, Normand et Raymond; FAGNAN, Louise; FALARDEAU, Louis; FARLY, Ghyslain, Gilles, Normand et Pierre; FAVREAU, Marianne; FERNAND, Paul; FILION, Michel et Normand; FIORAMORE, Thérèse; FOGLIA, Pierre; FONTAINE, Lucien, Mario et Michel; FOREST, François et Roméo; FORGET, Michel, Roland et Yvon; FORGET-RIVEST, Linda; FORTIN, Claude; FOUCAULT, Michel; FOURNIER, Francine, François, Honoré, Léo et Pierre; FRANKS, John; FRANTZ, Robert; FRÉJEAU-BRIÈRE, Paulette; GAGNÉ, Daniel, Jacques et Pierre-Paul; GAGNON, Armand, Diane, François, Gabriel, Guy, Hughette, Jacques, Jacques, Jean-Luc, Jean-Louis, Lysiane, Martha et Richard; GAGNON-FALCON, Francine; GALARNEAU, Réjean; GARANT, Josée; GARIÉPY, Aurèle, Gabriel, Gilles, Robert et Yves; GARNEAU, Pierre et Roger; GATIEN, Alcide;

GAUDET, Adolphe et Pierre; GAULIN, Raymond; GAUTHIER, Gilles, Noël, René, Robert, Roger, Roger et Roger; GAUVREAU, Alain et Sylvain; GÉLINAS, Pierre; GÉLINEAU, Serge; GENDRON, Marcel; GÉNÉREUX, André; GEOFFRION, René; GERMAIN, Réal; GERVAIS, Denise et Raymond; GIBEAU, Mariette, Robert et Roger; GIBEAULT, André; GIGUÈRE, François, Richard et Robert; GILBERT, Alain, Jacques, Jean-Pierre, Sylvain et Yves; GINCHEREAU, Pierrette; GINGRAS, Claude et Pierre; GIRARD, Colette, Denis, Donat, Léo, Luc, Marcel, Michel et Pierre; GIRERD, Jean- Pierre; GIROUARD, Georges; GIROUX, Bernard, Christian, Jean et Yvette; GLADU, Marcel; GOBEIL, Pierre; GODBOUT, André; GODIN, Adalbert, Gilbert et René; GOULET, André, Claude, Marcel et Maurice; GOUPIL, Jean; GOURDEAU, Mario; GRANGER, Alain et Guy; GRAVEL, Claude, Michel, Odette, Pierre et Robert; GRENIER, Pierre; GROMAIRE, Christian et Martine; GUÉNETTE, Francine; GUIDOLIN, Thérèse; GUILBAULT, Jacques; GUILBERT, Christian; GUILLEMETTE, Diane; GUY, Jean-Louis et Robert. HANDFIELD, Diane; HARDY, Diane; HASLER, Léandre; HÉBERT, André, Pierre, Yvan et Yvon; HÉBERT-BOURGEOIS, Renée; HÉNAULT, Édouard; HENES, Johanne; HÉROUX, Robert; HERVÉ, Claude et Ronald; HEUSCHEN, Georgette; HICKEY, David; HOTTE, Michel; HUARD, Ginette; HUET, François; HUMPHRIES, Robert; HUNEAULT, Réal. JACQUES, Henri-Paul et Jean-Guy; JAMIESON, Jacques; JANELLE, Jacqueline; JANNARD, Maurice; JARRIN, Hélène; JARROLD, Alain; JASMIN, Gilles; JEAN, Lucien; JEANNOTTE, Diane; JEROBURKHAN, Jooneed; JOBIN, Ghislaineet Jean-Paul; JOLICOEUR, Jean; JOLY, Réjane. KASSARDJIAN, Manouk; KING, Ronald. LABBÉ, Jean-Paul; LABELLE, Jean-Claude; LABERGE, Johanne, Paul-Émile et Yvon; LABRÈCHE, Jean-Guy; LABRECQUE, Claude; LABRIE, Gilbert et Guy; LACAS, Stéphane; LACHAINE, Mario; LACHANCE, Claude, Daniel, Michel, Raymond et Robert; LACHAPELLE, Claire, Germain, Jacques, Jacques, Maurice et Pierre-Paul; LACOMBE, Fernand et Raymond; LACOURSE, Fernand; LACOURSIÈRE, Gaston; LACROIX, Liliane, Marcel et Réal; LADOUCEUR, Pierre; LAFERRIÈRE, Pierre-Paul; LAFLAMME, Réal; LAFLEUR, Raymond; LAFONTAINE, Armand et Jean; LAFOREST, André et Jean-Guy; LAFORTUNE, Francine; LAFRANCE, Jean-Jacques et Luc; LAFRANCE-LONGTIN, Francine; LAFRENIÈRE, Colette, Guy, Jean-Louis et Serge; LALANCETTE, Raymond; LALANDE, Jean-Jacques; LALONDE, Antonin, Denis, Jean- Pierre et Richard; LALONGER, André; LAMON, Georges; LAMONTAGNE, Yvon; LAMOUCHE, Daniel; LAMOUREUX, Richard; LANDRY, Jean-Paul et Roger-D.; LANGLOIS, Jacques; LANGEVIN, Benoît et Serge; LANGLAIS-ROY, Hughette; LANTHIER, Marie; LANZA, Anthony; LAPALME, Évariste et Marcel; LAPIERRE, Jocelyne; LAPOINTE, Christiane, Claude, Gaston, Marc, Maurice et Michel; LAPOINTE-BEAUREGARD, Lise; LAPORTE, Alain, Laurent, et Michel; LARIVIÈRE, Bertrand, Louis et Richard; LAROCHE, Étienne et Jean; LAROSE, Daniel, Lucille et Pierre; LAROSÉE, Yvon; LAROUCHE, Gilberte; LATENDRESSE, Paul; LATULIPPE, Gaston; LAUZON, Robert; LAVALLÉE, Denis, Jacques et Serge; LAVERGNE, Jacques;

LAVERTU, Daniel; LAVERY, Jacques; LAVIGNE, Marcel et Roland; LAVIGUEUR, Jean; LAVIOLETTE, Roger; LAVOIE, Claude, Denis et Gilbert; LAZURE, Jean-Guy; LEBEAU, Claude, Jean-Guy et Roger; LEBEL, Jean-Yves; LEBLANC, André, Arthur, François, Gabriel, Micheline, Robert et Roland; LE BORGNE, Laval; LEBOULAIRE, Gaétan; LECAVALIER, Daniel; LECLAIR, Raoul; LECLAIRE, Jean; LECLERC, Marcel; LECOMPTE, Daniel; LEDOUX, Marie-France; LEDUC, André; LEFEBVRE, Normand, Robert, Robert, Roger et Rosaire; LEFEBVRE-PROULX, Louise; LEFRANÇOIS, Clermont, Jean-Maurice et Marcel; LEGAULT, Jacques, Roger et Yvon; LÉGER, Diane; LEGRIS, Serge; LELIÈVRE, Rénald; LEMAIRE, Henri-Paul; LEMAY, Paul, René et Roger; LEMÉE, Rémi; LEMYRE, Jules; LEPAGE, Jocelyne; LE SIEUR, Vidal; LESPÉRANCE, Jean et Paul; LETELLIER, Madeleine; LÉTOURNEAU, Jean-Marie et Jean-Yves; LEVAC, Normand; LEVASSEUR, André et Michel; LÉVESQUE, Denis, Jean, Louise et Martin; LÉVY, Rachel; LIMBARDI, Linda; LIZOTTE, Léopold; LOCAS, Jean; LOIGNON, Pierre; LOISELLE, Jean-Paul; LONDEI, Léa; LONGPRÉ, Gilles, Jean-Jacques et Paul; LONGTIN, Yves; LOPEZ, Manuel; LORANGER, Michel; LUSIGNAN, André; LUSSIER, Ghislaine, Ginette, Jean-Pierre et Pierre-Paul; LYNCH, Henri; MacDUFF- BARON, Maryse; MAGNAN, Pierrette; MAGNY, Michel; MAHEU, Robert; MAILLOUX, Louis, Pierre et Robert; MAISONNEUVE, Denis et Robert; MAJOR, François et Jean-Paul; MALLÉJAC, Yannic; MALO, Normand; MANNING, Marie-Claire; MANTHA, Fernand; MARCHAND, Ginette et Michel; MARCHIONNI, Victor; MARCHITELLO, Vicenzo; MARCOTTE, Fernand; MARCOUX, Alain et Guy; MARIN, Guy; MARION, Claude et Richard; MARK, Jean-Neil; MARLEAU, Daniel et Jean-Pierre; MARQUETTE, Georges; MARSOLAIS, Claude et Daniel; MARTEL, Denis, Jacques, Réginald et Robert; MARTIN, Daniel, Jean-Louis, Normand et Yves; MARTIN-ANGRIGNON, Johanne; MARTINEAU, Charles, Claude, Claude, Gabriel et Réal; MASSE, Denis; MASSEY, Diane T.; MASSIE, Mario; MASSUE, Pierre; MATHIEU, Jean-Noël; MATHIEU-DIONNE, Louise; MATHURIN, Daniel; MATTALIA, Jean-Guy; MAYER, Gérald, Jacques et Richard; McCANN, Pierre; MEILLEUR, André; MÉNARD, Jean-Noël; MERCIER, Normand; MESSIER, Claude, Gilbert et René; MÉTHOT, René; MICHAUD, Jean-Paul et Robert; MIGNEAULT, Robert; MILOT, Gilles, Léopold et Robert; MIRCK, Jean-Pierre; MIRON, Narcisse et Rosaire; MITCHELL, Robert; MOLLICA, Dominique; MONETTE, France et Gérard; MONGRAIN, Ginette; MONTMINY, Yves; MONTREUIL, Fernand; MONTY, André; MOODY, Claude; MOONEY, Jean-Paul; MOQUIN, Jean; MORIN, David, Maurice, Pierre, Pierrette, Raymond et Robert; MORISSAT, Lucienne; MORISSET, Martin; MORISSETTE, Rénald; MORNEAU, Yvon; MORRISSETTE, Maurice; MORROW, Ruth; MOSSA, Josette; MOUSSEAU, Guy; MYLES, Hubert; NADEAU, Annette, Gilles, Mario, Maurice et Pierre; NADON, Chantale, Gilles, Jacques, Pierre et Robert; NANTEL, André et Jean-Jacques; NICOLAS, Chantal; NORMAND, Gilles; NORMANDIN, Jacques et Roland; OLLU, Eloi; OSBORNE, Francine; OSTAFICZUK, E.-Simon; OUELLET, Denis; OUELLETTE, André, Gilles, Jacques et Jean-Marc; PALIN, Hélène; PANNETON, Claude et Madeleine; PAPINEAU, Yvon; PAQUETTE, Jean-Guy; PAQUIN, Benoît, Camille, Christian, Claude, Gilles et Pierre; PARADIS, Thérèse; PARÉ, Christian et Jean- Guy; PARIS, Brigide; PARIZEAU, Mario; PATENAUDE, Yves; PATRIARCHE, André; PAYANT, Hughette; PAYETTE, Louis, Maurice et Robert;

PEARSON-ABDELHAY, Loraine; PEDLEY, Marie-Anne; PELBOIS, Annie; PELLERIN, Henri-Paul; PELLETIER, Normand, Réal et Sylvain; PENNOU, Didier; PÉPIN, André et Bertrand; PERRAULT, Léon et Luc; PERREAULT, Dollard et Luc; PERRIER, Roger; PERRON, Claude; PETIT, Jacques; PHANEUF, André; PICARD, Jean, Maurice, René et René; PICHÉ, André, Jean-Pierre et Jean-Paul; PICHER, Claude; PIGEON, Donald et Pierre; PILON, Gilles; PINARD, Guy; PIRSCH, Danièle; PLANTE, Michel et Michel; PLOUFFE, Michel et Serge; PLOUFFE-RACICOT, Danielle; POIRIER, Louis, Manon et Réal; POISSANT, Jacqueline; POITRAS, Hervé; POITRAS-HIGGINS, Josée; POTVIN, Mario; POULAIN, Jean; POUPART, Jean-Guy; POWER, Denis; PRATTE, Gilles; PRÉFONTAINE, Julien; PRÉVOST, Hughes; PRIMEAU, Claude, Denis et René; PRINCE, Gilbert; PROULX, Jules; PROVENCHER, Jean-Jacques; PROVOST, Diane et Pierre; PROVOST-PHANEUF, France; PURTELL, Jean-Pierre; QUESNEL, Claude; QUESSY, Luc; QUINTAL, Françoise. RACICOT, Yvon; RAFFERTY, Marie-Paule; RAINVILLE, Roger; RATTHÉ, Serge; RAYMOND, Georges et Paul; REEVES, Gaston; RÉGIMBALD, Laurent; RENAUD, Gilles, Jean-Jacques et Yvon; RICARD, Jocelyne et Lise; RICHARD, Alain, Denis, Marc, Pierre, Pierre et Robert; RICHER, Anne; RIOUX, Jocelyne; RIPORTELLA, Joseph; RIVARD, Lucien et Suzanne; RIVEST, Jean; ROBERGE, Hughette; ROBERT, Olivier, Roland et Serge; ROBINSON, Anthony; ROBITAILLE, Denis et Rita; ROCHETTE, Rita; ROCHON, Daniel et Hubert; RODIER, Julien; RODRIGUE, Diane et Pierre; ROESLER, Michel; ROGER, Jean-Guy; ROLLAND, Christine et Pierre; ROSE, Jacques; ROUSSEAU, Gilles et Normand; ROUSSEAU-PELAEZ V, Carmelle; ROUSSEL, Benoît, Claude et Jacques;

ROY, André, Gilles, Marcel, Mario, Michel, Paul et Serge; ROYAL, Léopold; SABATINI, Olivo; SABOURIN, Patrice et Roland; SALETTE, Pierre; SAMSON, Richard; SANTERRE, Jean-Paul et Manon; SARRAZIN, André, Jean-Guy et Rosaire; SAUMART, Ingrid; SAUVAGE, Michel; SAUVAGEAU, Jacques; SAVARD, Léo et Mario; SAVARIA, Gérard et Jean-Guy; SAVOIE, Flore et Johanne; SCHINCK, Sylvain; SCLAVON, Richard; SCOTT, Carole et Frédéric; SCOTT-MERCIER, Carole; SÉGUIN, Suzanne; SÉVIGNY, Dominique et Henri-Paul; SIGOUIN, Gilbert, Jean et Robert; SIMARD, Fernand et Jean-Paul; SIRARD-LÉVY, Suzanne; SIROIS, René; SIROIS-CHRISTOPHER, Carmen; SISTO, Jean; SMITH, Anthony; SOUCHON, André; SOUCY, Georges et Michel; SOULIÉ, Jean-Paul; SPEZIALE, Céline; SPINHAYER, Réginald; ST-AMAND, André, André et Daniel; ST-AMANT, Jean-Louis; ST-ANDRÉ, Claude et Jean-Guy; ST-ARNAUD, Guy; ST-ARNEAULT, Pierre; ST-DENIS, André et Jean-Marie; ST-GELAIS, Claude; ST-GERMAIN, Fernand, Nicole et Réal; ST-JEAN, Réal et Roger; ST-JULES, Guy; ST-LAURENT, Jacques et Luc-André; ST-LAURENT-HARVEY, Lucille; ST-LOUIS, Albert, Bertrand et Jean; ST-ONGE, Jean-Pierre, Richard et Roger; ST-PIERRE, Bernard, Jacques et Lucien; SWEENEY, Steve; SYLVAIN, Johanne; TAILLEFER, Jean; TALBOT, Paul-Henri; TARDIF, Claude, Germain, Raymond et Raymond; TASSO, Lily; TAYLOR, David-John; TERROUX, Pierre; TESSIER, Richard; THÉRIAULT, Jean et Pierre; THERRIEN, André, Michel et Rosaire; THIBAULT, Aurore, Lionel et Pierre; THIBODEAU, Benoît, Jean-Jacques et René; THIVIERGE, Andrée et Louis; THOUIN, François; TOUCHETTE, Armand; TOUGAS, Claudette; TOUPIN, Gilles; TREMBLAY, Christine, Gérald, Michel, Michel, Raynald, Réjean, Richard et Robert; TREMBLAY-CARIGNAN, Ghislaine; TRÉPANIER, François, Louis-Georges et Serge; TROTTIER, Armand; TRUDEAU, Francine, Edgard, Émile et Yvon; TRUDEL, Lise; TRUDELLE, André; TURBIDE, André; TURCOT, Jean-Guy, Jean-Marc et Raymond; TURCOTTE, Gilles; TURMEL, François; TURNBLOM, Gilles; VACHON, Gaétan; VAILLANCOURT, Françoise; VALADE, André; VALADE-CLOUTIER, Ginette; VALCOURT, Jeanne d'Arc; VALIQUETTE, Claude; VALLÉE, Jacques; VALLIÈRES, René; VALOIS, Jean-Marc; VALOUR, Henri; VAN DERSMISSEN, Jacques; VENDRAME-DESMARAIS, Martine; VENNAT, Pierre; VENNE, Gérard, Pierre et Réal; VÉRONNEAU, André et Jean; VERRET, Paul; VERRETTE-DESJARDINS, Thérèse; VÉZINA, Ghislain et Jean; VIGNEAULT, Jean; VINCENT, Évariste et Pierre; VOYER, André, André, Hector et Jean-Guy; WAGNIÈRE, Frédéric; WARREN, Raymond.



L'histoire de LA PRESSE

Trois cents pages consacrées à cent ans de vie montréalaise

Quelqu'un d'entre vous se souviendrait-il du mage Papou-Gaba-Abidos et de ses prévisions d'avenir ?

Saviez-vous que le maire Médéric Martin s'est déjà tracassé pendant des semaines parce qu'il ne parvenait pas à combler un déficit prévu (et ridiculement bas de nos jours) de $100 000 ?

Vous souvenez-vous des événements tragi-comiques qui ont marqué la pendaison de quatre des bandits impliqués dans le spectaculaire vol à main armée de la rue Ontario est ?

Saviez-vous qu'il y a huit décennies, ce sont les soldats et non une unité spéciale d'un corps policier qui devaient réprimer les manifestations syndicales ?

Saviez-vous qu'au tournant du siècle, c'est aux abords de LA PRESSE que les mordus des élections se retrouvaient pour obtenir les résultats des élections le plus rapidement possible ?

Ces questions vous intriguent-elles ? Si oui, alors il ne vous faudra pas rater la page du centenaire que LA PRESSE vous offrira quotidiennement en page A-8 à partir de demain, dans le prolongement du cahier spécial que vous lisez présentement.

Cette page sera consacrée à l'histoire du pays et plus particulièrement de la région du Grand Montréal, tel qu'elle a été contée par LA PRESSE à ses lecteurs depuis cent ans. Bien sûr, il s'agira plus souvent qu'autrement de manchettes, mais nous n'hésiterons pas à vous proposer à l'occasion des reportages qui vous permettront d'apprécier la façon dont la nouvelle était traitée à l'époque et quelles étaient les préoccupations de vos ancêtres.

Le tout commencera par les prédictions du mage Papou-Gaba-Abidos, interrogé le plus sérieusement du monde (et en exclusivité !) par LA PRESSE lors de son passage dans nos bureaux en 1905. Les unes vous paraîtront farfelues, mais les autres vous étonneront par leur clairvoyance. C'est à ne pas manquer !

GUY PINARD

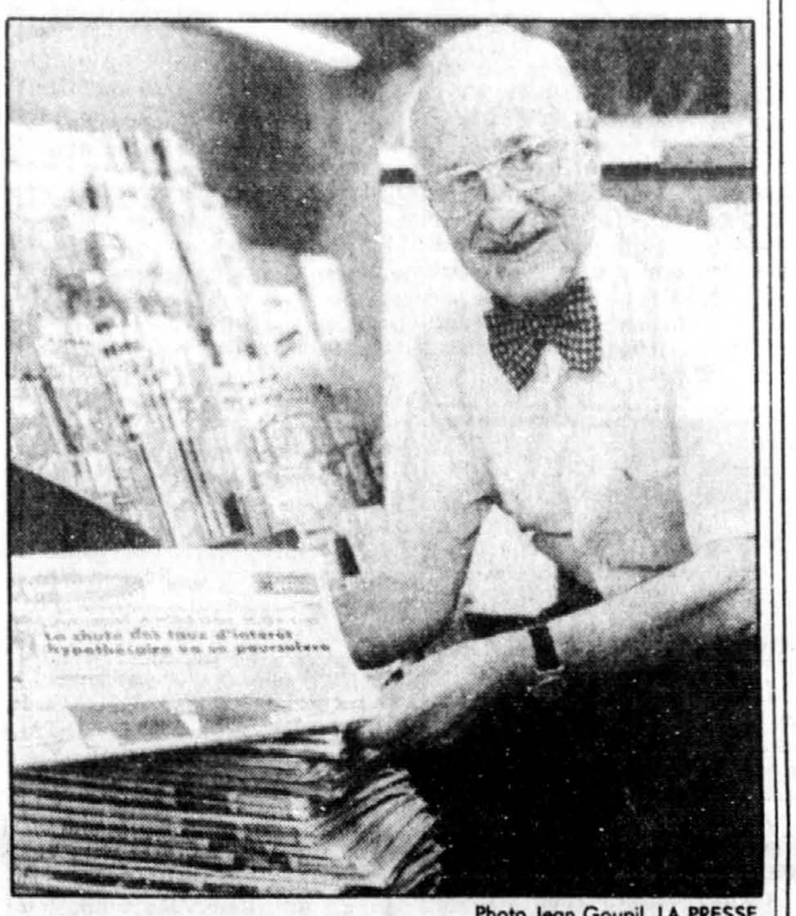


Photo Jean Goupil, LA PRESSE

Philippe Vézina manipule des exemplaires de LA PRESSE depuis 62 ans.

Philippe Vézina : deux millions d'exemplaires vendus en 62 ans

Philippe Vézina a bien changé depuis qu'il a commencé à vendre du tabac et des journaux à la tabagie qui porte son nom, rue Saint-Denis, près de Rachel. Mais vous auriez changé vous aussi si vous aviez été à sa place... parce qu'il a vieilli de 62 ans en cours de route !



PAUL ROY

C'était en 1921. M. Vézina venait tout juste de terminer son cours commercial au collège Saint-Joseph de Berthierville. « Moi, j'aurais voulu continuer mes études, me diriger vers l'enseignement, mais mon père (François-Xavier) avait besoin de moi à la tabagie. Il m'a dit : tu suivras des cours du soir si tu veux. Mais comme je travaillais le soir... »

Alors, le jeune Philippe commença à vendre tabac, cigares, cigarettes et journaux. Et si, aujourd'hui, à 81 ans, il ne se souvient plus du nombre de cigares *Montecristo* et de boîtes de tabac à chiquer qui ont séjourné sur ses tablettes, il peut, à l'aide d'un calcul pas trop compliqué, vous dire qu'il a vendu plus de deux millions d'exemplaires de LA PRESSE !

Dans son poussiéreux bureau qui, si on y remplaçait le téléphone et quelques autres bricoles, aurait l'air de surgir tout droit du siècle dernier, il griffonne avec un crayon à mine sur une tablette de papier : une centaine de « PRESSE » par jour, six jours par semaine, multiplié par 62 ans... c'est ça, ça fait plus de deux millions !

« J'avais fait mon temps... »

Et ce n'est pas fini. Parce que s'il a confié le gros du travail à son neveu Michel, à la tabagie, l'octogénaire vient encore y passer le plus clair de son temps.

« Prenez ce matin : je me suis levé à 6 h et j'ai ouvert le magasin à 7 h 10. Le midi, je prends le temps de dîner et après, je vais faire un petit somme chez moi. Depuis que ma femme est décédée, j'habite aux appartements Rigaud, juste au coin là-bas. C'est bien confortable. Ma « PRESSE », je la lis, mais le soir. Pour moi, c'est encore le meilleur journal ».

M. Vézina trouve cependant que les journaux se vendent moins que dans le bon vieux temps. « On a déjà vendu 200, 250 « PRESSE » par jour. Aujourd'hui, on en vend à peu près 85 la semaine, 130 le samedi ».

Et le tabac ? « C'est vrai que le monde arrête de fumer, mais le jeune qui commence, lui, il fume deux fois plus ! Moi, j'ai fumé pendant exactement 50 ans, de 19 ans à 69 ans, et ça ne m'a pas fait mourir. J'ai arrêté parce que j'avais la gorge un petit peu irritée... et puis j'avais fait mon temps. »

Les femmes

Aujourd'hui, il y a les femmes aussi. « Dans le temps, une femme qui se présentait au comptoir était gênée. Elle disait toujours : c'est pour mon mari. Les femmes fumaient en cachette dans ce temps-là. J'ai même vendu des cigarettes à des religieuses. Elles m'avaient dit que c'était pour fumer leurs plantes qui avaient des poux. Elles venaient de familles à l'aise et avaient fumé avant d'entrer en religion. »

La rue Saint-Denis aussi a bien changée depuis que Philippe Vézina y vend des « PRESSE » et du tabac. « À l'époque, c'étaient surtout des professionnels, médecins, avocats, juges. Maintenant, c'est presque juste des maisons de chambres. Nos meilleures familles d'ici sont montées au nord, à Ahuntsic, Laval. Aujourd'hui, le quartier est très cosmopolite : beaucoup d'Espagnols, de Portugais... mais du bon monde, par exemple. »

Les prix aussi ont bien changé depuis 62 ans : la première PRESSE que M. Vézina a vendue coûtait 2¢. Et il avait fait une grosse « cenne » de profit !

la Baie

Toutes nos félicitations à la presse pour ces cent années d'information de qualité!

Ce souci de bien servir ses lecteurs, dont a fait preuve La Presse durant toutes ces années, nous en reconnaissons d'autant plus la valeur qu'il est également nôtre, dans notre domaine, depuis plus de 300 ans.

Bravo et longue vie à La Presse!

L'histoire de LA PRESSE

En cent ans, l'identification corporative a peu changé

Depuis que le journal porte le nom de LA PRESSE, soit depuis le 20 octobre 1884, on ne peut pas dire que ses dirigeants successifs ont souvent jonglé avec son identification corporative (ou «logo») même si, à l'occasion, ils ont senti le besoin de rafraîchir sa présentation et sa typographie.

De fait, LA PRESSE n'a connu que trois identifications corporatives au cours de son centenaire, chacune d'elles n'ayant subi que des modifications très mineures au fil des ans.

Du moment de sa fondation au 18 août 1961, donc pendant une période de 77 ans, LA PRESSE a utilisé la même identification, avec caractères à empattements (les anciens typographes se retrouveront un peu mieux avec le terme anglais « serif » pour caractériser le type de caractère utilisé).

L'identification de forme elliptique due à la créativité du graphiste Gilles Robert, alors à l'emploi de LA PRESSE, fait son apparition le 19 août 1961, à peine deux semaines avant la naissance du Nouveau Journal, formé en grande partie d'anciens de LA PRESSE, cadres comme salariés, et qui devait livrer une très forte concurrence à notre journal.

Au début de 1969, le 4 janvier plus précisément, LA PRESSE décidait de modifier légèrement son image en conservant la forme elliptique, mais en remplaçant le caractère à empattements par un caractère plus moderne.

L'identification elliptique (familièrement appelée «cigare» entre employés de LA PRESSE) dont il est question est celle qu'on retrouve aujourd'hui, après avoir subi de légères modifications.

Au tout début, l'ellipse contenait dans sa partie de droite la mention « Le plus grand quotidien français d'Amérique ». Avant de disparaître complètement, cette mention a été superposée à l'ellipse, puis réintégrée dans l'ellipse, mais au dessous, non plus à droite, du nom de LA PRESSE. Pendant un certain temps, on ne trouvait que les mots « la presse » dans l'ellipse, qu'on présentait dans sa forme la plus dépouillée et la plus simple possible, avant qu'on y retrouve de nouveau les mots « Le plus grand quotidien français d'Amérique » sous le nom de LA PRESSE.

Enfin, pendant toute sa centième année de publication, viendra se greffer à l'ellipse si familière, une deuxième, plus petite, avec les mots « 100 ans ».

LA PRESSE

LA PRESSE LE PLUS GRAND QUOTIDIEN FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

la presse
LE PLUS GRAND QUOTIDIEN FRANÇAIS D'AMÉRIQUE



La première « séance » de télévision au Canada a été réalisée à LA PRESSE



Photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Alphonse Ouimet, un des pionniers de la télévision canadienne.

L'histoire se passe le soir du 19 juillet 1932. Dehors, c'est la crise. Sur des tables de cuisine, dans des hôpitaux, naissent des enfants qui ont aujourd'hui 51 ans. Dans le vieil édifice de LA PRESSE, rue Saint-Jacques, une petite équipe d'ingénieurs et de techniciens s'affaire à préparer la première « séance » de télévision au Canada. On a réuni quelques artistes. Plus que quelques minutes...



PAUL ROY

Les spectateurs — une trentaine de journalistes et de marchands de radios — ont été regroupés pour la circonstance dans un studio de la station radiophonique CKAC, rue Sainte-Catherine, où se trouve l'unique récepteur.

La « séance » durera trois quarts d'heure et ne comportera, cela va de soi, aucune réclame publicitaire. M. Jos Arbour, gérant du service de renseignements de LA PRESSE, agira comme annonceur. Au programme : Mlle Violet Gridley, « chanteuse de genre », qui interprétera *A Great Bunch of You* et *One Hour with You*

Suivra M. Ed Picard, dessinateur attaché à LA PRESSE, qui donnera, « d'un hardi coup de fusin », son impression du très honorable Ramsay MacDonald, premier ministre d'Angleterre, et de quelques autres personnalités. Mlle M. Mineau, violoniste, « une jolie brune qui se prête admirablement à la transmission par télévision », selon le reporter qui couvre l'événement pour LA PRESSE, jouera *La Vida Breve* et *Tambourin arabe*, accompagnée au piano pas sa soeur, Mlle Françoise Mineau.

« Malheureusement, rapporte le journal du lendemain, l'écran qui n'était que d'environ huit pouces sur dix ne permettait pas de voir complètement l'artiste et son jeu. On ne voyait d'elle que son cou, sa tête et celle de son violon, ainsi que sa main et une partie de l'archet quand ils venaient à la hauteur du foyer de l'écran. Cependant, cet aperçu, si imparfait qu'il fut, donna une bonne idée de la technique et du jeu de l'artiste. Chacun a donc pu admirer les qualités artistiques de Mlle Mineau et en faire de grands éloges. »

Syd Nesbitt, président du *Montreal Light Acroplane Club* « et fantaisiste à ses heures », jouera un morceau d'ukulele en s'accompagnant lui-même de son chant. Il fera ensuite quelques «jokes» avec mimique, exploitant à fond les biens modestes possibilités du tout nouveau média.

Le reporter soulignera d'ailleurs : « La télévision, comme a pu en juger l'assistance, donne beaucoup plus d'intérêt à un programme de ce genre-là, étant donné qu'elle permet de suivre sur la figure de l'interprète les moindres jeux de physionomie. Cette partie du programme a grandement intéressé tout le monde. »

Puis, à la fin de son article, il livrera son « impression générale » : « Il semble, d'après les commentaires qui se sont faits à la suite de cette séance, qu'elle a été très satisfaisante et que plusieurs ne s'attendaient pas à trouver la télévision rendue à un aussi haut point de progrès. Ce qu'ils en avaient entendu dire les avait peut-être un peu prévenus contre cette nouvelle découverte. Ceux-là sont maintenant convaincus du vif intérêt qu'offre déjà et qu'offrira de plus en plus, avant longtemps, la télévision. »

L'avenir dans le 60 lignes..

Cette première séance avait été préparée par des ingénieurs de LA PRESSE-CKAC, MM. Léonard Spencer et Percy Smith, et de la *Canadian Television Company*, MM. Douglas West, Harold Goodrich et Alphonse Ouimet, un jeune homme de 24 ans, frais émoulu de l'université McGill. C'est notamment lui qui a conçu et mis au point le récepteur. En 1934, il entrera à Radio-Canada dont il occupera la présidence de 1958 à 1967.

M. Ouimet, aujourd'hui âgé de 75 ans, nous a raconté comment LA PRESSE et *Canadian Television* en étaient venus, au printemps de 1932, à unir leurs efforts pour « lancer » la télévision au Canada : « Len Spencer, l'ingénieur de LA PRESSE, faisait depuis quelque temps des expériences de télévision mécanique. Il avait acheté des appareils pour fabriquer des images; il se servait de 45 lignes... aujourd'hui on se sert de 525 lignes tracées en un trentième de seconde. Nous, à la *Canadian Television*, nous avions un système qui nous donnait 60 lignes. Mais nous n'avions pas d'émetteur et LA PRESSE, elle, en avait un. Alors nous sommes allés voir M. Pamphile Réal du Tremblay, propriétaire de LA PRESSE-CKAC, et nous l'avons convaincu que l'avenir, c'était pas le 45 lignes, mais le 60 lignes! »

M. Ouimet admet aujourd'hui que « l'avenir était ni dans l'un, ni dans l'autre », mais plutôt dans un autre type de télévision, la télévision électronique, qui sera mise au point quelques années plus tard, mais dont la guerre interrompra le développement.

La télévision mécanique, un point lumineux produit par des miroirs ou des lentilles tournant à grande vitesse, était très limitée. « On balayait le sujet de gauche à droite, rappelle M. Ouimet. Mais on ne pouvait pas balayer une très grande surface. Il ne fallait pas que le sujet bouge, sinon il sortait du champ. Il fallait tout montrer en gros plan. Et c'était flou, très flou. Peut-être auriez-vous pu reconnaître votre mère... mais pas plus. »

Dans l'esprit de M. Ouimet, la « séance » de LA PRESSE fut un événement relativement mineur comparé à la démonstration publique qui eut lieu à l'automne de la même année chez *Ogilvy*. Les journaux de l'époque ont avancé que 100 000 spectateurs avaient défilé dans le *Tudor Hall* du grand magasin de la rue Sainte-Catherine pour admirer la nouvelle invention.

M. Ouimet trouve le chiffre exagéré. « Je dirais qu'il y a eu au moins 10 000 personnes, peut-être un peu plus... mais 100 000? » Il a trouvé également exagérée la critique que les journaux ont faite de l'expérience : « Un journaliste a dit que la seule chose qui laissait à désirer, c'était la teinte rougeâtre sur l'écran. C'était généreux de sa part parce qu'il faut comprendre que la télévision que l'on faisait à ce moment-là, ce n'était pas de la télévision en noir et blanc mais plutôt en noir et... rouge! On se servait d'une lampe au néon, un gaz qui donne une lumière monochromatique rouge ».

Les grands magasins se sont quand même montrés intéressés par le récepteur du jeune Alphonse Ouimet. *Ogilvy* en commanda 100, suivi de *Morgan, Dupuis, Lindsay*... Restait à fabriquer les dits appareils. *Canadian Television* s'adressa à *Marconi*... qui exigea un dépôt de $35 000 avant de commencer!

« On n'avait pas d'argent, juste des dettes. Alors on leur a dit : l'avenir c'est la télévision! Mais ils n'ont pas voulu. Nous, on a fait faillite... et ce fut une sacrée bonne affaire! Il n'y avait pas un endroit au monde où la télévision était prête à cette époque. Et la télévision que nous faisions, ce n'est pas la télévision qui est restée. »

1884 LA PRESSE

La Presse a été pendant un siècle
un des témoins et un des agents
les plus dynamiques de la vie sociale,
culturelle et politique de Montréal,
du Québec et du Canada.

La Presse a de plus reflété
comme il convenait les grands événements
internationaux qui ont fait l'histoire
du siècle dernier.

Forte de son cheminement, La Presse
peut aborder avec optimisme
le défi que pose l'avenir.

La Société Radio-Canada est heureuse
de s'associer à La Presse
à l'occasion de la célébration
de son centième anniversaire.

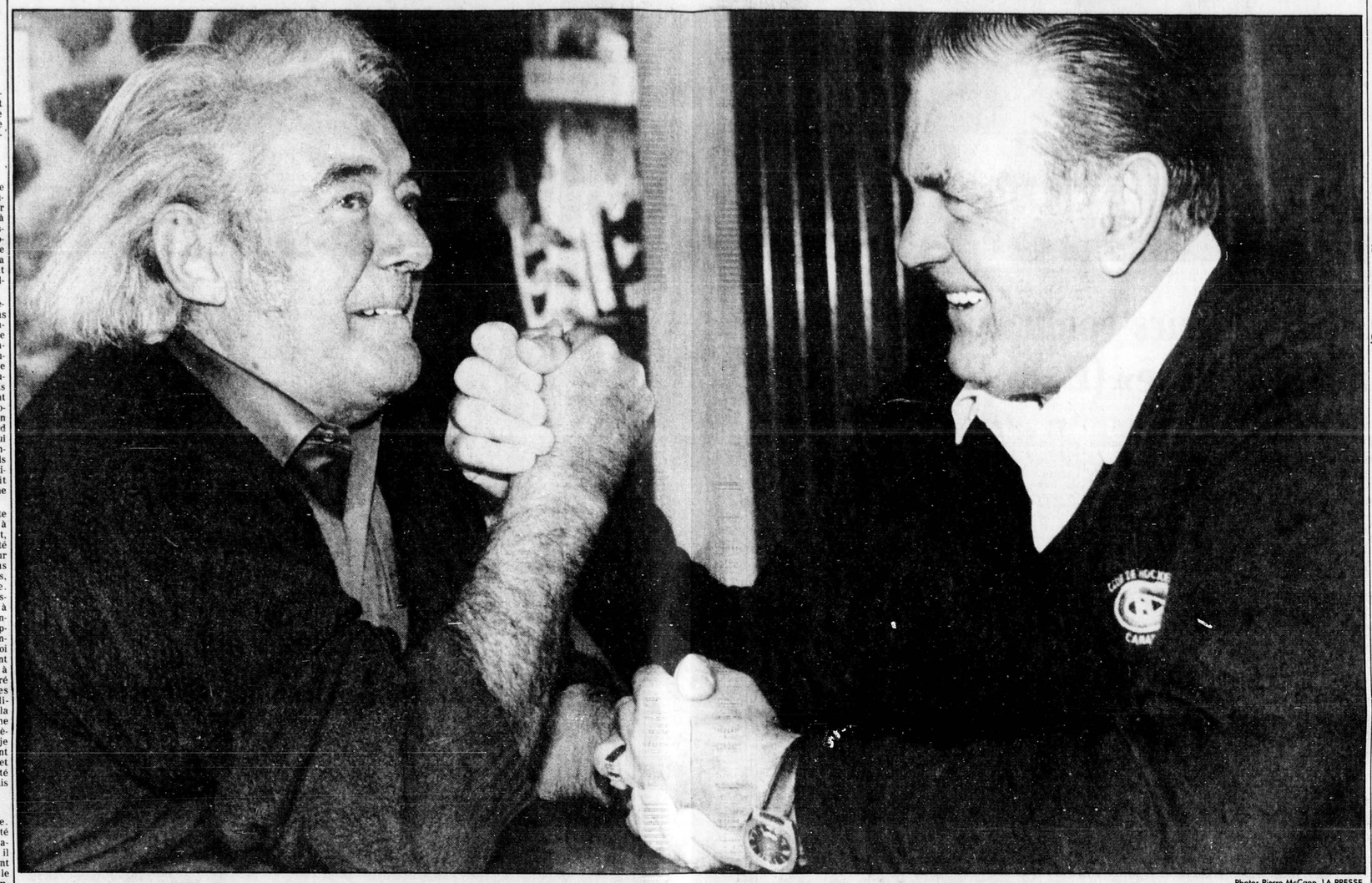
Société
Radio
Canada

la presse
100 ans

Parmi les émissions de Radio-Canada qui souligneront
le 100e anniversaire de La Presse, mentionnons, à la *radio AM*,
l'émission «Avec le temps», à compter du 22 octobre
à 17 h — pour toute la saison — et à la *télévision*,
«Le Temps de vivre», le mercredi 16 novembre à 14 h 30,
et «Génies en herbe», le jeudi 17 novembre à 19 h.

Deux Québécois légendaires

La rencontre des « lions »



Photos Pierre McCann, LA PRESSE

Le « Rocket »: honnêteté, fierté et coeur au ventre



RÉJEAN TREMBLAY

« Je n'étais pas le meilleur joueur de mon époque. J'ai toujours pensé que je n'étais pas le meilleur. Il y avait des manieurs de bâton qui m'étaient supérieurs, il y avait de bien meilleurs patineurs, il y en avait des plus gros, des plus rapides. Mais j'avais le coeur. Le coeur de ne jamais accepter d'être battu, le coeur de toujours vouloir en donner plus. Le coeur d'être le plus fier et le plus honnête. »

Les yeux de Maurice Richard que les années ont adoucis se rallument. Quand il parle de hockey, de ses rivaux, de ses années de gloire, on dirait que les années s'estompent. Que le solide gaillard de 62 ans qui grimpe encore l'escalier de sa maison sur la pointe des pieds et au pas de course, retrouve ses 25 ans. Se pourrait-il que Maurice « Rocket » Richard ne vieillisse pas ?

Il ne vieillit pas dans le coeur et dans la mémoire des Québécois. Les gens de quarante ans qui l'ont vu lors de ses dernières années avec le Canadien sont les seuls à l'appeler *Monsieur Richard*. Les gens de sa génération n'ont jamais cessé de l'appeler le *«Rocket»*, tandis que les plus jeunes, les enfants et les adolescents, le saluent d'un vibrant *«bonjour Monsieur Rocket»* quand ils le croisent dans un centre commercial ou dans la rue.

Le premier vrai « Québécois »

Il est difficile de mesurer, de décrire, de raconter ce que fut Maurice Richard. L'histoire sait qu'il fut la plus grande vedette sportive, la plus grande vedette tout court, de son époque. Il fut peut-être le premier Québécois parmi les Canadiens-français. Le premier à servir de modèle, le premier dans lequel tout un petit peuple qui s'ignorait était capable de se retrouver. Le premier pour lequel les gens sont descendus spontanément dans la rue. Le premier qui a peut-être forcé les médias anglophones à se pencher sur la société francophone de cette période dite « *de la grande noirceur* ».

C'est peut-être un hasard, mais le « Rocket » a pris sa retraite en 1960. C'est l'année historique de la Révolution tranquille, de la grande flambée nationaliste, du Québec nouveau, du « *maître chez nous* ». Et le « Rocket » est passé d'une époque à l'autre sans jamais être remis en question. Parce qu'il représentait quelque chose de vital, de profondément vrai pour les Québécois.

— Comment cela se fait-il que les gens vous aiment autant après 23 ans de retraite ? Qu'êtes-vous donc pour les Québécois ?

Nous sommes assis à la table de la cuisine, dans la vaste demeure des Richard. Lucille, sa femme, prépare du café en subissant des taquineries de quelques amis qui entrent et sortent de la maison comme s'ils étaient chez eux. Le « Rocket » a toujours été accueillant et sa maison toujours ouverte à ceux qu'il aime. Et quand on a élevé sept enfants, il faut savoir coucher les portes déverrouillées.

— J'aime autant pas savoir pourquoi. De cette façon, je peux rester moi-même, je ne suis pas tenté de changer pour plaire aux gens. Sans doute qu'ils ont toujours su que j'étais honnête, sincère. Que je faisais et disais ce que je croyais vrai et bon. J'ai peut-être été trop honnête, j'ai payé cher des fois pour mon honnêteté. Et puis, je suis toujours resté proche du public. J'ai toujours continué à travailler. Quand je me suis retiré, je n'étais pas riche. Je devais continuer de gagner ma vie. Et j'ai continué à rencontrer les gens, à faire de la représentation, à vendre, à faire mousser mon commerce d'articles de pêche. Ce contact m'a tenu proche des gens. On ne m'a pas oublié, je le sens à toutes les fois que je vais quelque part ».

Trop honnête ! Il faut relire la biographie de Maurice Richard pour réaliser à quel point il a été honnête. Dans *L'idole d'un peuple* de Jean-Marie Pellerin, l'énorme brique consacrée à la vie et à la carrière de Richard, on retrouve des extraits des chroniques qu'écrivait le « Rocket » dans *Samedi-Dimanche* et dans d'autres journaux de l'époque. Il défendait « Boum Boum » Geoffrion en s'attaquant au président Clarence Campbell, le traitant de dictateur et de raciste. Évidemment, tout l'« establishment » du hockey, y compris la direction du club Canadien, se ligua contre lui et força Richard à envoyer une lettre d'excuses à la direction de la ligue, puis à suspendre ses activités journalistiques.

Son public descend dans la rue

Quand, le 17 mars 1955, le « Rocket » fut suspendu pour toutes les séries éliminatoires pour avoir frappé un juge de ligne à Boston alors que ce dernier essayait de le retenir, la fureur populaire éclata. Ce fut la célèbre émeute du Forum qui déferla rue Sainte-Catherine causant des dizaines de milliers de dollars de dommages.

Cette émeute, pour la première fois, allait forcer des médias du reste du pays à analyser l'importance et la valeur symbolique de Maurice Richard chez les Canadiens-français: «Ils ont toujours considéré Richard comme le défenseur de leur race. Plusieurs *Canadiens* (en français dans le texte original) se croient victimes de discrimination sociale et victimes d'exploitation économique. Ils voient Richard comme un invincible héros qui abat ses persécuteurs. En s'identifiant profondément à lui, ils éprouvent eux aussi un sentiment de triomphe », écrivait Sydney Katz dans le magazine *MacLean*.

« C'est lors de cette émeute que je me suis rendu compte à quel point les gens m'aimaient, se rappelle Richard. J'ai accepté ma suspension à la radio pour calmer le monde. Mais dans mon coeur, même après 30 ans, je ne l'ai jamais acceptée. C'était injuste et ça reste injuste. Moi, je n'étais pas du genre à attendre un mois avant de rendre un coup. Quand on me frappait vicieusement, je me vengeais tout de suite. Et c'était moi qu'on punissait puisque souvent le premier coup avait échappé à l'arbitre. J'ai toujours préféré rembourser tout de suite les mauvais coups qu'on m'infligeait. Et dans la vie, c'est la même chose. Quand un gars me fait mal, si j'ai la chance, je règle cela tout de suite. Sinon, je peux avoir mal au coeur pendant des années. Je suis rancunier et tant qu'une question n'a pas été vidée, j'ai mal au coeur. Je suis bâti comme ça, j'y peux rien ».

Une fierté légendaire

Sa fierté est légendaire. Quand il s'est senti mal traité par la famille Molson et le Canadien, il a claqué la porte, mais il avait atrocement mal. Pendant des années, il a refusé de voir le nom Molson accolé à son nom. Quand il arbitrait des matchs des anciens Canadiens, il refusait de voir une caisse de bière Molson dans le vestiaire après les rencontres. S'il est aujourd'hui de retour au sein de la brasserie et du Canadien, il le doit à son ami Jean Roy qui a soigneusement négocié l'entente. « Je ne négocie jamais rien moi-même, je suis incapable de dire non. Mais dans le fond, le fait de quitter l'organisation après mon départ m'a empêché d'avoir trop mal dans le coeur. Je me rends compte aujourd'hui, je n'avais peut-être pas le caractère pour faire le travail qu'on voulait de moi ».

Ses deux années les plus difficiles ? Le « Rocket » n'a jamais voulu en parler avant aujourd'hui. Mais les temps ont passé, ses cheveux ont grisonné, sa taille s'est épaissie. Et les mauvais moments sont oubliés. Il ne reste plus qu'un beau paysage dans lequel les tons de gris se marient avec le bleu du ciel et le vert des collines.

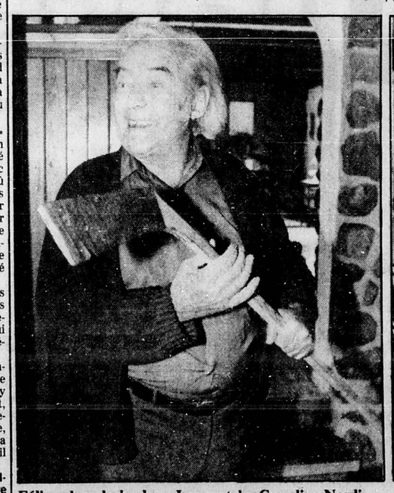
« Les deux années les plus difficiles de ma vie, je les ai vécues après ma retraite. C'est quand j'ai lâché. Si l'expansion de la Ligue nationale s'était réalisée à cette époque, je serais revenu au jeu. »

Peut-être. Mais le « Rocket » aurait-il été capable d'être un joueur ordinaire? Il s'est aligné pendant plusieurs années avec les anciens Canadiens. Et il a dû cesser de jouer: « Parce que les gens s'attendaient à me voir marquer trois ou quatre buts par soir. Je n'étais plus capable de les satisfaire. Ça devenait dangereux pour moi de jouer contre des plus jeunes. J'ai préféré abandonner pour arbitrer. »

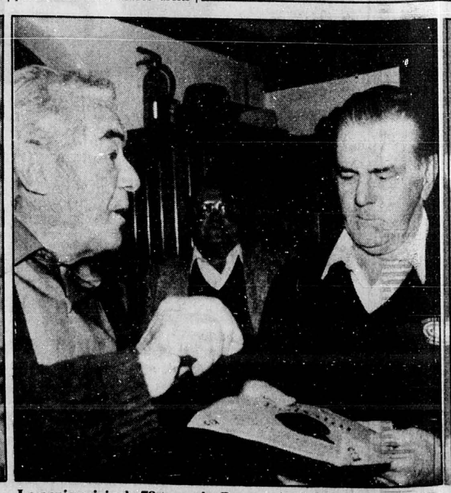
Il aime toujours le hockey. Pas celui du Forum, mais celui des parcs de la ville de Montréal. Celui des anciens Canadiens. Celui de l'équipe des médias du Québec dont il arbitre les matches.

Mais quelle que soit la personnalité présentée, qu'il s'agisse de Guy Lafleur, de Peter Stastny ou de André Dawson, partout, tout le temps, la personne qui reçoit la plus longue, la plus belle, la plus chaude ovation, a pris sa retraite du sport professionnel il y a 23 ans.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le légendaire ... Maurice... « Rocket »... Richard !



Félix adore le hockey. Les matchs Canadien-Nordiques le passionnent.



La copie originale 78 tours de *Bozo* remise à Maurice.

Félix Leclerc part lorsque ça devient trop facile...



JEAN BEAUNOYER

Le deux août 1914, Félix Leclerc pousse un premier cri sous le coup de midi et l'Angleterre déclara la guerre pour défendre les libertés. Leclerc défendra la sienne toute sa vie, sans arme, sans l'aide de personne, en défrichant le sentier qui passait par le coeur du Québec.

Il dira depuis cette maison de l'Île d'Orléans qui fut le pays de ses ancêtres: « Il n'y a pas plus image du Québec que moi: l'instruction difficile, l'usine des Anglais qui employaient mon père, la bataille des Oblats pour préserver le français à l'université d'Ottawa que je fréquentais, les voyages, l'ennui à l'étranger... »

Très tôt, il « sortira de l'ordinaire ». Sa mère musicienne l'entoure d'instruments qu'il apprend vite à maîtriser; son père le plonge dans le monde des bûcherons et des draveurs. La terre, les bois, l'espace et la musique. Il lit, il compose, il bûche et coupe le bois. Bien singulier dans les années 30. Son destin n'est pas très défini: curé, bûcheron, marchand, écrivain? Il l'ignore mais il bouge, il bougera toujours...

« Quand mon père voyait s'installer les trottoirs de bois et les poteaux, il disait à ma mère: « Y est temps qu'on parte! ». Et mon père partait pour recommencer ailleurs quand c'était devenu trop facile. Moi aussi j'ai toujours eu la bougeotte. Ça vient de là. »

« Notre sentier » le même à Radio-Canada

À la fin des années 40, Félix écrit, compose *Notre sentier* et se retrouve à Radio-Canada où il anime une série d'émissions intitulée *Je me souviens*. L'émission obtient rapidemen, un succès inespéré. La direction veut le retenir.

« On me convoque au bureau de direction avec la grande nappe et les gants blancs et on m'offre 33 émissions, le double de la dernière saison, on double aussi mon cachet. Je dis non! J'ai bien le regret de vous annoncer que ça ne se fera pas. Étonnement et stupéfaction. « Mais ça sera bien plus facile pour vous », qu'on me dit. Justement! C'est pour ça que je lâche. Comme mon père, quand on plantait les poteaux... »

Félix écrit de plus en plus: chansons, pièces de théâtre, contes... fonde une troupe de théâtre (le V.L.M. avec Guy Maufette). Mais ce n'est plus possible. Nous sommes en 1948, les plus grands artistes du Québec ont signé *Le Refus global* en cette période de grande noirceur.

«Vivre dans un pays adulte».

« C'était tellement enfantin. Il fallait quasiment s'excuser quand on écrivait un livre, une pièce... Il fallait presque le dire au confessionnal. Il ne fallait surtout pas sortir de l'ordinaire. Ne pas aller à la messe, c'était impensable, divorcer, on n'en parle même pas... J'avais envie de grandir, de vivre dans un pays adulte ».

L'occasion s'est présentée en 1950, alors que le poste de radio CKVL l'invite à auditionner devant un mystérieux Français. Celui-ci est emballé après quelques minutes d'audition et l'embauche sur-le-champ. Il s'agit de Jean Canetti, réputé impresario français de l'époque qui aura une influence importante dans la carrière de Félix. Il ne faut surtout pas mininiser à ce stade-ci, l'importance du succès de Félix Leclerc en Europe. À peine débarqué en France, il se produit à l'ABC, une salle de 2 000 places, pendant six semaines d'affilée avec les Compagnons de la chanson et remporte en 1951 le Grand prix du disque avec *Moi mes souliers*.

Mille dollars contre dix chansons!

Ce que l'histoire ne dit pas cependant est beaucoup moins reluisant. Avant de s'embarquer pour la France, Félix cherche désespérément les $1 000 dont il a besoin pour les frais de voyage et de séjour. À bout de ressource, Félix accepte l'offre de Canetti: $1 000 en retour des droits de dix chansons. Parmi elles, *Le p'tit bonheur*, *Moi, mes souliers*. On ne saura jamais combien Félix a perdu dans cette affaire. Certains prétendent qu'il s'agit de millions de dollars.

« Je ne veux surtout pas le savoir, tranche Félix. Je n'ai jamais voulu faire d'enquête sur le sujet. On ne peut pas être créateur et comptable à la fois. Je laisse le problème des sous aux autres. »

Dix-sept ans plus tard, il se rendra au bureau de Canetti dans le but de régler leurs affaires une fois pour toute.

« Je lui ai demandé: m'aimez-vous? Eh bien! si vous m'aimez, vous allez me laisser partir. » Et il est parti. « Canetti lui prenait 90% de ses cachets ! », lance Gaétane, l'épouse de Félix.

Mais ne cherchez pas l'amertume. Félix ne s'est jamais mis à genoux pour ramasser 50 cents. Il a créé pour créer, vivant son imaginaire sans jamais se salir le coeur. Il était bien trop grand. Il a appris de son épouse à mépriser la rancune et à la considérer comme une lâcheté. S'il fut exploité, on ne lui a jamais rien pris. Il a toujours trouvé ce qu'il cherchait.

« J'allais en France pour retrouver un monde adulte. Là-bas j'avais la tête pleine d'encyclopédies, de musées, de théâtres et je découvrais un pays adulte. Je me souviens du comédien Francis Blanche qui entrouvrait le rideau de la scène dans un théâtre parisien pour indiquer à son épouse où était assise sa maîtresse. Ça m'avait beaucoup marqué à l'époque... J'allais toujours à la messe et les comédiens m'attendaient à la porte. Enfin je respirais! »

Parti pour quelques semaines, il reste trois ans!

Parti pour quelques semaines en pensant qu'on le chahuterait à la première occasion, Félix est demeuré trois ans en Europe, de 1950 à 1953. Ses amis? Georges Brassens, Raymond Devos, Jacques Brel qui s'étonnaient tous de leurs succès. En peu de temps, Félix était devenu un «best-seller». On le copiait, on l'imitait et on enviait la liberté de l'homme qui posait le pied sur la chaise vêtu d'une veste à carreaux.

« Et j'ai peut-être été le seul à ne jamais changer mon accent là-bas », dit-il, comme s'il ramassait un autre trophée.

Il a quitté la France dans un premier temps, au moment où tout allait très bien, trop bien:

« Je suis revenu pour l'hiver. L'hiver en Europe, ce n'est pas le vrai hiver, une petite neige parfois qui va et qui vient. Il y a beaucoup de création en hiver à Paris parce que c'est plate. C'est tout ce qu'il y a à faire. Je m'ennuyais de la neige et de l'espace. La neige c'est doux et c'est cruel et l'espace fait partie de nous et de notre tempérament. La neige c'est ce qui nous isole... le monde est en Californie, moi je ne pourrais pas. »

Mais le Québec depuis? Depuis *Le Refus global* depuis la première chanson...?

« Il a fallu grandir très vite, faire des pas de géants pour rejoindre les pays civilisés et à certains moments j'ai eu peur. Il y a eu cette explosion de sexe, violence, drogue qui représentaient un autre excès. Maintenant on retourne vers les choses plus éternelles. On cache les seins, c'est mieux ainsi. »

Au plus fort de la crise, Félix chantait *L'alouette en colère*. La mort du ministre Laporte l'avait secoué. Mais cette alouette n'a fait que passer sur son chemin, aujourd'hui la rivière coule plus doucement. Il publiera bientôt un livre sur « son » histoire du Québec. Et il parlera sûrement de son vieux professeur anglais qui lui disait: « Aimez donc le Québec avant qu'on ne vous le prenne! ».

À 69 ans, Félix qui affiche une santé remarquable dans ses mots et dans ses gestes, ne se considère pas comme un témoin du Québec. À juste titre d'ailleurs, il a toujours été le premier, celui qui a défriché « là où maintenant passe l'autoroute ». Mais lorsqu'il regarde derrière lui pour reprendre son souffle avant de repartir, il note de bien belles choses sur le Québécois:

« C'est un être équilibré. Ce n'est pas un lac, c'est un torrent. C'est un peuple terriblement libre qui possède le sens de l'humour jusqu'au bout des ongles. C'est un peuple qui aime ou n'aime pas, il n'est jamais neutre. »

Mais il lui fallait ajouter une anecdote pour compléter le tableau:

« Un reporter sportif annonçait un jour la victoire d'un Québécois lors d'une compétition de bateaux à voile, en précisant: « Il faut dire qu'il avait le vent de son bord... » Un peu plus tard, un reporter français apprend à ses auditeurs qu'un skieur français s'est classé 16e lors de la compétition en expliquant que l'événement avait lieu en Allemagne et que le Français n'avait pas l'habitude de la nourriture du pays et que... un tas d'autres excuses... Mon Dieu! que nous avons encore du chemin à faire!

« Il fut un temps pas si lointain où nous avons été petits, humiliés, exploités: croyons donc en nous une fois pour toute! »

JEAN BEAUNOYER

Félix tournait en rond dans sa cuisine.

— Mais à quelle heure doit-il arriver?

Midi ou midi et quart, lui répond quelqu'un. J'avais d'autres questions à lui poser sur l'avenir ses projets par exemple mais Félix n'écoutait plus. Il attendait

Maurice comme s'il l'avait attendu depuis cent ans. Lui que j'avais vu si grave, si dramatique parfois sur scène, ressemblait à un jeune gamin, la veille de Noël.

— C'est eux autres! C'est eux autres!

Félix ouvre grande la porte et c'est comme la visite d'un grand jour de fête. Les voix se mêlent, les mains se tendent et on regarde Maurice et Félix. Ils ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Deux hommes simples qui ne compliquent jamais les choses. Maurice cherche Sainte-Anne de Beaupré en jetant un coup d'oeil sur l'Île et Félix lui fait voir cette première journée d'automne qui rougit les arbres de son terrain.

On se présente. Jean Roy, le conseiller de Maurice Richard, madame, Pierre Jobin, le gérant de Félix, le confrère Réjean Tremblay, Sylvie Lalande, coordonnatrice du Comité du centenaire de LA PRESSE, qui remet des tableaux représentants la Une de LA PRESSE du jour de la naissance de chacun des deux hommes et on procède à l'échange des cadeaux.

Un disque contre une rondelle, un chandail contre un chandail et le bâton de hockey du 526e but de Maurice Richard. Le disque, c'est un des deux 78 tours que possédait Félix sur lesquels on retrouvait la version originale de *BOZO*. Le chandail est celui qui a suivi Félix sur bien des scènes pendant longtemps.

En écoutant Félix lire les quelques mots qu'il avait préparés à l'intention de Maurice, nous avions tous l'impression d'assister à un événement « historique ». Ce n'est pas la gêne qui nous clouait le bec mais le respect face à deux hommes qui ont beaucoup fait du Québec ce qu'il est aujourd'hui. J'éprouvais comme les autres ce bien doux sentiment d'être le témoin privilégié de la rencontre des deux grands du Québec qui ne pouvaient que s'entendre et se comprendre.

Deux lions nés au mois d'août, deux arbres secoués par les tempêtes mais deux arbres droits qui n'ont jamais plié. Les Québécois se sont toujours reconnus en eux, bien plus que dans les politiciens.

Deux lions qui ont tout inventé au cours de leur carrière. Deux personnages fiers, orgueilleux de leurs succès et généreux de toutes leurs expériences. Ils furent généreux au point d'être exploités par plus petits qu'eux.

Quand Maurice demande à Félix s'il ne s'était pas senti esclave durant sa carrière, précisant que lui-même avait été esclave de la Ligue nationale pendant 18 ans, Félix raconte la gourmandise de ses agents français: « Mais oublions tout ça... Maurice s'est amusé, je me suis amusé à faire mon métier. Ceux qui apprennent trop, lisent trop, travaillent trop, n'ont peut-être pas le talent. »

Quand Maurice dit que personne ne le défendait sur la patinoire, Félix ajoutait la même chose. Personne n'a défriché le chemin à sa place, il a tout fait seul.

Quand Maurice Richard porte le Québec sur la patinoire, Félix porte le Québec sur les scènes de Paris. Ni l'un ni l'autre ne changera son style, ne permettra le compromis, ici ou ailleurs.

L'homme de théâtre parle beaucoup, se raconte, multiplie les anecdotes pendant le repas. Le hockeyeur écoute en glissant une remarque de temps à autre, toujours fort pertinente. Mais l'entente se situe bien au-delà des mots. Et en les écoutant raconter leurs histoires, c'est l'histoire du Québec qu'on entend.

« J'ai jamais senti la présence des Québécois derrière moi comme ce fut le cas pendant l'émeute du Forum », raconte Richard.

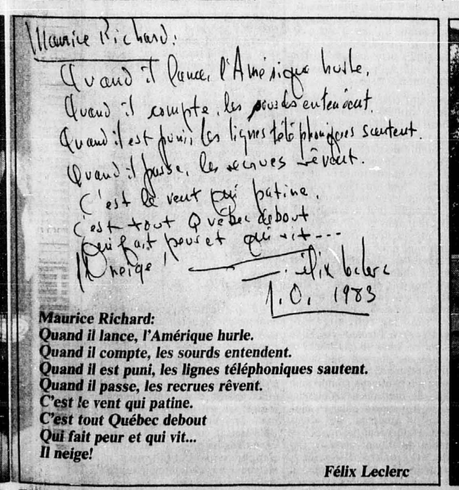
« J'étais à Lausanne à ce moment-là, reprend Félix, et là-bas nous avions tous les détails de l'incident. C'était traité comme une importante nouvelle internationale. »

Maurice gagnait $4 000 par année à son début dans la Ligue nationale et $1 000 en bonis, tandis que Félix ramassait quelques piastres en chantant avec des pantalons troués (qu'il bouchait avec un exemplaire du *Devoir*). Mais on savait dès lors qu'on ne pouvait rien leur imposer. Maurice bousculait les défenseurs, les trainait sur son dos, fonçant droit devant pendant que Félix défrichait, renversait les préjugés sur les gens de théâtre et de chansons. Deux lions qui ouvraient le chemin en hiver.

Parmi les temps forts d'un centenaire, certains événements paraissent plus importants que les autres, souvent à cause des personnalités qui en sont les acteurs.

Maurice Richard et Félix Leclerc, chacun dans son domaine, sont deux de ces hommes qui ont marqué profondément la société québécoise. Ce sont ces deux monuments que LA PRESSE a décidé d'honorer d'une manière toute particulière dans ce cahier spécial offert à l'occasion du début de sa centième année de publication.

Le hasard a voulu que les deux géants ne se soient jamais rencontrés, sans doute parce qu'ils n'en avaient eu ni l'occasion, ni le temps. LA PRESSE a donc provoqué cette rencontre, à l'île d'Orléans. Elle vous livre toute l'intensité de ce tête-à-tête émouvant.

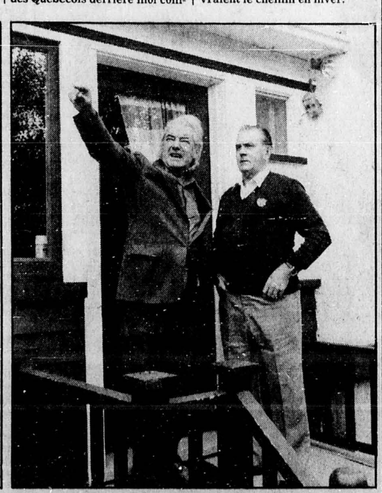


Maurice Richard:
Quand il lance, l'Amérique hurle.
Quand il compte, les sourds entendent.
Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent.
Quand il passe, les rêves rêvent.
C'est le vent qui patine.
C'est tout Québec debout
Qui fait peur et qui vit...
Il neige!
Félix Leclerc
1.0. 1983

Maurice Richard:
Quand il lance, l'Amérique hurle.
Quand il compte, les sourds entendent.
Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent.
Quand il passe, les recrues rêvent.
C'est le vent qui patine.
C'est tout Québec debout
Qui fait peur et qui vit...
Il neige!

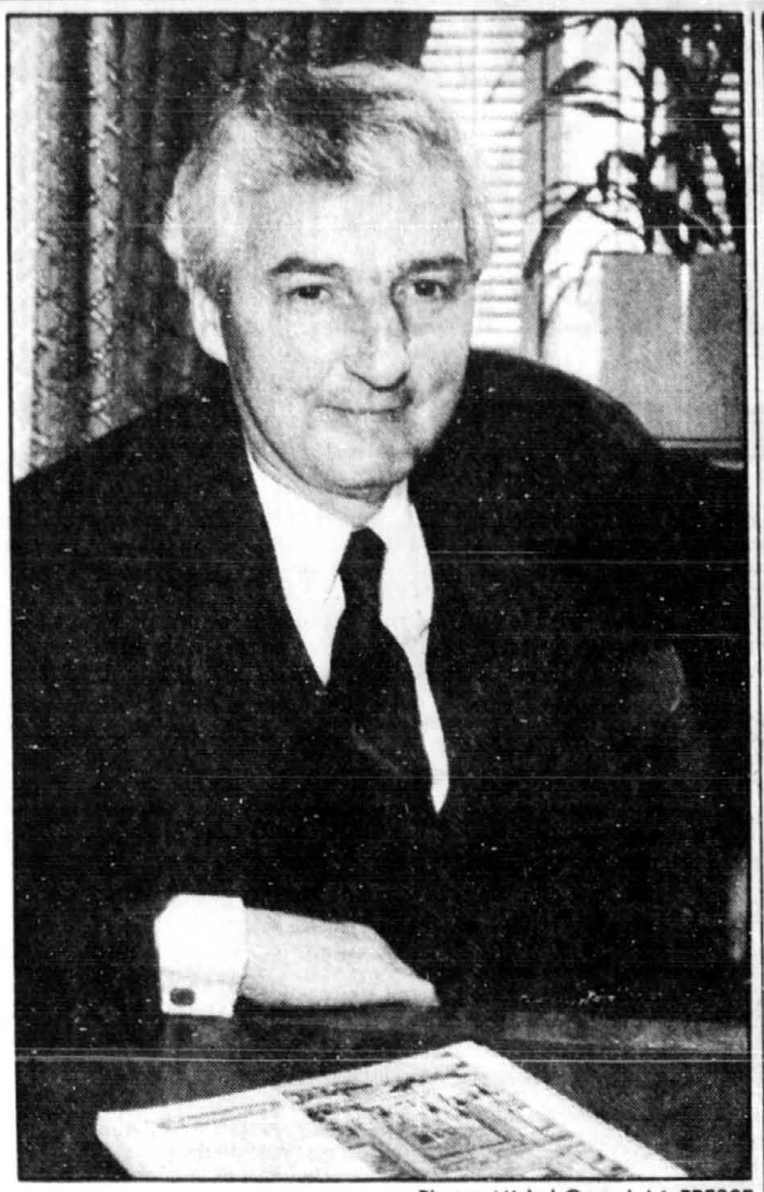
Félix Leclerc

Félix Leclerc avait cru bon de dédier à Maurice Richard un court poème écrit à la main.



« Le tour de l'Île d'Orléans, c'est 42 milles », explique Félix.

Les gens de LA PRESSE



Photos Michel Gravel, LA PRESSE

M. Paul Desmarais, président du Conseil d'administration de LA PRESSE.



M. Desmarais en compagnie de M. Peter D. Curry, vice-président du Conseil d'administration de Power Corporation, devant le tableau intitulé « Le Petit Porteur ».

« J'ai toujours voulu bâtir quelque chose» (Paul Desmarais)



JACQUES BENOIT

Des gens pensent qu'il ne faut pas viser trop haut. Le problème de 90 p. cent des gens, c'est que leur ambition n'est pas assez grande. Il faut se contenter de ce qu'on a seulement quand on a tout fait pour l'atteindre. Quand on se couche le soir et qu'on se demande si on a été assez tenace, assez persévérant, on ne peut pas être content de ce qu'on a si on répond non», raconte Paul Desmarais.

Cinquante-six ans, six pieds et deux pouces, riche, puissant, maître incontesté d'un des principaux holdings canadiens, Power Corporation, Paul Desmarais n'a pas encore vu le bout de ses ambitions. « J'ai des choses en vue. Il faut toujours en avoir, sans ça c'est la retraite », dit-il.

Il est onze heures de la matinée, au septième étage de l'édifice de la société Canada Steamship, où Power Corporation a ses bureaux. Les murs sont couverts de tableaux de maîtres, de Lemieux à Vlaminck en passant par Krieghoff (14 toiles de celui-ci dans le seul bureau, plutôt petit, d'un des vice-présidents). Couché la veille à deux heures de la nuit, « c'était l'anniversaire de ma femme », dit-il, il brassait des affaires chez lui par téléphone à peine quelques heures plus tard, à sept heures du matin.

En fait, dit-il en substance, il ne suffit pas de viser haut. Encore faut-il s'imaginer arrivant jusque-là.

« Si on ne pense pas qu'une chose est possible, ça n'arrivera jamais. Je ne pense pas être jamais parti avec l'idée de prendre le contrôle d'un entreprise en particulier, que ce soit Argus, le Canadien Pacifique, Power. Mais il faut y penser. Pour moi, j'ai toujours pensé que c'était possible. »

C'est de cette façon, poursuit-il, qu'on a du succès. « Quand on arrive au vrai succès, ça en vaut la peine. »

L'Ontario

Son départ personnel vers le succès eut lieu à l'été 51, à 24 ans, avec pour *véhicule* financier une entreprise familiale de transport au bord de la faillite : 19 autobus, des dettes de $384 000, « mon père me l'a donnée *net, fret, sec* ». Une histoire aujourd'hui quasi aussi connue que l'homme lui-même et qui s'est passée dans sa ville natale, Sudbury, en Ontario. Un peu plus de trente ans plus tard, il règne, directement ou indirectement, sur quelque 125 entreprises : dans les $16 milliards d'actifs, $10 millions de revenus par jour pour l'ensemble, 50 000 employés, près de $50 millions de bénéfices en 82... une année relativement difficile, puisque les bénéfices de Power Corporation avaient atteint deux ans plus tôt $120 millions ($6,7 millions seulement en 1968 quand il en prit le contrôle).

Son père, Jean-Noël Desmarais, avocat et homme d'affaires aujourd'hui décédé, était né à Buckingham, au Québec. En 1903, la famille passa en Ontario, traversa le grand lac Nipissing pour s'installer à Cosby, aujourd'hui Noëlville. « C'était pour s'établir sur une terre. Mais plutôt, mon grand-père est devenu marchand général. »

Né lui-même en 1927, il est le quatrième de huit enfants. Pour les parents et les enfants, la vie de famille comptait. « Mon père venait déjeuner à la maison tous les midis. Tout le monde mangeait ensemble, chose qui ne se voit presque plus aujourd'hui. Au retour à quatre heures, notre mère était toujours là. Il y avait donc quelqu'un à qui on pouvait raconter nos choses. ».

Ville minière, Sudbury comptait alors dans les 30 000 habitants, moitié de langue française et moitié de langue anglaise. « L'anglais, je l'ai appris dans la rue. Je ne peux pas me rappeler ne pas avoir été capable de le parler. À la maison, on parlait toujours français, les voisins, eux, étaient anglais ou français. On apprend dans ces moments-là par nécessité. Dans le domaine des affaires, je me sens plus à l'aise en anglais. À cause de la terminologie. Et parce qu'on fait affaire avec des anglophones et avec des Américains. »

Le fait d'être né en Ontario l'a aidé. « En ce sens que j'ai commencé très tôt à transiger avec les anglophones », note-t-il. Il y a plus. Selon le romancier et ex-président de LA PRESSE Roger Lemelin, qui l'a connu à la fin des années 50 dans un DC-3 faisant la liaison Montréal-Québec : « Les Québécois ont un peu tendance à se manger entre eux, mais il venait de l'Ontario et à cause de cela on lui permettait un peu n'importe quoi, comme d'ailleurs à Jean-Louis Lévesque qui venait du Nouveau-Brunswick. Ça lui a aussi donné l'énergie extraordinaire de vouloir être reconnu par les hommes d'affaires de l'époque et jugé aussi bon qu'eux. »

Écolier « ordinaire » (le mot est de lui), pas particulièrement entiché de ses études, il fait le baccalauréat en commerce à l'Université d'Ottawa de 1946 a 1950. « C'était théorique et pas très profond. » Suit une année d'études à la faculté de droit de l'Université de Toronto. « Tout le monde a des ambitions dans la vie. Moi, je pensais à avoir une compagnie, avec la possibilité de faire de l'argent. En même temps, je voulais faire mon droit. »

L'avocat Pierre Genest, de Toronto, qui l'a connu adolescent à l'Université d'Ottawa et qui compte parmi ses intimes, raconte de son côté : « À Ottawa, il a été pendant deux ans le trésorier de la Fédération des étudiants. Il avait déjà le sens des affaires et il mettait la main à toutes les élections des organismes étudiants. Il était influent. »

Le tournant

Le tournant, ce fut le sauvetage en catastrophe de la Sudbury Bus Lines Ltd. commencé l'été qui suivit sa première année de droit. « Les 50 hommes qui travaillaient pour la compagnie avaient besoin de moi, et moi d'eux. Quand le temps est venu de retourner aux études, c'était évident qu'il fallait que je reste, parce que sinon la compagnie aurait tombé à l'eau. J'avais demandé aux employés des choses impossibles pour sauver l'entreprise et je ne pouvais pas les abandonner. »

Lemelin, Genest, des collaborateurs immédiats, tous voient d'abord en lui l'homme à l'énergie quasi sans limites. Lui-même se contente de parler de travail. Un travail dévorant, envahissant, mais qui de toute évidence lui plaît, tout en l'en rendant pour ainsi dire indissociable. « On travaille tout le temps, dit-il, incluant dans ce *on* une de ses filles et ses deux fils qui sont maintenant avec lui. On travaille chez nous, tout ce qu'on fait est relié à notre travail. » Il ajoute un moment plus tard : « Mon bureau, c'est où je suis. Je peux dire aux gens : « Demain, vous allez tous me rencontrer au Royal York, à Toronto », et s'il le faut on va louer 10 chambres et on va passer une semaine là-bas pour faire une transaction. » Il y a deux ans toute son équipe, une couple de douzaines de personnes, se transporta ainsi en bloc chez lui, à Montréal. Les allées et venues durèrent des jours, cependant qu'étaient vendues Canada Steamship, Kingsway, Voyageur. En même temps, il investissait $175 millions dans la plus grande entreprise canadienne, la société Canadien Pacifique.

« Il vit au téléphone. Tant qu'il est au téléphone, il n'a pas besoin d'autre chose », dit mi-sérieux mi-blagueur le journaliste et hommes d'affaires Jacques Francoeur qui fut son partenaire dans l'achat d'un lot de journaux de 66 à 67. Exact... quoique le contraire soit également vrai, précise Paul Desmarais lui-même, réputé pour traiter nombre d'affaires face à face : « On voit mieux la réaction des gens quand on essaie de les convaincre de quelque chose. Les gens peuvent dire *non* et vouloir dire *peut-être* ou bien *oui*. Au téléphone, *non* veut dire *non* »

L'imagination

« Techniquement, financièrement, il est extrêmement sophistiqué », note un de ses très proches collaborateurs. Jacques Francoeur : « Ses atouts, c'est de juger une situation rapidement, de construire les scénarios qui permettent de réaliser de grandes choses. C'est un *dealmaker*, un stratège. Il m'a appris à faire de bonnes transactions. » Même son de cloche du côté de Roger Lemelin : « Il voit les ensembles. Il a un jugement extrêmement sûr à ce niveau. En affaires, il a une imagination époustouflante. » À LA PRESSE même, Roger Lemelin en a vécu avec lui des vertes et des pas mûres : « Dans les pires moments de panique, il ne perd jamais les pédales. Il a une résistance nerveuse extraordinaire. Il ne panique pas, ou s'il le fait il ne le montre jamais. En fait, plus ça va mal, plus il se montre batailleur. Exemple, au moment où il y avait des difficultés au journal, ça l'a fait bondir et réussir des coups extraordinaires dans d'autres secteurs. » Pierre Genest, l'homme qui le connaît le mieux, répète-t-on, voit ailleurs l'explication de sa fulgurante montée : en bref, dit-il, il a toujours réussi à persuader les autres de lui faire confiance, et ainsi « il a fait toutes sortes d'affaires qu'il n'avait pas personnellement le poids financier de faire. » Il enchaîne : « Être capable de persuader les autres sans effort, sans même essayer, c'est la vraie clé de son succès. »

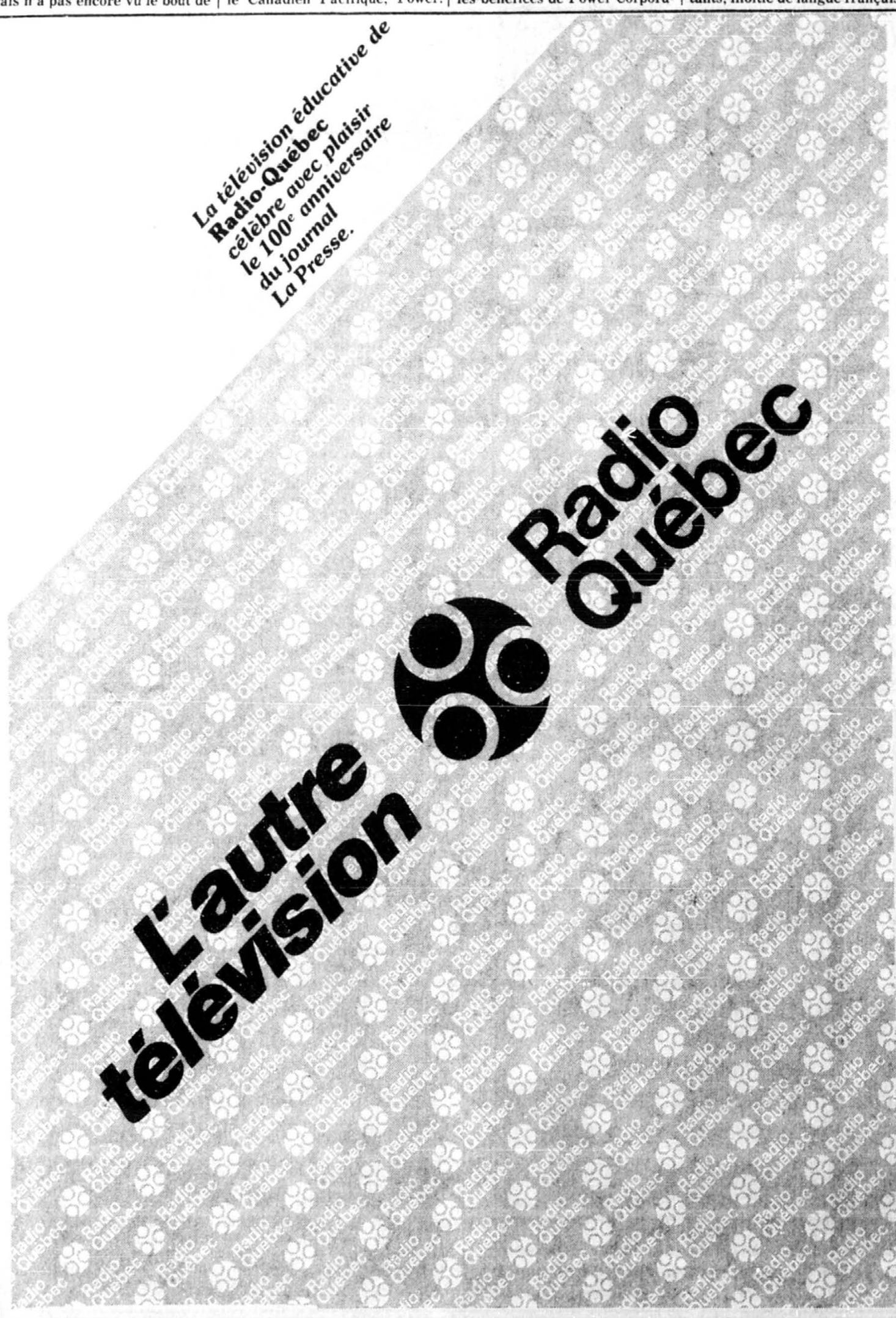
Cela peut donner des résultats étonnants. Ainsi, en 1976, lors d'une rencontre avec des journalistes de *Montréal-Matin*, il déclara qu'il leur donnerait le journal s'ils réussissaient à porter le tirage au-dessus de celui du concurrent. Délirant ? « Je l'ai cru, dit le directeur de la section des sports de LA PRESSE Pierre Gobeil, alors de la rédaction de *Montréal-Matin*. Si on l'avait fait, je serais allé frapper à sa porte. »

N'aimant guère les mondanités, fuyant les journalistes, sa timidité est proverbiale, et il suffit de l'interviewer, même à une occasion spéciale comme celle-ci, pour réaliser que c'est bien le cas. Mais il s'agit d'une timidité maîtrisée, en retrait pour ainsi dire... un peu à la façon d'un de ses fils présent lors de l'interview et qui se tenait à l'écart, tout en cachant mal une certaine nervosité.

Persister

« J'ai toujours voulu bâtir quelque chose, note Paul Desmarais. Aussi loin que je peux me rappeler. À sept ans, à huit ans. » Il dira plus tard au cours de l'entrevue : « L'excellence n'existe pas, c'est quelque chose qu'on essaie d'atteindre tout le temps. On est destinés à ne jamais arriver. Il faut persister. Bien sûr, je suis content d'avoir vécu dans un pays où j'ai pu accomplir ce que j'ai fait, mais je ne trouve pas ça tellement extraordinaire. »

Le ton est tel... qu'on peut difficilement ne pas le croire.



Les gens de LA PRESSE



Roger D. Landry, devant sa demeure de Sainte-Geneviève-de-Batiscan.

Roger-D. Landry ne rate jamais sa cible

«Il a de la tête, une tête dure... Les gars de la boîte feraient mieux de se le tenir pour dit. Landry n'est pas le champion de l'à-peu-près. Il ajuste longuement son tir, mais ne rate jamais la cible», écrivait en novembre 1980 le chroniqueur sportif Yves Létourneau, dans LA PRESSE. C'était peu avant que Roger-D. Landry ne vienne remplir, le 15 décembre de la même année, les fonctions de vice-président exécutif et de directeur général du quotidien bientôt centenaire.



GILLES NORMAND

Dans la boîte, du deuxième sous-sol au quatrième étage, personne n'était dupe. Tout le monde pressentait — et le souhaitait peut-être — que celui qu'on a appelé *le père de Youppi* et quelques fois carrément *Youppi* n'était pas venu à LA PRESSE pour occuper un deuxième ou un troisième fauteuil.

L'entreprise se maintenait à flot, au mieux, et chacun savait qu'elle avait besoin d'un capitaine. Le journal pouvait reconquérir ses titres de noblesse et reprendre sa place, la première, à la condition qu'une main ferme tienne la barre. Au fond, tous savaient déjà que Roger-D. Landry serait aux commandes sous peu. Il avait la réputation d'aimer les défis les plus redoutables et de les relever avec succès. Cela n'allait pas être facile, nous le savions. Lui aussi. Nous savions que chaque employé, du plus modeste aux vedettes, allait être mis à contribution.

Le 31 octobre 1981, le président et éditeur du temps, Roger Lemelin, part rassuré. Il sera remplacé par quelqu'un qui, durant près d'un an, a prouvé à la satisfaction de ses employeurs qu'il pouvait prendre le haut commandement du journal. Landry fixe tout de suite un objectif parmi d'autres: *vers le centenaire*.

À son arrivée à LA PRESSE, un an plus tôt, le premier geste de M. Landry a été de se promener à travers l'édifice pour se présenter à tous les employés qu'il rencontrait: «Jamais, de toute ma vie, dira-t-il beaucoup plus tard, n'ai-je été accueilli aussi froidement. Le malaise était profond. Je n'ai pas cherché à accuser, à trouver des coupables. J'ai écouté, j'ai observé, j'ai essayé de comprendre.»

De durs conflits avaient mis l'embarcation en péril et avaient pourri l'atmosphère. Forces et talents s'étaient endormis...

Ses collègues du matin

Les temps ont changé. Roger-D. Landry, qui se dit un gars ordinaire, «un employé comme les autres qui prend les mêmes vacances que tout le monde et pas plus», arrive au journal à 7 h du matin, en même temps qu'une équipe d'ouvriers préposés à l'entretien des immeubles.

«Ces gars-là, ce sont mes collègues du matin. Ils viennent me jaser, dès que je descends de voiture. Ils me parlent de sport, des Expos ou d'autres choses. Ils me donnent des nouvelles de leurs familles. Deux d'entre eux cultivent des tomates, et nous faisons des échanges, parce que moi aussi j'en cultive. Nous nous amusons à en comparer le goût et la grosseur.»

«Dans mon bureau, je consacre une heure ou une heure et demie à la préparation de ma journée. Tous les mardis, le comité de gestion se réunit à compter de 8 h. Les meilleures réunions que l'on peut tenir, c'est le matin. Tout le monde est frais et dispos», assure-t-il.

Plusieurs éléments du personnel de direction, dont même des vice-présidents, ont appris brusquement, à ces occasions, que le pdg de LA PRESSE ne souffrait pas d'être en retard à un rendez-vous et qu'il ne le supportait pas chez les autres non plus, surtout chez ses plus proches collaborateurs.

Le moindre désordre, des portes d'armoire laissées entrouvertes, ou un bout de papier qui traîne par terre peuvent déclencher sa fureur. Même chose si une directive n'a pas été suivie ou si un échéancier n'est pas respecté. Cinq minutes plus tard, plus rien n'y paraît.

Des semaines de 70 heures

M. Landry lit aussi LA PRESSE. Eh oui! Il la lit attentivement même. «Je vérifie la qualité. Je m'assure par exemple qu'on écrit bien Sévigny et non pas Sévigné, lorsque c'est le cas.» Et quand il lui semble que quelque chose cloche, la direction de l'Information en est vite avisée.

Toute la journée passe au travail, de 7 h à 19 h. Sans parler des discours que M. Landry prononce régulièrement à diverses tribunes, que ce soit devant les marchands et détaillants, au colloque du Groupement québécois d'entreprises, devant les membres de la Société pour le progrès de la Rive sud, ou que ce soit comme invité à la remise de la coupe Molson à un joueur du Canadien, ou à la tribune du Publicité Club de Montréal. Il arrive aussi qu'une présidence, comme celle de la fête populaire de Saint-Henri (février 1982), où il habite, lui occasionne un surcroît de travail.

«Mes semaines comptent facilement 70 heures de travail, et je ne sors jamais pour le repas du midi», précise-t-il.

D'où vient-il?

D'où vient Roger-D. Landry? Où est-il passé avant de se retrouver à la tête de LA PRESSE? Quelle formation a-t-il? Lorsqu'on a appris sa venue, en 1980, n'entendait-on pas des employés s'interroger: «Veux-tu bien me dire ce que *Youppi* va venir faire chez nous?»

Précisons que Roger-D. Landry, fils unique, est né à Pointe-Saint-Charles, à Montréal, le 26 janvier 1934. Son grand-père Landry était un commerçant de la rue Centre, où il tenait un magasin général. Les hommes du voisinage s'y attardaient pour jaser et fumer leur pipe. Son père, lui, a été propriétaire d'une quincaillerie qu'il a perdue en 1929, dans la débâcle de la crise économique.

«La reprise a été longue dans les années trente. Mon père a dû s'engager comme journalier, et nous avons déménagé à Saint-Henri.(...) J'ai toujours demeuré à Saint-Henri, sauf quand les études des enfants ont nécessité que nous habitions ailleurs.

«Ma femme et moi avons trois enfants: deux filles et un garçon. La plus jeune, Geneviève, qui a 18 ans, a fait ses études en communications, à Québec, et elle a passé une première année en stage au journal *Le Nouvelliste*, à Trois-Rivières. Johanne, 24 ans, a aussi choisi les communications et elle travaille chez Beauregard, Nantel, Hutchison, McCoy et associés, une agence que j'ai fondée avec Luc Beauregard et Roger Nantel. Notre fils Charles, 22 ans, est moniteur de tennis dans un club MED au Mexique.»

Un mordu du sport

L'éditeur de LA PRESSE est lui-même un mordu du sport. «Toute ma vie a été reliée aux activités sportives. C'est d'ailleurs grâce au sport que j'ai payé mes études. J'étais dans l'organisation du Canadien de Montréal. J'ai joué junior durant quatre ans, tout en finissant mes études à l'école Supérieure de Saint-Henri, pour ensuite passer à l'université Sir George Williams.

«Je n'ai pas accédé à la Ligue nationale qui ne comprenait que six clubs. Je crois que je n'avais pas le talent nécessaire. J'ai alors demandé à M. Frank Selke de me laisser jouer en Europe. J'ai joué pour les *Volants de Paris* et pour les *Lions de Wembley*, en Angleterre, ce qui m'a permis de faire des études à La Sorbonne et à Oxford.»

Licencié ès lettres, M. Landry a poursuivi des études en administration et en littérature aux universités Western (London, Ontario), et Sir George Williams, à Montréal; il a fait des études post-universitaires à l'Institut des Sciences politiques de Paris et à la London School of Economics.

En Europe, il a aussi développé une passion pour le théâtre et l'opéra. En 1954-55, c'était l'époque où les chanteurs d'opéra canadiens connaissaient le succès à Londres. André Turp, Joseph Rouleau et Robert Savoie étaient alors à leur apogée.

À son retour au Québec, à la fin de 1955, Roger-D. Landry épouse Suzanne Shepherd, à Montréal.

Itinéraire

Peu après, il devient directeur des services de marketing de la compagnie de téléphone Bell, avant de se voir confier la responsabilité des relations de celle-ci avec le gouvernement québécois. Il changera d'emploi à diverses reprises, occupant de hautes fonctions à la Sûreté du Québec, à l'Exposition universelle de Montréal, entre juin 1965 et février 1968, puis à Air Canada, avant de devenir vice-président senior et chef de l'administration des Entreprises ITT du Canada Ltée, Payonier Québec, à Port-Cartier, et vice-président au marketing et aux affaires publiques des Expos de Montréal, de août 1977 à décembre 1980.

M. Landry siège aujourd'hui à plusieurs conseils d'administration, dont celui de deux universités, en plus de présider aux séances du Conseil de l'Association des quotidiens du Québec. Il est aussi directeur de l'Association canadienne des éditeurs de quotidiens et membre du conseil d'administration des Petits chanteurs du Mont-Royal.

Tout cela amène le président de LA PRESSE à dire qu'il a toujours travaillé très fort. «Tout ne me venait pas facilement, précise-t-il. D'ailleurs, je n'ai jamais vu personne connaître le succès sans travailler.»

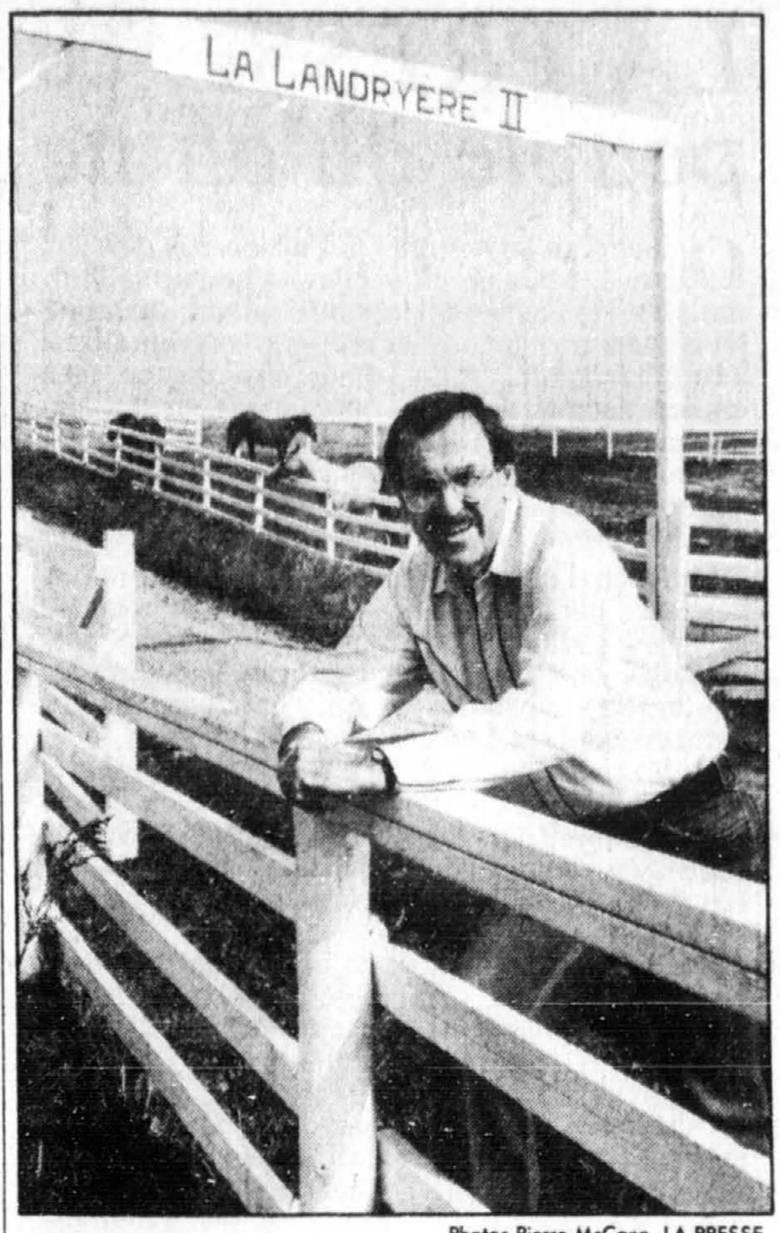
Pourquoi nous limiter?

S'il a en grande partie emprunté au théâtre l'idée de sa créature *Youppi*, le personnage pour enfants le plus connu au Québec, il a aussi conçu celui-ci à partir de ses observations. L'ours du stade a la rondeur généreuse du Falstaff, de Shakespeare, et le panache du Cyrano d'Edmond Rostand, mais il a un peu de tout de l'amateur de sport francophone: la bonne humeur, la bonhomie, la candeur et, de plus, il aime à ridiculiser l'adversaire.

Roger-D. Landry aime à dire qu'il écoute et qu'il observe beaucoup.

«Nous, les Canadiens-français, nous avons des côtés tellement riches, tellement merveilleux. Nous pourrions davantage monter sur la scène internationale. Nous devons être ce que nous sommes et non pas devenir comme les autres. Regardez combien nous avons donné de premiers ministres au Canada: Laurier, Saint-Laurent, Trudeau et bientôt peut-être Mulroney, un petit gars de Baie-Comeau...»

Et là, il s'enflamme: «Nous passons notre temps à nous imposer des règles inutiles. Par exemple, LA PRESSE avait 98 ans quand je l'ai prise en main et il a fallu remplir 58 pages de documents pour démontrer qu'elle était francophone. On est loin du gros bon sens», dit-il, faisant allusion à la loi 101 qui exige des entreprises qu'elles obtiennent un certificat de francisation.



Photos Pierre McCann, LA PRESSE

La *Landryère II*, lieu de repos du pdg de LA PRESSE, lors des week-ends.

Le gros bon sens

«La philosophie du gros bon sens, ça ne ment pas. Lorsque vous avez fait un geste de gros bon sens dans votre vie, vous êtes-vous trompé? Si nous avons de la difficulté, c'est que quelque part nous nous sommes compliqué les choses.»

C'est notamment le message qu'a fait passer le président de LA PRESSE, au cours d'une quarantaine de rencontres qu'il a tenues avec les 1171 employés du journal, à compter de la fin de l'été. «Les gens ordinaires, avec du gros bon sens, peuvent devenir des êtres extraordinaires», a-t-il répété à chaque occasion.

C'est en famille que Roger-D. Landry refait ses forces. Plus particulièrement sur sa ferme, acquise il y a douze ans, à Sainte-Geneviève-de-Batiscan, où il se rend chaque week-end avec sa femme, et où il passe la majeure partie de ses vacances d'été. Au temps des fêtes, il y préside sa réunion la plus importante de l'année, celle où les seuls invités sont les membres de sa famille. Ces retrouvailles s'étendent du 22 décembre au 3 janvier.

Sur cette terre de 84 acres, où il élève des chevaux «pour le fun» et des poules «parce que j'aime les gros oeufs bruns», l'éditeur de LA PRESSE est chez lui. Ce patelin est le sien depuis plus de 45 ans. Son grand-père Landry y possédait jadis une villa et, pour les gens du coin, cet homme d'affaires est resté *le p'tit Landry*.

Félicitations

la presse

Le Journal dominant du Québec
à l'occasion de votre
100e Anniversaire
Puissiez-vous continuer longtemps
votre oeuvre importante.

Bientôt– Cinémas Unis présentera une sélection des plus diversifiée,

À l'avant-garde du cinéma au Québec.
68 écrans au service des cinéphiles

L'histoire de LA PRESSE

LA PRESSE, ce livre du peuple qu'on ne referme jamais...

On pourrait en nommer des dizaines et des centaines. Mais on en oublierait toujours. Journalistes, typographes, publicitaires, distributeurs, artisans de tous les métiers, contremaîtres, administrateurs. Aujourd'hui disparus ou bien encore vivants, humbles ou célèbres, ils ont longuement bâti LA PRESSE au cours de ce siècle comme on édifie patiemment une oeuvre sociale. Une oeuvre qui acquiert la force et l'élan d'une vie. Avec ses misères et ses grandeurs.

Le journal de la rue Saint-Jacques ne serait pas devenu l'institution que l'on salue cette année sans les sédiments accumulés, les gloires passées, les épreuves douloureuses, les apports innombrables de tous ceux qui l'ont façonné. Les noms se perdent dans les colonnes jaunies.

Ce journal centenaire, si étroitement lié à la société qu'il informe et reflète, trouve sa fierté — mais aussi ses regrets — dans les héritages successifs que les générations lui ont laissés. De ces divers passés, il sait tirer la synthèse, porteuse de renouveau.

Grande ou petite, l'histoire enseigne parfois que LA PRESSE, semblable en cela au peuple qu'elle a voulu servir, a contracté des défauts, commis des erreurs, abusé de ses pouvoirs ou négligé de les exercer. C'est pourquoi les adages de la rue, quand ce ne sont pas les orateurs politiques, l'ont affublée de qualificatifs insolents ou facétieux qui, le plus souvent, la renvoient par bonheur à ses origines populaires, celles qu'elle n'a jamais trahies.

Pour témoigner de leur passage à LA PRESSE depuis 25 ans, quatre des personnalités les plus prestigieuses qui ont honoré ce journal de leur talent ont accepté d'écrire ici ce qu'elles pensent aujourd'hui de leur expérience passée et de l'institution qu'elles ont servie.

Dans ces quatre textes apparaissent nettement les grandes caractéristiques qui définissent la nature et la fonction de LA PRESSE. Jean-Louis Gagnon, rédacteur en chef à la fin des années cinquante et jusqu'au début des années soixante, de même que Gérard Pelletier, qui lui succéda en juin 1961, insistent sur la dimension première du journal : l'information, la nouvelle. Roger Lemelin, président et éditeur de 1972 à 1981, et Jean-Paul Desbiens, éditorialiste en chef en 1970 et 1971, s'attachent davantage à son rôle de critique social.

S'il est vrai, comme l'écrit M. Lemelin, que LA PRESSE est un « catalyseur des problèmes qui secouent notre société », et « un forum ouvert aux autres », on doit en conclure, ainsi que le souligne M. Desbiens, à « la nécessité absolue » de LA PRESSE, journal indépendant des pouvoirs et qui sut le demeurer durant l'époque difficile de son mandat à l'éditorial. C'est dans le texte de M. Gagnon que les journalistes trouveront le sens de leur vocation véritable à LA PRESSE : journal de nouvelles depuis sa fondation, il se soucie d'informer plutôt que d'enseigner. En cela, LA PRESSE est le « livre du peuple ». Un livre qu'on ne referme jamais puisqu'il paraît tous les matins...

MICHEL ROY
Éditeur adjoint

D'abord le souci d'informer plutôt que d'enseigner



Phohothèque LA PRESSE

M. Jean-Louis Gagnon

LA PRESSE avait 75 ans lorsqu'à la suite d'une grève de 13 jours, on m'a confié la direction du journal. Ayant à mon tour franchi la barre des septantes, j'au eu depuis ce jour tout le temps de réfléchir sur la vocation d'un quotidien français qui était alors « le plus grand d'Amérique » et sur mon itinéraire intellectuel que j'appelle mes changements d'adresse. Les institutions heureusement ne vieillissent pas comme les hommes. Depuis 1884, les rédacteurs en chef, les éditorialistes et les reporters se sont succédés avec un bonheur inégal, mais depuis bientôt cent ans, LA PRESSE demeure. Cette longévité n'est pas le fait du hasard, mais bien le fruit d'une tradition qui a été et reste sa raison d'être.

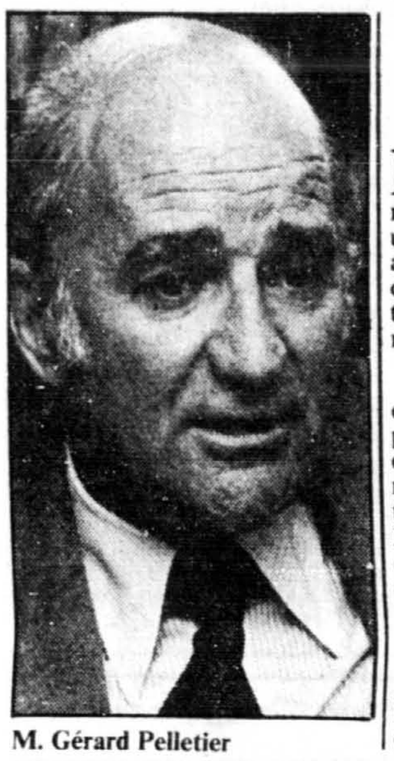
L'histoire de la presse écrite est relativement courte. Sans le télégraphe morse et, par la suite, l'invention de la TSF par Branly, jamais Havas, Wolf et Reuter n'auraient pu transmettre de façon instantanée les dépêches de leurs correspondants et, du même coup, transformer peu à peu les gazettes officielles et les feuilles publiques en quotidiens d'information. Pour une fois, Québec n'allait pas retarder sur le siècle. LA PRESSE, fondée en 1884, allait, dès ses premiers numéros, se présenter comme un « journal de nouvelles ». Dès le début, elle voulut donc se distinguer des autres périodiques qui, sous prétexte d'obéir à une mission historique, s'affichaient « journaux d'opinions ».

Quand on y réfléchit, qu'il s'agisse de la presse écrite ou parlée, du livre de poche à la télé du pauvre ou à péage, tous ces moyens de communications se résument, en dernière analyse, à trois genres d'exercice qui ont pour dénominateur commun le mot et la parole : tout ce qui s'écrit ou se dit, nous informe ou nous instruit, nous divertit ou nous invite au rêve, cherche enfin à nous convaincre ou à nous évangéliser. La télévision comme la radio peut être sans doute, mais à l'occasion, une source d'information. Sans arrière-pensée, tout ce qui se passe sur la lune par exemple, lui va comme un gant. Aucun journal ne pourra comme elle dramatiser le couronnement d'un monarque ou d'une reine de beauté, les obsèques d'un pape et le résultat d'une élection générale. Pour le reste, tout est divertissement, sport, film et prise de bec. La même recette de cuisine, quoique un peu plus épicée, fera la fortune de la majorité des tabloïds : du sang à la une, les sports, enfin potins et « cheese cake » à doses massives.

L'univers des « mass media » est varié et les nouvelles techniques de transmission des données, de composition et de diffusion ajoutent chaque jour quelques pales à l'éventail des moyens de communications. Mais ce nouveau monde de l'informatique n'a de sens que si le lecteur ou l'auditeur, en premier lieu, est informé des faits et des événements. Avant d'être un roman, *Le Rouge et le Noir* fut un fait divers que connaissent bien les stendhaliens. LA PRESSE n'existerait pas si elle n'était d'abord un journal de nouvelles. L'effort doit donc porter avant tout sur l'information impartiale et contrôlée. Il m'a toujours semblé aberrant que l'exégèse d'un discours occupe plus d'espace que le résumé qu'on en a fait la veille. Si les journaux ont une page éditoriale, c'est précisément parce que l'information ne doit pas refléter ou être influencée par le point de vue de la direction. Par la suite, pour bien souligner que d'autres points de vue existent, on a fait appel à des « *columnists* » de réputation certaine. Mais cette soupape de sûreté n'avait d'autre but que d'assurer le caractère impartial des informations publiées.

Qu'on ne s'y trompe pas : il est facile de dénaturer les faits ou d'en modifier la perspective. Cela peut sembler de bonne guerre quand on a des idées fixes, mais devient une mauvaise action quand des milliers de gens vous font confiance. Autrement dit, dans le contexte donné, il s'agit d'informer le lecteur et non de l'enseigner. LA PRESSE n'a jamais eu l'incroyable prétention de se vouloir « la conscience du Canada français ». Par contre, depuis cent ans, elle a été « le livre du peuple ». Cette raison d'être l'a d'ailleurs bien servie. En changer, à l'aube de son bicentenaire, équivaudrait à renoncer au mandat qu'elle s'est elle-même donné en 1884.

JEAN-LOUIS GAGNON



M. Gérard Pelletier

En trente lignes...

Dire en trente lignes les souvenirs qui me reviennent de mon séjour *La Presse* constitue un défi redoutable. Ces quatre années (à deux mois près) comptent parmi les plus ardentes, les plus heureuses et les moins reposantes de ma vie.

Au commencement était la conscience d'avoir en main le plus puissant outil d'information de la presse francophone au Canada et l'un des plus grands quotidiens d'Amérique du Nord. Mais comme nous étions au mois de juin 1961, s'ajoutaient à cette pensée exaltante des considérations plus terre à terre. Le «plus grand quotidien français d'Amérique» traversait une crise majeure: le tiers de la rédaction venait de déserter le journal. Un concurrent redoutable se profilait à l'horizon. Il fallait en toute hâte nous refaire une santé, à temps pour affronter l'assaut du *Nouveau Journal* qui allait paraître trois mois plus tard. Le problème, c'était qu'entretemps, nous devions continuer de publier quatre éditions par jour!

Parodiant Churchill, je me demandais si jamais, dans l'histoire du journalisme montréalais, autant de jeunes reporters avaient été engagés en si peu de temps et avec moins de cérémonies préalables...

Puis, ce fut la lente remontée, la métamorphose d'un quotidien déjà octogénaire en un journal aussi *nouveau* que son concurrent. Tout cela en plein tohu-bohu politique (la Révolution tranquille battait son plein, le F.L.Q. posait ses premières bombes, le souverainisme se profilait à l'horizon, tout le monde posait et se posait des milliers de questions), tandis que la société québécoise entrait dans sa mutation post-duplessiste, l'une des plus profondes qu'elle ait jamais subies.

Ce qui me reste de cet épisode, surtout et avant tout, c'est le souvenir d'une équipe passionnée d'information vivante. C'est l'enthousiasme des débutants et l'accueil fraternel des ainés que j'avais trouvés sur les lieux, la confiance qu'ils firent à l'intrus que j'étais. Je n'en nommerai qu'un seul, Jean-Thomas Larochelle, mais les autres savent bien que je garde pour eux tous la même amitié et la même reconnaissance.

GÉRARD PELLETIER

PARTENAIRES DE LONGUE DATE



LA PRESSE MERCREDI 5 JUIN 1907

BRILLANTE OUVERTURE DES COURSES

Près de 3,000 personnes assistent à l'inauguration officielle de la piste de Blue Bonnets. --- Woodbine gagne le King's Plate. --- Lotus Eater arrive bon premier dans le Mount-Royal Handicap de $2,500. --- Richard Croker gagne le Derby.

CHEVAUX COUREURS

OUVERTURE DES COURSES DE BLUE BONNETS

WOODBINE GAGNE LE KING'S PLATE EN PRESENCE DE 3,000 PERSONNES

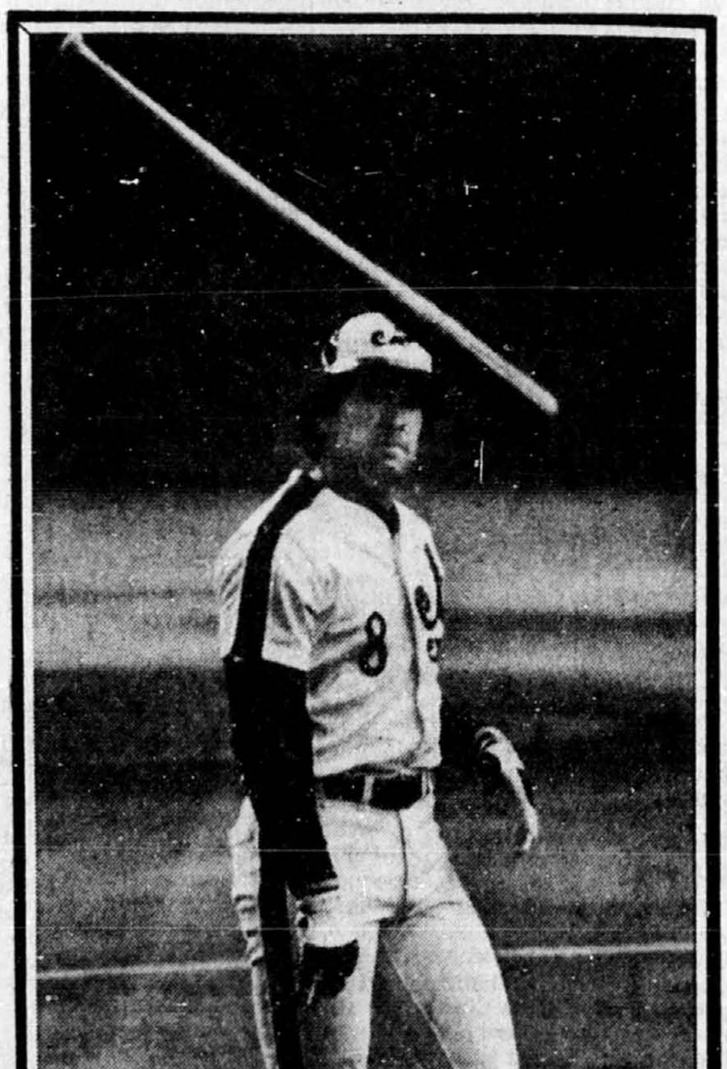
CHEVAUX TROTTEURS

COURSES A SAINT-HYACINTHE

PREMIER JOUR, 4 JUIN

Jouez gagnant avec LA PRESSE et Blue Bonnets

Photo d'une carrière





Il y a des instants privilégiés dans le sport qu'un bon photographe ne peut manquer sous peine de rater la photo de l'année. Ce soir-là, les Expos étaient en train de perdre un programme double aux mains des Phillies de Philadelphie. Pour l'équipe, ces deux défaites marquaient en réalité la fin de la saison. Et pour Gary Carter, misérable au bâton, cette soirée prenait une signification nouvelle. Il avait été hué copieusement par ses admirateurs... Le dégoût affiché sur son visage, sa façon de jeter son bâton par-dessus l'épaule, témoignaient de ce qui se passait dans son âme. Et j'étais là, prêt à déclencher l'obturateur.

ROBERT NADON

L'histoire de LA PRESSE



Photothèque LA PRESSE
M. Roger Lemelin

LA PRESSE est le catalyseur des problèmes de notre société

J'ai dirigé LA PRESSE pendant près de dix ans, de 1972 à 1981. La conception que je m'en faisais n'a pas changé. C'est une grande institution indispensable à la géographie humaine du Québec. Elle est plus qu'une importante entreprise de presse : elle joue le rôle de catalyseur des problèmes qui secouent notre société. Les années que j'y ai vécues ont été fertiles en crises de toutes sortes, d'ordre social, culturel et politique. Avec le recul, on se rend compte que le journal y a fait face avec le souci de l'équilibre et de la tolérance. LA PRESSE n'est pas un journal de combat, et pourtant, il a fallu à plusieurs occasions prendre des positions très fermes, inspirées par les paramètres de l'orientation idéologique de LA PRESSE, publiée en 1972. LA PRESSE étant un forum, une place publique où tous ont le droit de s'exprimer, elle a ouvert ses pages à ceux qui n'étaient pas d'accord avec sa philosophie.

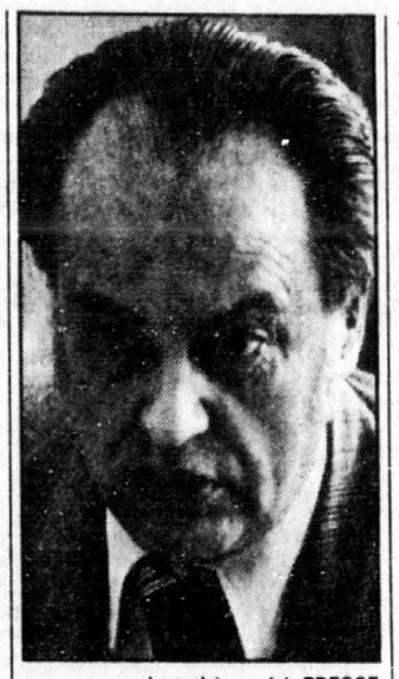
Celui qui dirige LA PRESSE se rend vite compte qu'il est assis sur un volcan, tant il est constamment bousculé par l'activité fiévreuse et passionnelle des diverses composantes de ce microcosme du Québec. Les exploits ou les défaites d'hier y sont oubliés pour mieux faire face à la conquête du lendemain : ce sont les étincelles répétées de l'éphémère qui y sont gage de durée. Quand on réfléchit aux crises graves qui ont secoué LA PRESSE depuis cent ans, on ne peut que s'émerveiller devant les forces mystérieuses et profondes qui la protègent, la font vivre et survivre, comme si l'institution était prédestinée. Elle se nourrit de ses propres tragédies pour mieux rebondir et s'affirmer. J'en témoigne avec conviction : c'est au sein même de son personnel que LA PRESSE puise toujours les réserves essentielles à son avenir.

Je lis LA PRESSE tous les jours et une réjouissante odeur monte de ses pages : celle de la vie, de l'enthousiasme. L'équipe de direction, coiffée d'un animateur hors pair, mon successeur, en est grandement responsable. Le pessimisme étant le propre des gens à courte vue, je préfère croire que LA PRESSE vivra encore longtemps.

À l'aube de son deuxième centenaire, j'applaudis tous les artisans de LA PRESSE, leur souhaite bonne chance, leur dis merci, parce que leurs succès seront aussi partagés par ceux qui sont partis mais ne la quittent vraiment jamais.

ROGER LEMELIN

...seule la nécessité absolue de la presse ne fait pas de doute...



photothèque LA PRESSE
M. Jean-Paul Desbiens, jadis connu sous le pseudonyme de «frère Untel».

Je suis entré à LA PRESSE au moment où le journal complétait une réforme administrative interne. Je retiens deux caractéristiques de cette réforme: la création d'un grand nombre de postes de vice-présidents; la jeunesse agressive des principaux titulaires. J'isole ici dans mon amitié le nom de André Bureau.

Je sortais de l'administration publique et je me retrouvais dans l'entreprise privée. Les deux expressions disent déjà beaucoup: d'un côté, on administre la chose publique; de l'autre, on entreprend.

LA PRESSE disposait de puissantes ressources humaines et financières. En même temps, elle souffrait d'un complexe d'obésité vis-à-vis du loup maigre de la rue Saint-Sacrement (autrefois Notre-Dame) et elle était fatiguée de s'entendre appeler la *Grosse Presse*. Quand t'es petit, tu veux grossir; quand t'es gros, tu halètes après la souplesse des filiformes. On n'est jamais content. LA PRESSE se sentait mal-aimée, découronnée du prestige attaché au misérabilisme besogneux. Elle voulait raccoler les jeunes et les intellectuels (cible errante et erratique entre toutes) tout en soignant un public acquis et débonnaire.

Mal-aimée, elle l'était aussi par une bonne partie de ses propres employés. Le sentiment d'appartenance était faible. Beaucoup de journalistes dînent à droite mais soupent à gauche.

* * *

C'était en mai 1970. Deux ou trois années plus tôt, LA PRESSE avait commis un péché mortel: elle s'était laissée marier avec Power Corp. L'intellectuel québécois n'aime pas la prospérité et le succès. *Small is beautiful.* Sale aussi. Plouffe et Donalda *for ever*. Et si quelqu'un monte, tirer dessus. Je me suis fait abîmer, à l'époque, par un futur ministre du PQ, pour avoir écrit que M. Trudeau est intelligent, fût-ce d'une intelligence binaire. Je distribuais l'intelligence avec innocence. Rude métier.

* * *

Survint la crise d'octobre. D'instinct, à l'éditorial, la position anti-FLQ fut prise et maintenue. C'était la position populaire. Entendons-nous: la position du peuple. L'armée fut accueillie avec un immense soulagement. Je dis: par ceux mêmes que prétendaient libérer le FLQ, et qui n'étaient pas désignés dans le manifeste qui fut lu à Radio-Canada. Power Corp. était mentionnée.

* * *

La position de l'éditorial de LA PRESSE n'était pas celle de l'intelligentsia. Nous fûmes isolés, pas sortables, vérolés par *Das Kapital*. La position de l'éditorial n'était pas non plus celle de la salle, comme on dit dans le jargon du métier. Les salles sont toujours un peu comme les jeunes filles un soir de bal:

— «Fais-moi peur que je me sente belle, gros peuple qui sens bon la sueur et la hargne.»
— «Oui ma gazelle. Marche! Je te ferai des poèmes, j'écrirai des chansons. Jamais je ne t'oublierai. Juré.»

Tout le beau monde, justement, colloquait extrêmement librement et démocratiquement, mais pour dénier aux autres le droit de ne pas penser comme lui, le beau monde, démocrateux et méprisant.

Exit Pierre Laporte. J'en parle chaque fois que j'ai l'occasion de le faire. Le souvenir, c'est le contraire du mensonge, comme on dit en grec (je pourrais le prouver en caractères grecs) et sur les plaques d'immatriculation des autos.

À l'autre bout de ma brève expérience à LA PRESSE, ce furent les six mois de conflit de travail, et précisément durant cette période quasi insurrectionnelle que connut alors le Québec.

— Indépendante de qui ou de quoi?
— D'abord, du pouvoir politique.
— Oui mais, il y a les autres pouvoirs
— Hé bien! il faut se résigner au moins lourd.

L'argent est poltron. *Money is coward*. Il n'est pas idéologique. Vespasien l'a dit une fois pour toutes. Et donc, la diversité des organes rend possible un certain équilibre. Entre les feuilles confidentielles et la camisole de force idéologique, un peu de vérité ne peut filtrer que grâce à la diversité des sources.

* * *

Ainsi donc, LA PRESSE est avec nous depuis 100 ans. Qu'elle y demeure! Grand miroir en pied dans notre cabine d'essayage collectif. Grosse paysanne urbanisée, empâtée, bavarde, parfois malicieuse, quand elle s'accoude à la fenêtre de Girerd pour regarder passer les processions, les défilés, les cortèges et autres théories.

Le 1er octobre 1983
JEAN-PAUL DESBIENS

Les trois premiers mois du conflit, LA PRESSE décida de paraître malgré le lock-out des typos. La gageure ne manquait pas de panache, mais elle s'avéra intenable. Après la violente manifestation du 29 octobre (71), il devint évident qu'il fallait interrompre la production si l'on voulait sauver les meubles, très précisément. Ce furent trois autres mois pénibles. Nous étions condamnés (autant d'un bord que de l'autre) à vivre de rumeurs et de mensonges. Les vraies choses se débattaient entre quatre ou cinq personnes, tard la nuit. Le communiqué de victoire (pour les deux côtés), mêmement. Cela se passe ailleurs aussi, je pense. M. Mulroney était dans le payage. On finit par rentrer. On avait acheté un sursis. Vivre, c'est sursiter. C'est alors que je sortis.

* * *

On m'a souvent demandé: «Quelle était votre liberté à LA PRESSE?» Réponse: elle était totale. Je n'ai rencontré que deux fois le Souverain-Profit en personne. La seconde fois, ce fut pour lui suggérer de fermer la boutique où on le cocufiait quotidiennement. Il n'en fit rien. Il voyait plus loin que moi et, sans doute, attachait-il peu d'importance aux écritures non comptables.

En fait, j'ai été censuré une fois pour avoir écrit les neuf mots suivants: «On n'est pas des boeufs pour chier en marchant.» Le ministre Gérald Godin, qui parle maintenant de la senteur des francophones, avait fait des gorges-chaudes à ce sujet dans *Québec-Presse* qui n'a pas tout à fait atteint ses cent ans.

Je viens de parler d'écritures non comptables. J'ai bien peur de glisser sur la pente savonneuse du calembour. Écritures non comptables; écriture responsable. Je veux dire que tout ce temps, j'eus souvent l'impression de l'artificiel et du dérisoire. On éditorialise forcément sur les gros problèmes. On conseille les Princes; on morigène les Papes; on arbitre le trafic des idées métropolitaines, nationales et cosmiques. On risque de perdre de vue l'énorme complexité de la chose publique et du gouvernement des hommes, surtout en démocraties libérales. Dieu veuille qu'elles le restent, libérales et démocratiques. Et quand il arrive qu'un commentateur passe du côté des acteurs, il a des couleuvres à ravaler pour faire de la place à des plus longues, plus remuantes et plus gluantes. En vérité, les couleuvres sont sèches. Cela dit, le métier de commentateur est nécessaire. Je demeure grand consommateur d'analyses et de commentaires.

Qu'est-ce qui ne fait pas de doute touchant le rôle de la presse écrite, électronique, clignotante et trépigneuse? Ce qui ne fait pas de doute, c'est sa nécessité absolue, pourvu qu'elle soit indépendante.

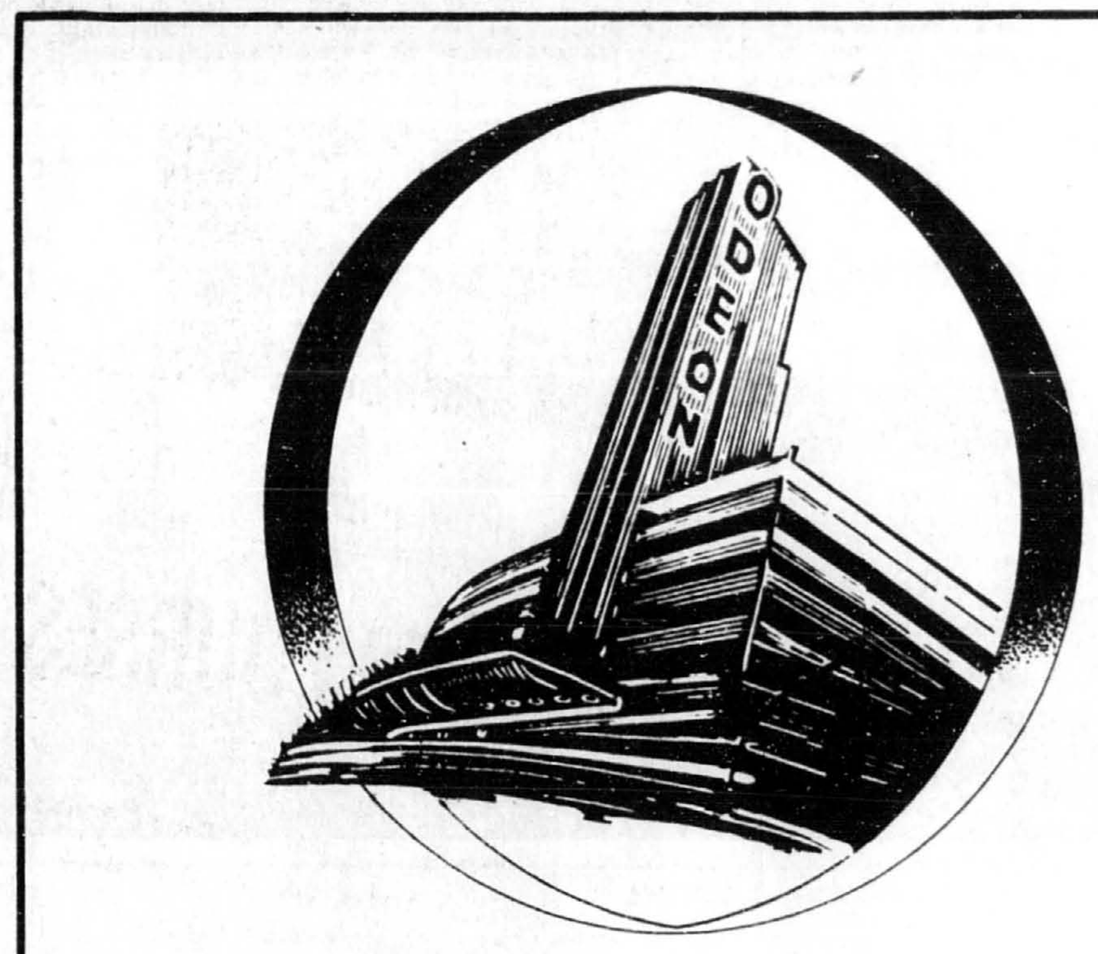
Photo d'une carrière





Dans ces bolides qui nous passent sous le nez à des vitesses vertigineuses, se trouvent des êtres fragiles qui, malgré leur compétence et leur dextérité, ne sont pas à l'abri des accidents inattendus mais toujours possibles. Et quand ces accidents surviennent, ils déclenchent des émotions qui sont proches de nous, que nous soyons brancardier, spectateur, membre de l'écurie du coureur, ou photographe.

MICHEL GRAVEL



Nos plus sincères félicitations au journal
"La Presse"
à l'occasion de son centenaire
Les cinémas Odéon
sont fiers d'être associés à ce média de prestige
et de qualité depuis plus de 40 ans.

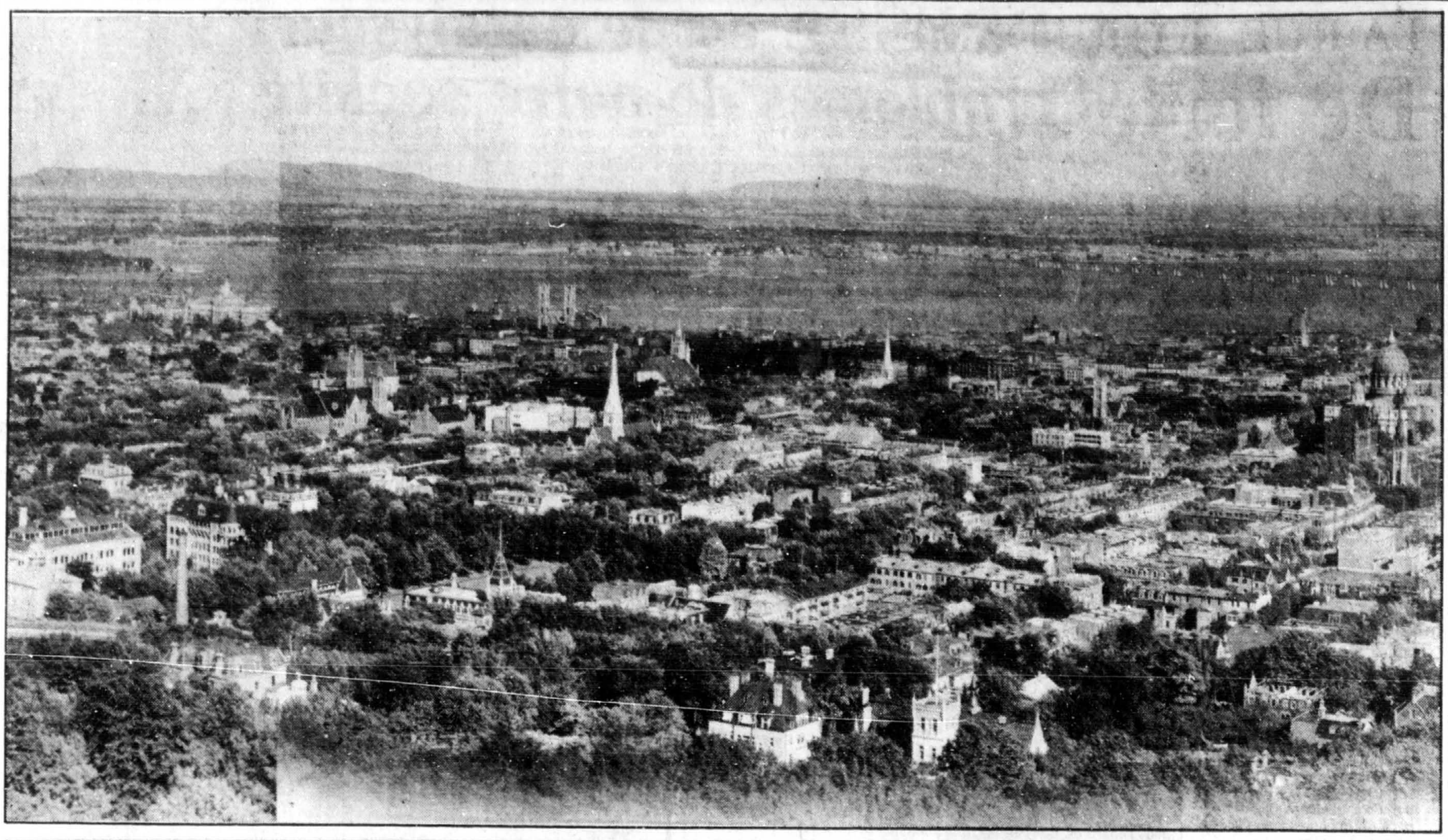
PROCHAINEMENT SUR NOS ÉCRANS:

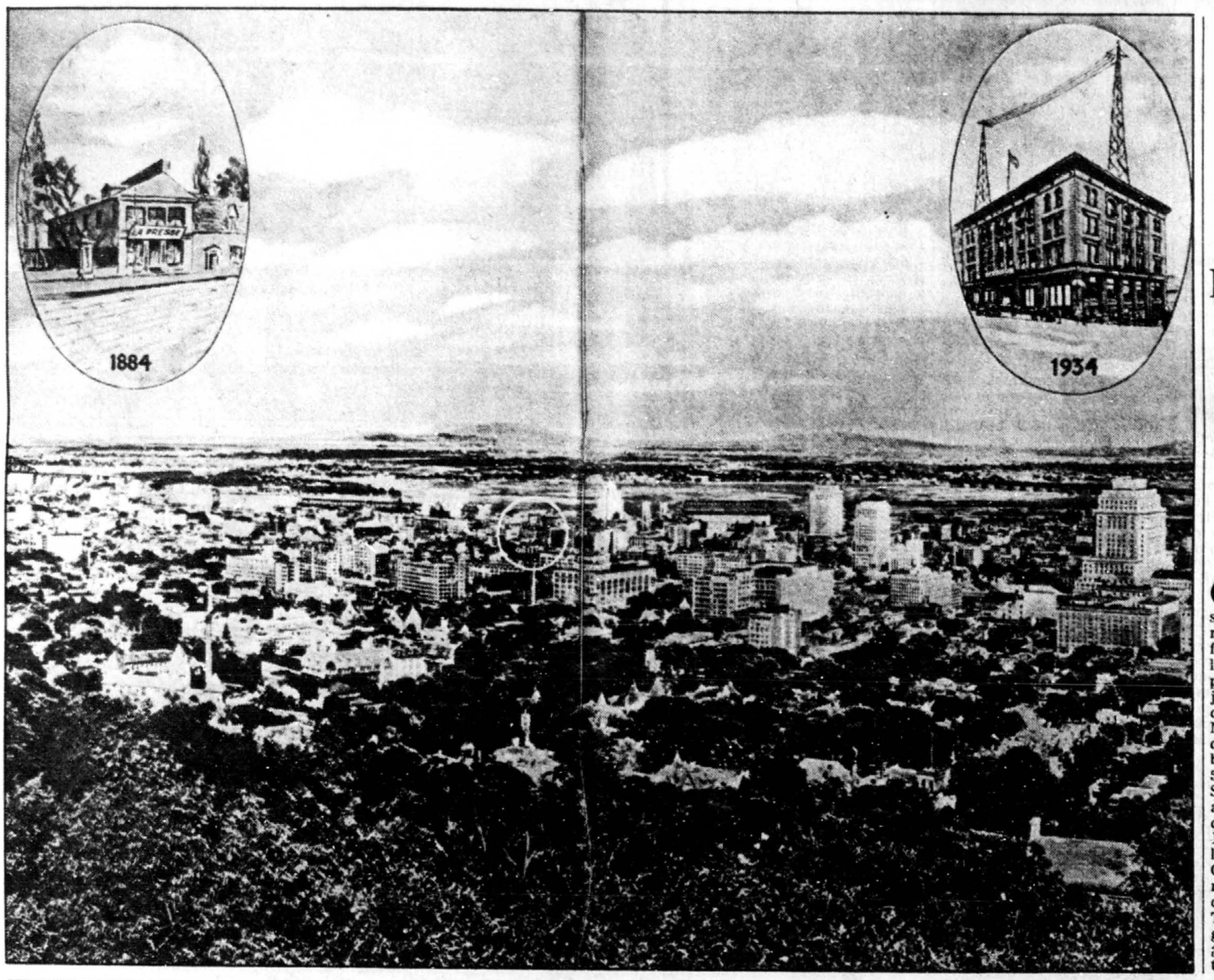
Dans la ville blanche — Alan Tanner
Mortelle randonnée — Claude Miller
Fanny et Alexandre — Ingmar Bergman
Hécate maîtresse de la nuit — Daniel Schmid
L'argent — Robert Bresson
La belle captive — Alain Robbe Grillet
Furyo (Merry Christmas Mr. Lawrence) — Nagisa Oshima
Le père Noël est une ordure — Jean-Marie Poiré

Les CINÉMAS ODÉON du grand Montréal sont:

Berri 5
Brossard (Mail Champlain)
Centre 2000 Laval
Cinéma de Montréal
Cinéma de Paris
Champlain
Crémazie
Dauphin
Jean-Talon
Mercier
Odéon Cartier-Laval
Place Bonaventure
Place du Canada
Place Longueuil
Plaza Alexis Nihon
Plaza Cote-des-Neiges
Square Décarie
Verdun et Villeray

La vie montréalaise





MONTRÉAL
1894, 1934, 1983

Quatre-vingt-dix ans séparent la première de la troisième photo. La toute première remonte à 1894, dix ans après la fondation de LA PRESSE. À l'époque, le photographe n'avait pas encore fait son apparition au journal, de sorte qu'il a fallu recourir à la réputée collection Notman pour obtenir une photo d'époque. La deuxième a été publiée en 1934, dans le cahier du 50e anniversaire de LA PRESSE. La direction de l'époque avait cru bon d'encercler l'édifice de LA PRESSE, rue Saint-Jacques, avec ses deux tours utilisées par la station de radio CKAC. Enfin, le troisième panorama est tout récent et il a été capté par le confrère Armand Trottier, du service de la photographie. À droite de chaque vignette, on remarque le pont Victoria.

La vie montréalaise

LA RUE NOTRE-DAME, IL Y A CENT ANS

De fortes odeurs d'encens, de cuir des tanneries et d'encre d'imprimerie

La vie quotidienne montréalaise d'aujourd'hui, le panorama social de la municipalité et les valeurs personnelles de l'heure ne sont pas choses faciles à présenter en capsules. Montréal, du reste, est-elle une ville ou deux villes groupant les citoyens de chacune des deux cultures ? Ou encore est-ce trois villes, si l'on tient compte des « étrangers » qui forment une société à part et en voie d'intégration ?



JEAN-PIERRE BONHOMME

Est-ce plutôt, au fond, un « collage » d'intérêts particuliers ?

La difficulté de décrire la réalité montréalaise d'il y a cinquante ou cent ans est d'autant plus grande que Montréal se trouvait en croissance fulgurante au moment de la fondation de LA PRESSE. Aussi doit-on se borner à quelques points de repères, à quelques traits, faits et valeurs ; à jeter les bases d'une réflexion personnelle.

La période 1880

■ La rivalité entre Montréal et Toronto se dessine; rivalité économique et démographique s'entend. La population montréalaise atteint, en 1881, 140 000 âmes (78 000 de souche française, 33 000 de souche anglaise et 29 000 de souche irlandaise, les Irlandais étant intégrés au groupe de culture anglaise). C'est 33 000 âmes de plus qu'au recensement de 1871. Toronto compte alors 86 000 âmes.

■ Avec ses brasseries, son industrie textile, ses fabriques de chaussures, ses raffineries de sucre et ses institutions financières — principalement la Bank of Montreal et la Sun Life — Montréal vient au 12e rang des villes industrielles d'Amérique.

■ La rue Notre-Dame s'étire vers l'est et vers l'ouest. Elle est imprégnée d'odeurs très fortes qui viennent de la fabrication des billets de banque, de l'encens, de l'encre d'imprimerie et du cuir des tanneries ; la rue Dorchester est toujours bordée de belles demeures, mais la rue Sherbrooke se garnit, en allant vers l'ouest, jusqu'à Guy, de maisons cossues. Plus loin, il n'y a qu'un trottoir de bois, côté nord. Vers l'est de la rue Sherbrooke, les maisons font place à des fours à sécher la brique. D'autres rues s'élancent vers le nord, vers la demi-campagne, au pied du mont Royal. On trouve encore des résidences d'été dans ce secteur.

■ Au début des années 1880, le haut de la rue Saint-Denis, rue élégante, commence à se peupler. Les maisons de rapport de Gustave Drolet et de Jean-Baptiste Rolland, construites en pleine campagne en 1875 se trouvent maintenant en pleine ville. Le premier janvier 1882, l'éclairage électrique permanent fait son apparition sur les quais du port.

■ On n'enlève pas encore la neige à mesure qu'elle tombe en cette période. On l'accumule le long des trottoirs en une chaîne de talus derrière laquelle les passants disparaissent. Le printemps venu, les voyageurs se plaignent du ruissellement.

■ Une délégation française venue au Québec après la signature d'accords de coopération avec le gouvernement Chapleau s'étonne de l'apparence anglaise de Montréal (et de Québec!). De fait, un grand nombre de rues portent les noms de gouverneurs généraux anglais, de villes anglaises, de résidences royales anglaises, d'hommes politiques ou de militaires illustres de Grande-Bretagne. Les délégués parisiens n'ont pu se faire servir en français à l'hôtel Windsor (inauguré en 1878) pas plus qu'à l'hôtel Saint-Louis à Québec. Ils ont cependant pu aller derrière cette façade et rencontrer une certaine élite française.

■ Montréal est méloname. Le Montreal Philharmonic donne des concerts depuis plusieurs années et réunit un choeur de 250 voix. L'orchestre symphonique de Boston et de petites troupes d'opéra italiennes se produisent au Mechanic's Hall. Sir Hugh Allen, le riche armateur, commandite la construction d'un nouveau théâtre, The Academy of Music, rue Victoria, une salle de 2 000 places qui supplante le Théâtre Royal.

■ En 1882, le conflit de pouvoir entre Québec et Montréal au sujet de l'établissement d'une université française à Montréal enflamme les esprits. Les ultramontains de Montréal estiment que l'université Laval, qui a la responsabilité de donner l'enseignement universitaire, est trop libérale. Ils réclament pour Montréal l'autonomie au sujet de l'enseignement lui-même. L'année de la fondation de LA PRESSE, d'autre part, le chemin de fer du Canadien Pacifique du Montréalais Van Horne atteint Calgary.

■ Le gouverneur général fonde la Société royale du Canada, sorte d'académie des lettres sur le modèle de la Société royale d'Angleterre. William Dawson, « qui a donné force et renom à l'Université McGill », en est le premier président.

■ Au moment de son annexion en 1883, le village d'Hochelaga compte 4 600 âmes dont 3 800 francophones. Les chefs de famille sont la plupart employés dans les tanneries, les abattoirs, l'usine de gaz, la filature Hudson, la Sainte-Anne Shipping et l'usine de tabac W. C. MacDonald. Ils habitent des maisons de bois de deux étages et le tout n'est pas loin de ressembler à un camp de travail;

Faisons une pause ici pour présenter quelques considérations générales. C'est en 1832 que les vraies frontières de Montréal furent établies. Elles forment un rectangle bordé par le fleuve, la rue Atwater à l'ouest, l'avenue des Pins au nord et la rue Iberville à l'est. C'est ça, Montréal. Et c'est en 1884, à la fondation de LA PRESSE justement, que l'on commence à créer les banlieues. Le professeur d'urbanisme J.-P. Collin, de l'INRS-urbanisation, signale que l'intégration des banlieues à la ville a des objectifs politiques qui concernent la rivalité des deux cultures. Il rappelle qu'en 1844, les citoyens de culture anglaise étaient majoritaires à Montréal. Ceci parce que les constructeurs fédéraux du canal de Lachine étaient allés chercher une main-d'oeuvre irlandaise qui partageaient avec eux la culture anglaise. Ce n'est qu'en 1861 que les français ont pu rétablir la majorité en leur faveur et cela très faiblement. Les annexions de Saint-Henri, Sainte-Cunégonde, Saint-Jean-Baptiste, Hochelaga et les autres, tous milieux à majorité française, avaient précisément pour but de permettre aux administrations municipales françaises de maintenir leur pouvoir. Et c'est en 1934, par la suite, soit lors du cinquantenaire de LA PRESSE, que les frontières de la ville furent établies comme elles le sont actuellement, sauf pour Rivière-des-Prairies. Montréal, enfin, explique Collin, a moins été victime du déplacement des populations vers l'ouest que les autres villes du nord-est continental. À Boston par exemple, note-t-il, des quartiers entiers se sont vidés et sont devenus désaffectés. Montréal a relativement moins été touchée à cet égard. Elle a par contre été durement atteinte pendant la grande dépression

La période 1931

■ Le recensement de 1931 accorde à Montréal 818 000 âmes, dont 553 000 (64 p. cent) francophones, 178 000 (22 p. cent) anglophones ou d'extraction britannique, et 117 000 (14 p. cent) « allophones » comme on dirait aujourd'hui. Le changement vient de l'industrialisation qui a accéléré l'exode des campagnes. Le million de citoyens qui s'entassent dans l'île représente le tiers de la population du territoire du Québec, mais la dépression renverse ce courant.

■ Camillien Houde, maire populiste, aimé, dit que 50 000 chefs de famille chôment. En mai 1932, l'Université de Montréal ne peut plus payer son personnel enseignant et administratif. Houde se fait battre cette année-là par un candidat parachuté par les libéraux, Fernand Rinfret. Mais Houde reprend la mairie en 1934 car il a une meilleure connaissance de la psychologie populaire que ses adversaires et les autres hommes politiques plus cultivés que lui. En 1934, Camillien Houde fait payer les chaussures des écoliers par la municipalité. Mme Houde s'occupe personnellement de donner du linge aux dépourvus.

■ Une idée de la misère. Il n'y a pas d'assurance-chômage. L'assistance publique existe mais elle est municipale et ses coffres ne sont garnis que par une taxe sur les théâtres, les champs de course et les repas, le tout agrémenté d'un revenu d'un million de dollars de la Commission des Liqueurs (la Société des alcools de l'époque). Mais on ne sort plus. Les compagnies d'opérette ne peuvent plus louer la grande salle du Monument national. La caisse d'assistance est vide. Le maire et son second, M. Savignac, fondent des « clubs » dans chaque quartier, où les bénévoles « reçoivent et distraient » les chômeurs. On compte 40 000 chômeurs en 1933. Aussitôt ouverts, les refuges se remplissent. Des sans-travail couchent à la belle étoile sur la montagne. Les gouvernements « pensent » ajouter des travaux de chômage aux « secours directs », dont la construction du boulevard métropolitain, qui pourtant ne démarre pas.

■ Montréal lutte néanmoins : le « Montreal Jewish Hospital » est en construction ; l'hôpital Notre-Dame-de-la-Merci ouvre, boulevard Gouin ; l'aile sud de l'hôpital Saint-Luc vient d'être terminée, l'institution compte 400 lits. Le chalet de la Montagne, abritant un restaurant, quelques magasins et où on peut recevoir de grandes foules ouvre ses portes et constitue un attrait touristique.

■ Dominion Stores compte 28 magasins à Montréal; Steinberg n'en a que 15. C'est en 1933 que Steinberg ouvre le premier magasin à libre service — près du Forum — cette maison imagine et inaugure le système de poussettes mises à la disposition des clients.

■ La poussée nationaliste prend de l'ampleur : l'ACJC lance une campagne de refrancisation. Un groupe de musiciens, dont Eugène Lapierre est l'animateur, fait revenir de Boston, pour les inhumer au cimetière de la Côte-des-Neiges, les restes de Calixa Lavallée. Le créateur de *Ô Canada* s'était expatrié parce qu'il considérait ses compatriotes trop passifs à son gré. Les restes sont donc rapatriés et ce retour donne lieu à d'impressionnantes cérémonies. Le *Ô Canada* faisait office de chant de ralliement de la population francophone. Les patriotes n'ont toutefois pas pu rapatrier les cendres de Crémazie qui s'était exilé au Havre, lui, et qui avait même changé son nom; il était devenu Jules Fontaine. Une société franco-canadienne, enfin, fonde la Compagnie cinématographique canadienne qui commence à répandre le film français en dépit du monopole de la Famous Players.

■ Des amis de l'historien Lionel Groulx lancent une revue, l'Action nationale. On veut dénoncer, à ce moment-là, le fait que les postes de commande vont à tout coup à des Canadiens anglais. La ligue Jeune-Canada veut aller plus loin : un manifeste dénonce l'exploitation des richesses naturelles par les capitalistes étrangers.

Montréal a sans doute beaucoup changé depuis la publication du premier numéro de LA PRESSE le 20 octobre 1884. Son territoire s'est considérablement agrandi, son centre-ville s'est modernisé, mais au prix de démolitions fort regrettables de bâtiments d'une richesse architecturale incontestable.

Recherches de Germain Murray. Bibliographie : Histoire de Montréal, de Robert Rumilly, et Montréal en évolution, de Jean-Claude Marsan.

Photo d'une carrière





Il devait être autour de 3h de l'après-midi quand les marcheurs du Vendredi-Saint sont apparus sous la pluie, à la hauteur de la ruelle des Fortifications, avec leurs crucifix, leurs drapeaux et leurs parapluies. Ils étaient partis d'une église du nord de la ville le matin et, une dizaine de « stations » et de milles plus tard, ils chantaient toujours. Du parvis de l'église Notre-Dame, où je m'étais posté, on aurait dit un tableau de Delacroix.

ARMAND TROTTIER

LES CINEMAS FRANCE FILM

La Compagnie France Film offre ses plus sincères félicitations à la presse à l'occasion de son centenaire.

BIENTÔT SUR NOS ECRANS

LE BOURGEOIS GENTILHOMME de MOLIÈRE avec MICHEL GALABRU

Surprise Party... écrit et réalisé par ROGER VADIM

le petit prince D'ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

fera la joie des jeunes et des moins jeunes l'aventure magique

un amour interdit avec NASTASSJA KINSKI

LES ROBINSONS DANS LES ROCHEUSES 3 avec ROBERT F. LOGAN et SUSAN DIAMANTE SHAW

TOUTE SA VIE ELLE A LUTTÉ POUR ATTEINDRE UN IDÉAL.

SANDY

PUTAIN d'histoire d'AMOUR! un film de GILLES BEHAT

1984: la bonne année pour vous et pour Chrysler



Certains accessoires illustrés ou mentionnés sont optionnels moyennant supplément.

LASER et DAYTONA TURBO

2 coups d'éclat de Chrysler.

Avec la Laser et la Daytona Turbo, Chrysler propose une innovation éblouissante dans le domaine des voitures sport et confirme sa supériorité technique.

Traction avant, moteur 2,2 litres à contrôle électronique.

Contrairement a la plupart des voitures sport, la Laser et



Daytona Turbo Z 1984

la Daytona Turbo sont dotées d'injection multi-points, commandés par ordinateur et conçue pour favoriser une combustion précise et efficace.

La Daytona Turbo passe de 0 à 80 km en 5,8 secondes. Système de freinage sûr, disques avant ventilés de 10". À 100 km/h, vous arrêtez en 136 pi. seulement.

Laser et Daytona Turbo: Comparez-les à la Trans Am, à la Supra ou à la Mazda RX7.

TRACTION AVANT: performance et rendement.

Chrysler lance la plus spectaculaire formation de tractions avant fabriquées en Amérique du Nord.

Des milliards de kilomètres de route témoignent de la supériorité des tractions avant Chrysler.

Allez vous en rendre compte personnellement chez les concessionnaires Dodge et Plymouth.

Les fameuses voitures K: toujours les compactes plus vendues au Canada.
La Dodge Aries K et la Plymouth Reliant K: vous n'avez qu'à les comparer à la Ford Tempo ou à la Mercury Topaz, pour vous rendre compte de leur supériorité.

Pour l'économie d'essence, pour le confort (6 passagers), pour la fiabilité et pour la grande valeur de revente.
Pour en avoir plus pour votre argent.
Allez-y en Dodge Omni ou Charger!

Allez-y en Plymouth Horizon ou Turismo!

Profitez de l'ensemble options et choisissez une transmission automatique ou à 5 vitesses sans frais additionnels.

Sous le signe de l'innovation technologique.
L'excellence technologique de Chrysler se traduit en performance, en confort et en économie d'essence.
Pensez à la Dodge 600, à la Plymouth Caravelle, à la Chrysler Classe E ou à LeBaron. Comparez-les à la Pontiac 6000, à la Cutlass Ciera, à la Chevrolet Celebrity et... tirez vos conclusions.

Comparez-la à la Buick Century ou à la Cutlass Ciera et allez-y pour l'achat ou la location d'une New Yorker à traction avant.

GARANTIE EXCLUSIVE À CHRYSLER 5 ANS OU 80 000 KM
1. Moteur et rouage d'entraînement
2. Corrosion de la carrosserie extérieure.
Tous les détails chez le concessionnaire.

L'ÈRE TURBO

En 84, vous avez l'option d'ajouter la puissance du turbo au déjà fameux moteur Chrysler 2,2 litres.

Avec le turbocompresseur, vous serez capable de plus grandes accélérations et de plus grand rendement sans, pour autant, compromettre l'économie d'essence.



Chrysler New Yorker 1984

Chrysler LeBaron 1984

La Chrysler New Yorker, une voiture luxueuse et raffinée.

Louer, c'est avantageux.
Renseignez-vous.
L'AutoBail de Chrysler.

Pour découvrir la formation de tractions avant de Chrysler, passez chez les concessionnaires Dodge ou Plymouth.

Chrysler vous en donne beaucoup pour chaque litre d'essence. Comparez ces cotes de consommation à celles de Ford ou GM.

Omni/Horizon 5 portes	6,1L/100 km (Ville/Route) 47 mi/gal
Charger/Turismo 3 portes	6,0L/100 km (Ville/Route) 47 mi/gal
Aries/Reliant 2 portes	7,5L/100 km (Ville/Route) 38 mi/gal
LeBaron 2 portes	7,8L/100 km (Ville/Route) 36 mi/gal
Caravelle/600 2 portes	8,1L/100 km (Ville/Route) 35 mi/gal
Laser 2 portes	7,5L/100 km (Ville/Route) 38 mi/gal
Daytona Turbo 2 portes	8,7L/100 km (Ville/Route) 33 mi/gal

Selon le Guide de consommation d'essence publié par Transports Canada. Votre consommation peut varier. Cotes de consommation pour la combinaison moteur et transmission standard.



Plymouth Horizon 1984 — Dodge Charger 2.2 1984 — Plymouth Reliant 1984 — Dodge 600ES 1984

Dodge | Plymouth
Camions Dodge | Camions Dodge
CHRYSLER | CHRYSLER

La vie montréalaise

Joyeux anniversaire

En ce début de l'année du centenaire, LA PRESSE souhaite un joyeux anniversaire à ceux de ses lecteurs qui sont nés un 20 octobre et qui ont bien voulu nous le laisser savoir.

ALBERT, Jean, de Montréal; **ALLAIRE,** Céline, de Montréal; **ANGRIGNON,** Nathalie, de Dorval; **AUBIN,** Jean, de Montréal.

BARRETTE, Geneviève, de Montréal; **BEAUCAGE,** Diane, de Montréal; **BEAUCHAMP-CHARETTE,** Carmen, de Montréal; **BÉLAND,** Louise, de Louiseville; **BENOIT,** Lise, de Montréal; **BENOIT-LEBLANC,** de Tracy; **BERGERON,** Lyse, de Laval; **BERNIER,** Marc, de Longueuil; **BISAILLON,** Cécile, de LaPrairie; **BISSONNETTE,** Hélène, de Montréal; **BLAIS,** Jean-Marc, de Montréal; **BOIVIN,** Lise, de Saint-Luc; **BOLDUC,** Karine, de Rock Forest; **BORDUA-HAMEL,** Andrée, de Saint-Bruno; **BOUCHARD,** Yves, de Montréal; **BOULERICE-MÉNARD,** de Candiac; **BOUDREAU,** Gilles, de Sainte-Thérèse; **BOURBEAU,** Jean-Louis, de Trois-Rivières; **BOURBONNAIS-CORBEIL,** Cécile, de Montréal; **BOURGOIN,** Michelle, de Longueuil; **BOURQUE,** Denise, de Montréal-Nord; **BRIÈRE,** Monique, de Saint-Sauveur-des-Monts; **BROSSEAU,** Renée, de Boisbriand; **BRUNETTE-BOURGET,** Danièle, de Boisbriand; **BUSSIÈRES,** Daniel, de Boisbriand.

CADIEUX, Jeanne-Claire, de Saint-Jean-sur-Richelieu; **CADORETTE,** de Montréal; **CARIGNAN,** Gilles, de Sainte-Foy; **CARTIER-CRÉPEAU,** Annette, de Boucherville; **CHANDLER,** Julie, de Montréal; **CHARBONNEAU,** Claude, de Laval; **CHARLEBOIS,** Louise, de Laval; **CHARLEBOIS-PERRIER,** de Noranda; **CHEVRIER,** Diane, de Sainte-Anne-des-Monts; **CHICOINE,** de Sainte-Madeleine; **CHOLETTE,** Michelle, de Longueuil; **CLAUDE,** Patrice, de Saint-Zotique; **CLOUTIER,** Maryse, de Brossard; **CORRIVEAU,** Serge, de Montréal; **COURTOIS,** Madeleine, d'Outremont; **COUTURE,** Monique, de Montréal.

DAGENAIS, Raymond, de Laval; **DAIGNAULT-THIBAULT,** de Valleyfield; **DAOUST-BÉLANGER,** Josée, de Brossard; **DEGUIRE,** Réal, Saint-Cyrille-de-Wendover; **DELCOURT,** Gilles, de Sainte-Rose; **DEMERS-DANSEREAU,** Marcelle, de Laval; **DÉRI,** Colette, de Saint-Lambert; **DÉRY,** Jean-François, de Montréal; **DESFORGES,** Pierre, de Montréal; **DESMARAIS,** Raymond, de Montréal; **DESNOYERS,** Michel, de Repentigny; **DICKNER,** Denis, de Montréal-Nord; **DUBÉ-BLANCHETTE,** Thérèse, de Carignan, née un 20 octobre comme sa mère Béatrice Simard-Dubé, sa marraine Marie-Anne Simard- Vincelette, et une tante, Gérardine Lavertu-Simard; **DUBUC,** Germaine, de Longueuil; **DUCHESNE-STE-MARIE,** de Montréal; **DUFOUR,** Monel, de Dorion; **DUGRÉ,** Thérèse B., de Shawinigan-Sud; **DULONG-TREMBLAY,** Claire, de Saint-Liguori; **DUMONTET,** Roland, de Montréal; **DUNCAN-LEDUC,** Marguerite, de Laval-des-Rapides; **DUPIRE,** Anne-Marie, de Repentigny; **DUPONT,** Pierre, de Verdun; **DUPUIS,** Gilles, de Montréal; **DUPUIS,** Roland, de Saint-Léonard; **DUQUETTE-AUBIN,** Michèle, de Lachenaie.

ÉMARD-SMITH, Nicole, de Châteauguay; **ÉMOND,** Martin, de Montréal-Nord; **ÉTHIER-FONTAINE,** Yvette, de Carignan.

FERLAND, Josée, de Montréal-Nord; **FLAGEOL,** Robert, de Fabreville; **FUROIS,** Micheline, de Montréal.

GAMACHE, Micheline, d'Iberville; **GARABED,** Suzanne, de Montréal; **GAUDETTE,** Denis, de Saint-Léonard; **GAUDREAU,** Jean-François, de Montréal; **GAURON,** Gaétane, de Montréal; **GAUTHIER,** Rose-Aimée, de Latulipe (comté de Témiscamingue); **GAUTHIER,** Valérie, de Saint-Canut; **GAUTHIER-GARIÉPY,** Aline, de Montréal; **GAUTHIER-VALOIS,** Claudette, de Laval; **GERVAIS,** Nicole, de Montréal; **GIRARD,** Gilles, de Montréal-Nord; **GIRARD,** Léandre, de Sherbrooke; époux de Suzelle Leblond-Girard; **GIROUARD,** Chantal, de Saint-Lambert; **GOHIER,** Ida, de Nicolet; **GOUDREAU,** Jocelyn, de Côteau-du-Lac; **GOUTIER,** Michelle, de Montréal; **GOYETTE,** Jean-Marie, de Sainte-Thérèse; **GRAVEL,** de Longueuil; **GRIMARD,** Isabelle, de Saint-Hubert; **GROULX,** Guillaume, de Saint-Sauveur-des-Monts, qui a **deux ans** aujourd'hui; **GUIMOND,** Luc, de Saint-Camille.

HÉBERT-ROOM, Christiane, de Saint-Hubert; **HÉLIE,** Thérèse, de Montréal; **HENRY,** Hélène, de Saint-Hyacinthe.

JARRY, Yvette, de Montréal; **JOLICOEUR,** Fanny, d'Outremont; **JOYAL,** Nicole, de Montréal.

KUSIC, Luc, de LaSalle.

LABELLE, Paul-Eugène, de Montréal; **LABRIE,** de Montmagny; **LACASSE-GRENIER,** de Thetford; **LAFONTAINE,** Claude, de Montréal; **LAFORTUNE,** Diane, de Montréal; **LAGUÉ,** Réal, de Rouyn; **LAMBERT,** Paul-Aimé, de Greenfield Park; **LAMONTAGNE-VEILLEUX,** de Saint-Laurent; **LANDREVILLE,** Rollande, de Montréal-Est, soeur jumelle de Roland Raymond; **LANGLAIS,** Julie, de Mirabel; **LANGLOIS-BRISSETTE,** de Longueuil; **LAPERLE,** Lorenzo, de Verdun; **LAPIERRE,** Lise, de Laval; **LAVERTU-SIMARD,** Gérardine, de Notre-Dame-de-Stanbridge (voir Thérèse Dubé-Blanchette); **LAVIGUEUR,** Isabelle; **LAVOIE,** Lilianne M., de Montréal; **LEBLOND-GIRARD,** Suzelle, de Sherbrooke (voir Léandre Girard); **LEBOEUF-BIRON,** Anita, de Trois-Rivières-Ouest; **LECLAIR,** Lise, de Sainte-Claire; **LECOMPTE,** Gaétan, de LaPrairie; **LECOMPTE,** Julie, de Saint-Hyacinthe; **LEDOUX,** Marcel, de Lachine; **LEGAULT,** Marie-Claude, de La Plaine; **LEGAULT-RANGER,** Jeannine, de Saint-Lambert; **LEGUA,** Éric, de Laval; **LE HOUX,** Jean, de Montréal; **LEMAY,** André, de Montréal; **LETARTE,** Jean, de Saint-Jean-sur-le-Richelieu, qui s'est marié le jour de son anniversaire de naissance, 21 ans plus tard; **LISI,** Julie, de Saint-Laurent, qui a **deux ans** aujourd'hui; **LORRAIN-PRÉFONTAINE,** de Laval; **LOTTE,** de Montréal.

MAISONNEUVE, Frédéric, de Rosemère; **MALTAIS,** Suzanne, de LaSalle; **MARCIL,** Pierre, de Sainte-Julie-de-Verchères; **MARCOUX-LAUZON,** Nicole, de Montréal; **MARSEILLE,** Anne-Marie, de Montréal; **MASSÉ,** Bruno, de Montréal; **MEILLEUR,** Robert, de Montréal-Nord; **MÉRINEAU,** Rolande, de Montréal; **MIRON,** Daniel, de Repentigny; **MONTPELLIER,** Nathalie, de Vaudreuil; **MOREAU,** Germain, de La Plaine; **MOREAU,** Serge, de Longueuil; **MORIN,** Jean-Marc, de Saint-Césaire; **MORIN,** Théo, de Montréal-Nord.

NADEAU, Grégoire, de Thetford, père de Jules; **NADEAU,** Jules, de Thetford, fils de Grégoire; **NADEAU,** Pierrette, de Montréal; **NORMANDIN,** Marie, de Montréal.

ORTUSO, Gina, de Saint-Léonard; **OUELLET,** Charles-Eugène, de Racine; **OUELLETTE,** Adrien, de Longueuil.

PAQUETTE, Clément, de Terrebonne; **PAQUETTE,** Sylvie, de Saint-Jacques-de-Leeds; **PAQUIN-BOISVERT,** Lise, de Trois-Rivières; **PARADIS,** André, de Montréal; **PARÉ,** Jean-Guy, de Blainville; **PÉRUSSE,** Michel, de Laval; **PETIT,** Lucien, de Montréal; **POIRIER,** Hughette, de Montréal; **PRÉGENT,** Patrice, de LaSalle, le **patriarche du groupe** puisqu'il célèbre son 82e anniversaire; **PROVOST,** Denis, de Blainville.

RACICOT, Paulette, de Montréal; **RACICOT-RAYMOND,** Louise, de Chambly; **RAYMOND,** Louis, d'Outremont; **RAYMOND,** Pierre, de Montréal; **RAYMOND,** Roland, de Montréal, jumeau de Rollande Landreville; **RIENDEAU,** Léo, de Sainte-Clotilde; **ROBILLARD,** Claude, de Longueuil; **ROBILLARD,** Gisèle, de Montréal; **ROSSIGNOL,** Joëlle, de Saint-Bruno; **ROUSSEAU,** Mme Georges, de Montréal-Nord; **ROUX,** Louise, de Montréal.;

SAADA, Nicole, de Brossard; **SABOURIN, André, de St-Eustache; SARAZIN,** Armande, de Montréal; **SAVOIE,** Jean-Pierre, de Montréal; **SCOTT-PICARD,** Madeleine, de Saint-Luc; **SIMARD-DUBÉ,** Béatrice, LeMoyne (voir Thérèse Dubé-Blanchette); **SIMARD-VINCELETTE,** Marie-Anne, de Verdun (voir Thérèse Dubé-Blanchette); **SIROIS,** Madeleine, de Sainte-Foy; **SMITH,** Sylvie, de Montréal; **ST-GERMAIN,** Annie, de Verchères.

TESSIER, Jeannette, de Rougemont; **TÉTREAULT,** Raoul, de Contrecoeur; **THÉORET,** Louise, de Montréal; **TRAHAN,** Suzanne, de Saint-Jean; **TREMBLAY,** Jean, de Jonquière; **TRUDEAU,** Josaphat, de Montréal; **TURBIDE,** Louis, de Laval; **TURCOTTE-GOYETTE,** Pauline, de Charlesbourg-Est.

VANASSE, Urbain, de Montréal; **VIGNEAULT,** Yves, de Saint-Léonard; **VILLEMURE,** Guillaume, de Charette (comté de Saint-Maurice), qui a **deux ans** aujourd'hui.

WEBER, Alain, de Montréal.

ZUMMO, Jean, de Montréal.

Au fil des années...

1880	1906	1932	1958
1881	1907	1933	1959
1882	1908	1934	1960
1883	1909	1935	1961
1884	1910	1936	1962
1885	1911	1937	1963
1886	1912	1938	1964
1887	1913	1939	1965
1888	1914	1940	1966
1889	1915	1941	1967
1890	1916	1942	1968
1891	1917	1943	1969
1892	1918	1944	1970
1893	1919	1945	1971
1894	1920	1946	1972
1895	1921	1947	1973
1896	1922	1948	1974
1897	1923	1949	1975
1898	1924	1950	1976
1899	1925	1951	1977
1900	1926	1952	1978
1901	1927	1953	1979
1902	1928	1954	1980
1903	1929	1955	1981
1904	1930	1956	1982
1905	1931	1957	1983

Une longue histoire de fiabilité!

Extrême qualité des appareils et excellence du service.

...voilà des standards auxquels Bell Canada vous a habitués depuis 103 ans.

La qualité de vos communications, votre satisfaction constante et l'avancement de la technologie sont depuis toujours nos principales motivations!

Bell vous offre un service à toute épreuve et vous assure la fiabilité de ses appareils.

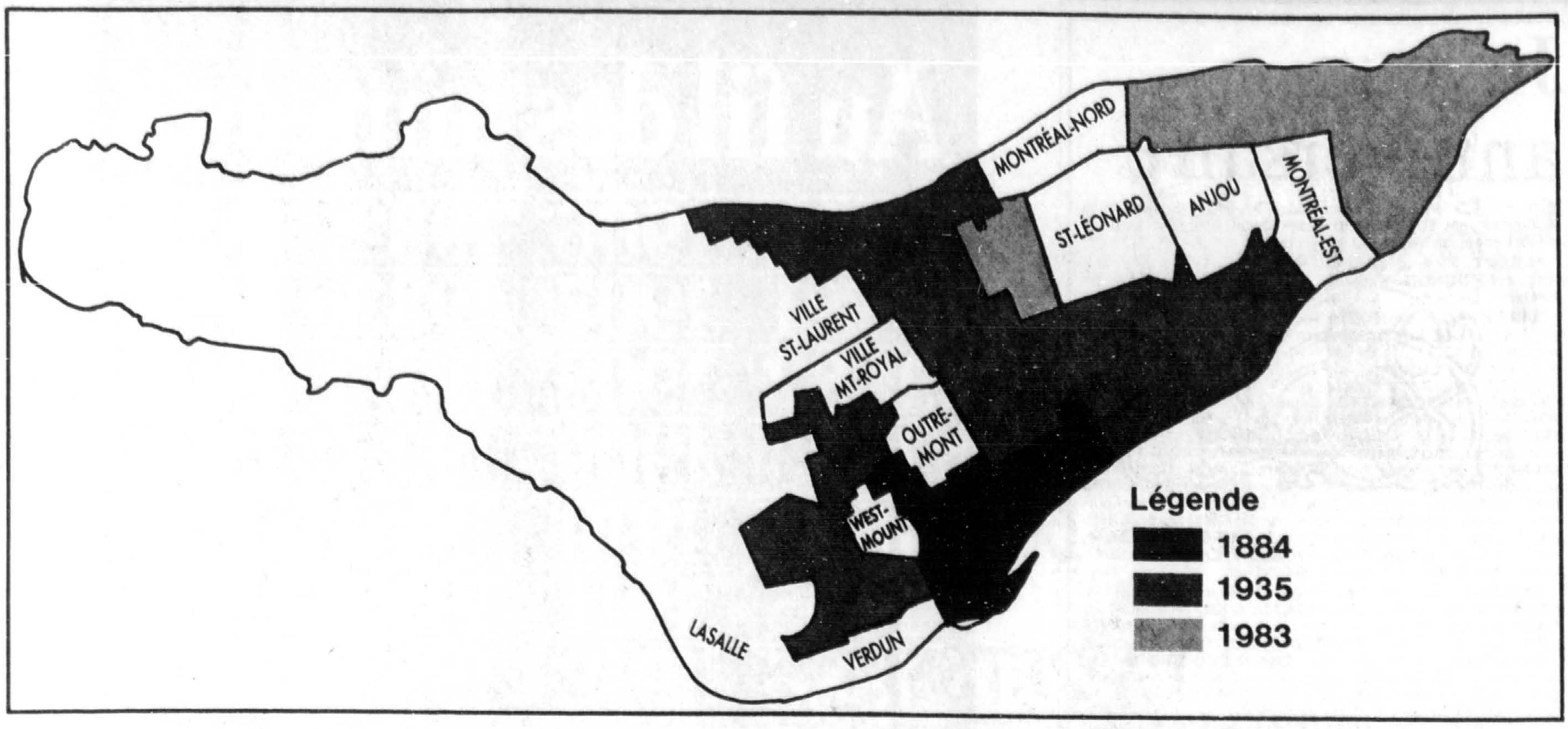
Vous êtes satisfaits des avantages de la location...alors pourquoi ne pas continuer à en profiter! Ces avantages comportent la flexibilité de changer d'appareils au gré de vos décors et de vos déménagements; la possibilité de passer au service Touch-Tone, et bien sûr l'entretien ou le remplacement des appareils défectueux.

Si par contre vous préférez posséder vos propres appareils, demeurez fidèles à la qualité Bell...achetez-les à la Téléboutique!

Notre expérience remonte aux origines mêmes du téléphone et, après 103 ans, nous travaillons encore au développement de nouvelles techniques et de nouveaux appareils, afin de toujours garder une longueur d'avance.

L'efficacité passe par Bell **Bell**

La vie montréalaise



Montréal n'était qu'un « gros village » en 1884

Montréal n'était qu'un « gros village » en 1884, au moment où LA PRESSE fut fondée. La génération actuelle ne peut que difficilement se faire idée de ce qu'était la métropole à cette époque. La population globale s'élevait à 140 000 personnes et le maire touchait un salaire annuel de $3 000. La grande vague des annexions n'était pas encore commencée. Les anglophones composaient 42 p. cent de la population.



FLORIAN BERNARD

La rue Saint-Denis n'était peuplée que jusqu'à la hauteur de Sherbrooke. Au-délà, il n'y avait qu'une dizaine de maisons isolées dont l'une était occupée par un vieux jardinier-maraicher chez qui on pouvait acheter des légumes frais.

Tous les terrains situés entre les rues Lagauchetière et Sainte-Catherine étaient en culture. Ils étaient la propriété d'un fermier prospère, Côme-Séraphin Cherrier. La rue Ontario venait d'être ouverte. La rue Sainte-Catherine était peu habitée. Tout l'est de Montréal était en pâturages ou en culture. Au-delà de ce qui constitue aujourd'hui la rue Langelier, on traversait des zones boisées, propices à la chasse au petit gibier.

Une partie des terres qui constituent actuellement Westmount, Montréal-Ouest et Notre-Dame-de-Grâce était occupée par des vergers et des champs de culture du melon. Quant à Outremont, c'était la campagne éloignée! Une douzaine de familles seulement y vivaient, dont celle des Beaubien.

Omnibus et becs de gaz

Les tramways n'avaient pas encore fait leur apparition. Ce n'est qu'en 1892 que la Montreal Terminal Railway Company obtint une première concession de dix ans pour faire circuler ses véhicules. Les gens se déplaçaient dans des omnibus trainés par des chevaux. Ces véhicules n'étaient pas chauffés durant l'hiver. Il fallait recouvrir le plancher d'une épaisse couche de paille pour empêcher les voyageurs de s'y geler les pieds. Par grands froids les conducteurs couraient derrière le véhicule pour ne pas geler!

Les rues étaient entretenues par une commission municipale des chemins publics. Des employés voyaient à l'arrosage, durant l'été, au déneigement à la pelle et au ramassage du crottin de cheval. Les trottoirs étaient en bois. Ce n'est qu'à partir de 1889 qu'ils commencèrent à être graduellement remplacés par des galets de pierre et du béton. Les rues étaient éclairées par des becs de gaz.

L'épidémie de petite vérole

Au milieu de l'hiver 1884 éclata à Montréal la pire épidémie de petite vérole de son histoire. Il y eut 2 000 victimes et des milliers de « quarantaines » imposées par la Ville. Toutes les familles isolées étaient alors nourries par les soins de l'administration municipale. L'épidémie draina $185 000 des coffres de Montréal.

Cette épidémie amena le conseil municipal à créer une commission de la santé publique et un service d'inspection. Par la même occasion les autorités municipales décidèrent de créer un service de levée des ordures ménagères. Jusque-là, chacun devait disposer des déchets comme il l'entendait! Un an après la création de ces deux services, on constate que le taux de mortalité avait diminué de 20 p. cent sur le territoire de Montréal.

L'annexion de Hochelaga

L'annexion de la municipalité rurale d'Hochelaga, en 1884, fut le coup d'envoi d'une série d'annexions qui, en dix ans, firent doubler la population de Montréal. C'est le maire Jean-Louis Beaudry, un ex-patriote qui avait dû s'isoler pendant quelques années après les soulèvements, qui lança cette première grande offensive annexioniste. En 1881 il y avait une multitude de petites municipalités tout autour de Montréal. À partir de 1884, plusieurs se joignirent à Montréal et une douzaine d'autres, autonomes, furent incorporées. Entre 1881 et 1921, 33 municipalités furent annexées à la métropole, ajoutant plus de 150 000 personnes à la population.

En 1884, les Canadiens-français ne constituaient que 56 p. cent de la population globale de Montréal. Mais à la suite des nombreuses annexions de localités limitrophes dont Saint-Louis, Saint-Henri, Hochelaga, Viger, Rosemont, Ahuntsic, Villeray, etc., ce pourcentage grimpa à 73 p. cent. De 1881 à 1921, le pourcentage de la population anglophone fut abaissé de 41 à 24 p. cent, principalement à cause des municipalités annexées où les francophones constituaient des majorités importantes. Il y eut une seule exception, le village de Saint-Gabriel dont la population d'origine irlandaise était majoritairement anglophone.

Les Montréalais en 1884

La population était majoritairement composée d'ouvriers et de petits artisans. Il y avait un clivage social beaucoup plus marqué qu'aujourd'hui. Les « bourgeois » de l'époque occupaient exclusivement les postes importants et les charges municipales. La vie sociale prenait toute sa valeur dans les salons, dans les cercles littéraires et les clubs privés dont l'adhésion était sévèrement contrôlée et réservée à une certaine classe.

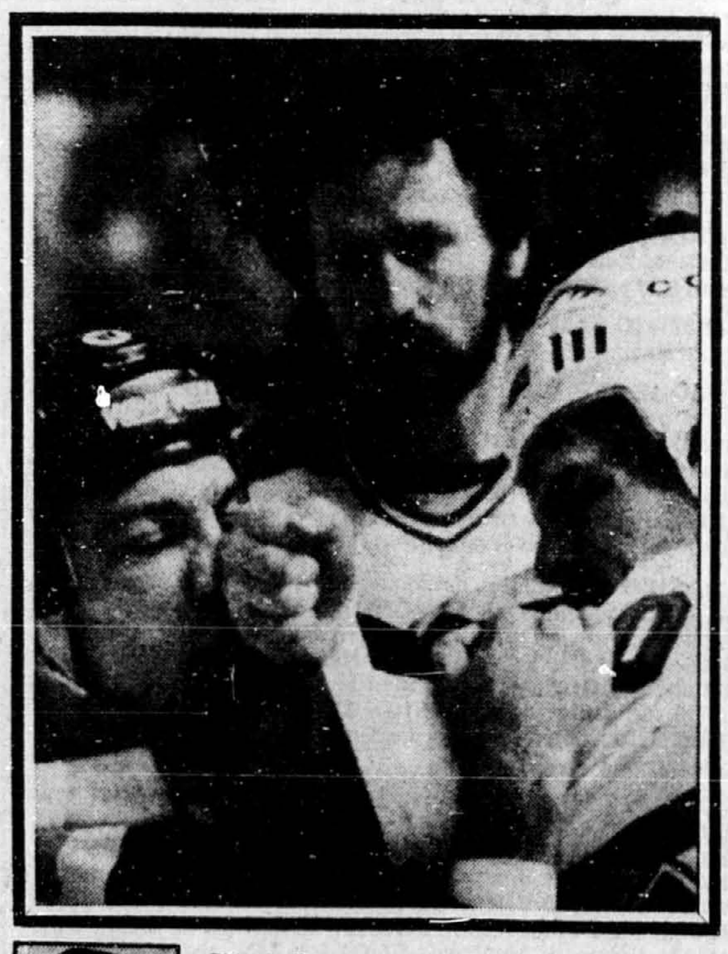
Ce n'était pas encore l'époque des voyages ni des vacances estivales. Les gens allaient se détendre dans les parcs publics, notamment celui de l'île Sainte-Hélène, inauguré en 1873, et celui du Mont-Royal, ouvert en 1872. Le parc La Fontaine n'existait pas encore. Son emplacement était occupé par les militaires qui y tenaient des exercices. Par contre il y avait en 1884, plusieurs places publiques où les gens se rencontraient et se divertissaient, notamment les squares Saint-Louis, Dominion, Place d'Armes, Dufferin, Nolan, Parthenais, Jacques-Cartier, Papineau, Richmond, Victoria, Philipps, Beaver Hall, Wellington, Bellerive, Saint-Gabriel, Cherrier et Saint-Jacques. Plusieurs de ces belles places publiques d'autrefois ont hélas disparu pour céder la place à l'habitation et au développement urbain.

« Ce que je fus
demeure à jamais
mon partage »
–ARAGON

Nos hommages
à
la presse
en cette année
de son Centenaire

PETRO-CANADA
ça nous appartient!

Photo d'une carrière





C'était l'époque pas tellement lointaine où le hockey se jouait trop souvent à coups de poing. Cette photo en témoigne : au moment où je pressais le bouton de mon appareil-photo, le poing d'un des belligérants venait écrabouiller le nez de son adversaire, ce que je devais constater en chambre noire en développant le film.

DENIS COURVILLE

Le souffle de vos pionniers est né d'un idéal.
Il a conquis la Province toute entière.
Tous les Québécois en furent imprégnés.

LA PRESSE. Cent ans, déjà!

Berceau de nos mystères d'antan, refuge de nos rêves futurs, asile de nos joies et de nos drames de tous les jours, elle respire au rythme de la vie. Une vie qui n'appartient qu'à nous, Français d'Amérique.

LA PRESSE. Centenaire, déjà!

Histoires d'hommes et de femmes, de guerres et de passions. Éphéméride de la longue marche d'une humanité digne mais sans cesse tourmentée, reflet fidèle de l'écume des jours, écho de nos épopées, héritière de notre caractère, puisé au plus profond de nos racines.

LA PRESSE. Séculaire, déjà!

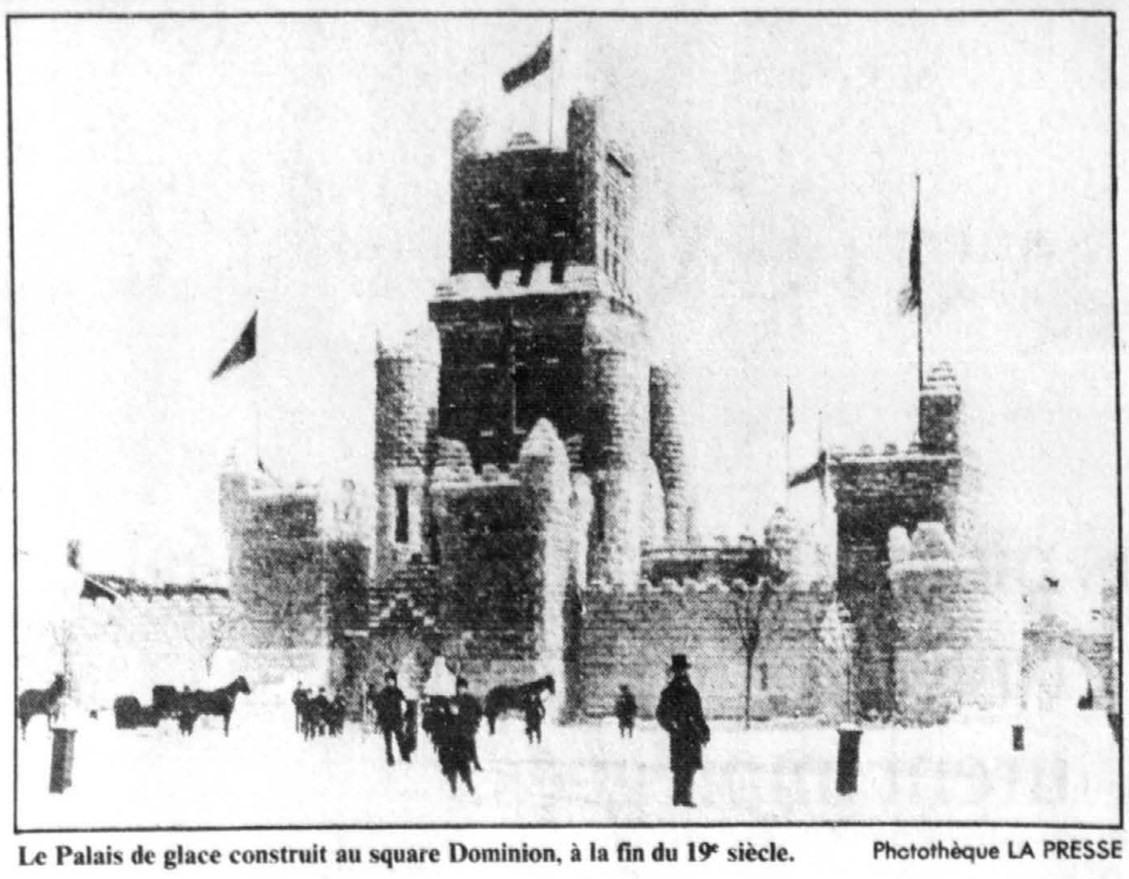
Un siècle à immortaliser, d'un seul trait de plume, les mille visages de notre société, à chanter les contes et les légendes, à cristalliser la Petite et la Grande Histoire, à enluminer les esprits et les coeurs, à mieux faire connaître et comprendre le monde.

LA PRESSE.
Un idéal sans âge que l'on voudrait éternel.

Félicitations.

AIR CANADA

La vie montréalaise



Le Palais de glace construit au square Dominion, à la fin du 19e siècle. Photothèque LA PRESSE



Photo Bibliothèque nationale du Québec

Le «Victoria Skating Rink», une patinoire publique, avait pignon sur rue Drummond, à l'arrière de l'hôtel Windsor.

Des Montréalais qui savaient s'amuser

FLORIAN BERNARD

Au cours de l'année 1884, année où LA PRESSE fut fondée, le monde vivait dans une paix relative. 1884, c'était 15 ans avant la guerre des Boërs, 30 ans avant la première guerre mondiale et 55 ans avant la deuxième. Les grands bouleversements politiques et sociaux n'avaient pas encore ébranlé les sociétés. La fin du siècle laissait déjà présager la poussée scientifique et l'éclatement des structures. Le gai 1900 approchait. Insouciante et heureuse, la population s'amusait. Celle de Montréal ne faisait pas exception à la règle.

C'est au cours de l'hiver 1884 que la célèbre chanteuse Albani — de son vrai nom, Emma Lajeunesse — revint à Montréal, après avoir connu le succès aux États-Unis. Celle qu'on surnommait le « rossignol canadien » fit l'objet d'une réception grandiose dans la grande salle de l'Union des clubs de raquettes de Montréal, près de l'ancienne gare Bonaventure. Albani fut portée en triomphe dans les rues de Montréal au cours d'une procession aux flambeaux qui rassembla des milliers de personnes.

Les salons littéraires de Montréal étaient envahis par la bourgeoisie de l'époque. Le musicien Calixa Lavallée venait de composer son « *Ô Canada* » que déjà les gens fredonnaient. Ce n'était à l'origine qu'un air à la mode, mais qui allait bientôt s'imposer comme hymne national.

Quelques écrivains étaient déjà célèbres. François-Xavier Garneau avait publié en 1882 sa monumentale *Histoire du Canada*. Les ouvrages de Philippe Aubert de Gaspé, descendant du seigneur de Lislet, étaient à la mode. Ceux de Louis-Joseph Papineau alimentaient les conversations politiques. Les ouvrages de morale religieuse étaient également très populaires, notamment ceux de Lacombe et de Chauveau.

On s'amuse à Montréal

Les Montréalais de 1884 étaient des sportifs et de grands amateurs de plein air. Montréal possédait alors la plus grande patinoire d'Amérique du Nord. Cette patinoire avait été construite en 1862 sur l'emplacement de l'actuel hôtel Windsor. Le «Victoria Skating Rink» pouvait recevoir jusqu'à 2 000 patineurs. On y donnait également des fêtes d'hiver, des bals et de grandes réceptions.

D'autres sports étaient à la mode, notamment le curling, importé d'Écosse. C'est à Montréal, en 1909, que fut fondé le premier club de curling d'Amérique du Nord.

La raquette, qui a perdu beaucoup de popularité depuis quelques années, était très en vogue. Les gens se regroupaient en clubs et faisaient des expéditions qui se terminaient invariablement par une fête joyeuse où le « caribou » réchauffait non seulement les corps, mais aussi les esprits... Il y avait plusieurs clubs, dont le « Montreal Snow Club » fondé en 1840, le Canadien, le Trappeur, les Voltigeurs, etc.

Le carnaval de Montréal

Bien avant Québec, Montréal a eu à partir de 1883 son grand carnaval d'hiver à l'instigation de l'avocat de la ville, Me R. D. McGibbon. C'était une manifestation spectaculaire qui durait plusieurs semaines et qui donnait lieu à des fêtes populaires, des bals dans les rues et des compétitions sportives. Il était de tradition de construire chaque hiver un grand palais de glace qu'on illuminait la nuit par des flambeaux.

En 1884, le palais de glace du carnaval avait été érigé au square Dominion, qui servait jadis de cimetière. C'était une structure géante qui avait coûté à l'époque une fortune, soit plus de $2 000. Le *Mémorial du Québec* rappelle que plus de 30 000 personnes avaient participé au grand bal sur patins, le soir de clôture du carnaval. Ces manifestations donnaient souvent lieu à des échauffourées, surtout parmi les membres des clubs de raquettes dont le membership était réservé à divers groupes ethniques. Il y avait par exemple des clubs de Canadiens-Français, d'Irlandais, d'Orangistes, d'Écossais... Le carnaval de 1884 avait été particulièrement violent alors que certains « raquetteurs » avaient essayé de détruire le palais de glace.

La crosse et hockey

Sous son nom iroquois de « baggataway », le jeu de la crosse fut durant des années l'un des principaux sports d'équipes de Montréal, et ceci bien avant l'apparition du hockey sur glace. La suprématie des Amérindiens dans la pratique de ce sport fut à l'origine de plus d'une querelle. Il y avait un grand nombre de clubs. Des tournois avaient lieu fréquemment, opposant les « Rouges » de Caughnawaga et de Saint-Régis et les « Blancs » de Montréal. Invariablement, les « Blancs » étaient défaits, ce qui les amena bientôt à exclure les Amérindiens des tournois sous prétexte qu'ils étaient des... professionnels!

Le plus ancien club de crosse a été fondé à Montréal en 1843 sous le vocable de « Olympic Athletic Club ». D'autres clubs furent fondés en 1856, 1858 et 1859 sous les noms de « Lacrosse Club Montreal », « Hochelaga Lacrosse Club » et « Beaver Lacrosse Club ».

On jouait déjà au hockey sur glace en 1884 à Montréal, mais ce sport ne jouissait pas d'une popularité égale à celle de la crosse. Le premier vrai match de hockey eut lieu le 3 mars 1875 au « Victoria Rink » de Montréal.

Un an avant la fondation de LA PRESSE, en 1883, eut lieu la première série pour une coupe — la coupe McGill — à l'occasion du carnaval de Montréal. C'est en 1899 que fut instituée une coupe qui allait devenir célèbre, la coupe... Stanley.

La musique et les arts

Il y avait en 1884 à Montréal deux écoles de musique, l'une réservée à la bourgeoisie et l'autre qui était celle des gens ordinaires. Tandis que dans les salons on chantait les airs de Calixa Lavallée, les gens ordinaires popularisaient les quadrilles irlandais et écossais, faussement appelés « reels canadiens ». Il s'agit essentiellement d'une musique celtique, importée par les Irlandais surtout et rendue populaire par les « violoneux » du Québec.

La « grande musique » n'était pas encore accessible à l'ensemble de la population. Pourtant, en 1881, fut créée à Montréal une société musicale qui, plus tard, allait donner naissance à la Société des concerts symphoniques de Montréal. Cette initiative fut celle de l'honorable Athanase David qui désirait rendre la belle musique accessible à la population. Dans les institutions scolaires, les collèges et les couvents, les religieux et les religieuses enseignaient le vieux folklore de France et les... cantiques.

Accorder
jadis au présent.



Le nouveau siège mondial qu'Alcan vient d'ériger, rue Sherbrooke à Montréal, témoigne de sa volonté d'être à l'avant-garde sans renier pour autant le passé.

L'aluminium se prête à merveille au génie inventif de nos architectes tout en leur permettant de l'harmoniser à des structures anciennes. Ainsi la ville peut-elle conserver son cachet et manifester à la fois son goût pour l'avenir.

La conservation de notre héritage, c'est aussi un de nos produits.

ALCAN

Photo d'une carrière





« Vision d'enfer », titrait LA PRESSE lors de cet accident survenu le mois dernier à Ste-Madeleine. Mais c'est bien plus de chaleur infernale dont il faudrait parler. À preuve, ces pompiers qui devaient rester allongés pendant qu'ils tentaient de limiter la coulée des flammes sur la chaussée. Visuellement, la scène était extraordinaire : le champignon de feu et de fumée évoquait celui d'une bombe atomique ou l'entonnoir d'une tornade. Je ne crois pas que les sapeurs se soient aperçus de ma présence même si je leur jouais littéralement dans les pattes. En effet, pour donner à la photo tous les éléments nécessaires, j'ai dû employer un « grand angulaire », ce qui m'obligeait à me rapprocher le plus possible. « Apocalypse now ? Yes sir ! »

ROBERT MAILLOUX

La vie montréalaise



Photo Pierre Côté, LA PRESSE

Si l'on discerne à peine aujourd'hui les 500 clochers disséminés aux quatre coins de Montréal, c'est que les gratte-ciel modernes les ont complètement éclipsés. Cette confrontation entre le passé et la métropole d'aujourd'hui ne saurait être mieux exprimée que par cette photo opposant les deux tours de l'église Notre-Dame avec le voisinage de l'ex-siège social de la Banque Nationale, Place d'Armes.

Les gratte-ciel ont éclipsé les « cent clochers »



DENIS MASSE

A la suite de certaines démolitions d'églises auxquelles ils avaient assisté il y a une décennie, nombreux sont les Montréalais qui se demandaient si ces démolitions n'allaient pas priver Montréal de son titre de « ville aux cent clochers ». Or, force est aujourd'hui d'admettre que Montréal n'a pas perdu son titre.

Cette appellation lui avait été donnée pendant l'entre-deux-guerres alors que le panorama de Montréal ne cessait de s'enrichir de nouvelles pointes d'églises et que la foi vive remplissait les temples chaque dimanche.

Ce surnom cachait bien un double sens. Non seulement on pouvait compter plus de 100 clochers au-dessus des toits mais encore le titre référait à une pratique religieuse intense qui faisait la fierté d'un clergé nombreux et attentif aux besoins spirituels et matériels de ses ouailles.

Déjà, vers la fin du siècle dernier, après un bref séjour à Montréal, Mark Twain, le célèbre humoriste américain, avait eu une boutade qui se répète encore aujourd'hui: « À Montréal, avait-il écrit, on ne peut lancer de cailloux de peur de briser un vitrail d'église ». Montréal était de fait, et pour longtemps encore, la ville d'Amérique où il y avait le plus d'églises et de couvents. On trouvait un clocher presque à tous les coins de rue.

Certes, le titre de « ville aux cent clochers » n'est guère usité de nos jours. Mais nul ne pourrait contester sa stricte authenticité.

Plus de 500 églises

Du côté catholique, l'archidiocèse de Montréal compte aujourd'hui près de 250 temples, soit 171 paroisses et communautés francophones, 41 anglophones et 41 de diverses ethnies. Du côté protestant et de toutes les autres religions, qui fournissent aussi leurs clochers et leurs tours dans le ciel montréalais, il y en a encore presque autant. C'est dire que pour actualiser le dicton, il faudrait plutôt appeler Montréal, « la ville aux 500 clochers »!

Pour ce qui est de la pratique religieuse, qui s'est effritée considérablement au cours des dernières années, les autorités religieuses sont aujourd'hui heureuses de constater un notable retour aux sources. Une nouvelle génération reprend le chemin de l'église et les statistiques de l'archevêché enregistrent actuellement une fréquentation de l'ordre de 49 p. cent, « ce qui est l'une des meilleures au monde », dit avec bonheur l'abbé Claude Turmel, président du Comité diocésain de construction et d'art sacré, spécialement chargé d'assurer la conservation du patrimoine ecclésial et de la restauration des églises.

Halte à la destruction

N'eût été de la vigilance de ce comité, Montréal allait perdre rapidement, il y a une dizaine d'années, toute prétention au titre qui semblait pourtant si bien enraciné. En cinq ans, de 1970 à 1975, dans un mouvement de destruction sans précédent, dix églises allaient être démolies, plusieurs autres rasées par de malencontreux incendies.

L'ampleur des dégâts n'eut d'égale que le plan de redressement appliqué par les autorités religieuses. « Plus aucune église ne sera démolie dans le diocèse de Montréal », allait affirmé l'archevêque, Mgr Paul Grégoire.

Mais, pour atteindre cet objectif, il fallait résolument entreprendre un vaste et onéreux programme de conservation, et consentir à un lourd fardeau financier. Le chef spirituel du diocèse allait consacrer annuellement $200 000 au sauvetage des églises paroissiales auxquelles les fabriques démunies ne pouvaient subvenir elles-mêmes.

Cette année, exceptionnellement, et pour appuyer et mettre à profit un programme de subventions des gouvernements supérieurs, l'archevêque y a mis $425 000. Ainsi, la crise de l'emploi qui force les gouvernements à des ponctions monétaires importantes, aura été la planche de salut de plusieurs églises menacées de ruine. D'autres fabriques, plus riches, ont emboité le pas. Le mouvement de conservation est maintenant sérieusement enclenché.

Pendant longtemps, depuis le début du siècle jusqu'aux années 30, les flèches des églises étaient véritablement les gratte-ciel. Pour s'en convaincre, il suffisait de gravir les pentes du Mont-Royal. La métropole s'étendant aux pieds de la montagne était littéralement hérissée de clochers et clochetons. S'élevant à 227 pieds dans les airs, « Persévérance » et « Tempérance », les deux tours de l'église Notre-Dame, sur la Place d'Armes, ont été pendant un demi-siècle, de 1843 à 1893, les points les plus élevés de Montréal et constituaient même pour les touristes capables de gravir leurs 500 marches en spirale les tours d'observation de la métropole. En 1924, les 100 clochers étaient atteints avec la construction de l'église Sainte-Marguerite-Marie, rue Ontario, entre Dorion et Bordeaux.

Hélas, depuis lors, les tours à bureaux n'ont cessé de foisonner. Tant et si bien qu'elles en sont venues à dominer les clochers d'églises, les anciens seigneurs du ciel montréalais.



Photo Pierre McCann, LA PRESSE

Le clocher de l'église Saint-Jacques masque aujourd'hui l'entrée de l'Université du Québec; sa présence insolite témoigne de l'époque encore récente où le patrimoine ecclésial a été sérieusement menacé. Les cloches aujourd'hui muettes sont toujours là cependant et peuvent éventuellement appeler les fidèles à la prière et au recueillement.



À la maison, seraient-ils à la mauvaise école?

Les adolescents vous diront que leurs parents, le plus souvent, ont peu d'influence sur leurs décisions, qu'ils savent très bien se débrouiller seuls. Mais au chapitre de la boisson, c'est tout autre chose. Cependant ne nous prenez pas au mot; écoutez plutôt ce qu'ils disent.

" Tout ce que je sais de la boisson, je l'ai appris à la maison."

" Ils me conseillent d'être prudent en soirée. Mais quand ils reçoivent, ils passent outre à leurs propres avertissements."

" J'ai vu des amis de mes parents prendre le volant alors qu'ils n'auraient pas dû. J'aurais cru qu'ils auraient appelé un taxi."

" Je sais que la boisson et l'essence font un mélange dangereux... dangereux pour moi, mais pas pour mon père?"

Doit-on multiplier les affirmations? Quoi que vous puissiez dire, rien ne vaut l'exemple d'un comportement responsable.

De grâce, si seulement pour vos enfants, que votre exemple leur serve de leçon.

Seagram

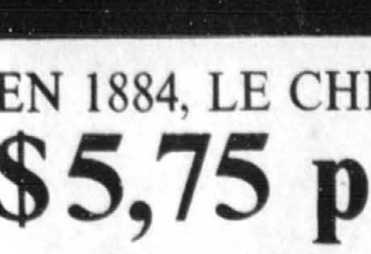
La modération, nous y croyons. Nous l'affirmons depuis 1934.

C.P. 847, Succursale H, Montréal, Québec H3G 2M8

La vie montréalaise

EN 1884, LE CHEVAL ÉTAIT MIEUX TRAITÉ QUE L'OUVRIER

$5,75 pour une semaine de travail d'au moins 60 heures!



JEAN POULAIN

L'homme de la rue avait de bien meilleures raisons de parler « joual » il y a 100 ans qu'aujourd'hui, car même si les trottoirs avaient déjà fait leur apparition en ville, ce quadrupède y tenait si l'on peut dire le haut du pavé, méritant un traitement privilégié par rapport aux humbles humains à qui on en confiait la conduite.

En 1884, la Montreal Street Railway, avec ses « chars urbains » selon l'appellation de l'époque, possédait, pour les 160 000 habitants qu'elle desservait, quelque 1 000 chevaux, 150 wagons, 104 traîneaux et 149 omnibus.

Ne connaissant encore ni les arrêts fixes ni les horaires, ses conducteurs, plus encore que les chevaux eux-mêmes, étaient exploités de façon éhontée. Au travail dès 5 h 30 du matin jusqu'à 23 h 30, ils étaient — hormis quatre heures et demie pour les relèves — rivés à leur véhicule 13 heures et demie par jour, six jours par semaine.

Le cheval mieux traité que le conducteur

Ce traitement avait amené un chroniqueur de LA PRESSE à ironiser de la façon suivante : « C'est là un travail dur que la Société protectrice des animaux ne tolérerait pas si, au lieu d'être des hommes, ces sujets étaient des animaux ».

De fait, on changeait les chevaux en cour de journée lorsqu'ils montraient des signes de fatigue, mais pas question de faire de même avec les conducteurs. À inverser ainsi les rôles, on aurait pu se demander si l'homme n'était pas soudain devenu la plus noble conquête du cheval...

Malgré des conditions aussi adverses, ces employés modèles faisaient preuve à l'égard des passagers d'une prévenance extrême, allant même jusqu'à les laisser faire leurs emplettes en cours de route, pendant que les chevaux se reposaient...

Les tarifs de l'époque nous auraient toutefois parus fort élevés, à six billets pour 25 cents, quand on ne gagnait que neuf cents de l'heure!

Les pompiers de Montréal n'étaient pas mieux lotis que leurs confrères des « chars urbains », astreints à une présence de 24 heures par jour, sept jours par semaine, avec une relève de seulement quatre heures par sept jours. Certains d'entre eux avaient choisi d'installer carrément leur famille à la caserne. Cette annnée-là, ils durent répondre à 324 alertes et combattre 244 incendies, dont certains ne furent maîtrisés qu'après trois jours.

Les salaires de 1884

Comment les salaires des travailleurs de 1884 étaient-ils établis, à une époque où naissait l'industrie manufacturière ? Pourquoi leurs rémunérations ne représentaient-elles que 18 p. cent de la valeur de leur production, comme en font foi les statistiques de l'époque, comparativemnt à 25 p. cent 50 ans plus tard, et 50 p. cent actuellement ? La règle d'or — de fer, devrait-on dire — était de laisser le marché maintenir un équilibre entre l'offre et la demande, les travailleurs étant ainsi assimilés à des marchandises qui s'achètent et se vendent.

Le problème était qu'avec ce genre de denrées, l'offre — en l'occurrence de travail — n'était pas variable en volume. Chacun devait gagner son pain et, pour un qui quittait sa place, dix se l'arrachaient, de sorte que seul le salaire était sujet à équilibre.

Comme il fallait s'y attendre des lois économiques, cet équilibre du marché se situait au minimum vital, niveau le plus bas auquel les candidats à l'emploi en étaient réduits à se faire concurrence.

Ce minimum vital pour une famille moyenne de l'époque — 5,1 personnes (nous y reviendrons) — s'établissait à $9 par semaine, selon un budget tenant compte des strictes nécessités de l'existence : nourriture de base, logement de misère, vêtements confectionnés à la maison, etc. Au surplus, l'employeur pouvait jouer sur la durée du temps de travail, qu'il fixait entre 60 et 72 heures, sinon plus.

Grâce aux recensements décennaux, on sait qu'à Montréal, en 1881, l'industrie manufacturière donnait du travail à 33 355 salariés (dont 35 p. cent de femmes et d'enfants), pour une rémunération globale annuelle de $8 925 865, soit une moyenne annuelle de $267,60, ou $5,15 par semaine!

Dix ans plus tard, le même recensement fait ressortir un salaire annuel moyen de $337,80 ou $6,50 par semaine : on peut ainsi déduire qu'en 1884, la paye moyenne s'établissait à environ $5,75. On était donc loin des $9 par semaine qu'aurait dû ramener le chef de famille à la maison.

L'offre et la demande

Les données officielles nous indiquent toutefois que de cette famillle de 5,1 personnes, 1,6 était au travail. En d'autres mots, sur 10 familles d'un total de 51 personnes, 16 de ces dernières étaient salariées. Ceci confirme arithmétiquement la loi de l'offre et de la demande — le « libéralisme économique » de l'époque — puisque le salaire moyen (homme, femme et enfant) de $5,75, multiplié par 1,6 travailleur représentait $9,20 par semaine.

On pourrait se surprendre de l'affirmation qui veut que la famille canadienne-française de la fin du siècle dernier ne comportait que 5,1 personnes en moyenne, compte tenu de sa fécondité proverbiale.

Or, les statistiques montrent qu'à cette époque, un nouveau-né sur trois (taux de 32,88 p. cent) mourrait avant d'avoir atteint l'âge de six mois, de sorte que quatre enfants seulement sur six survivaient. De plus, les familles étaient si pauvres qu'on incitait les jeunes à partir travailler dès qu'ils en avaient la force.

Le scandale de l'exploitation des enfants

« En avoir la force » est le terme exact pour l'époque, puisque les enfants de 10 à 12 ans, parfois même à partir de huit ans, étaient souvent la proie d'exploiteurs sans scrupule.

Les propriétaires montréalais de filatures de coton, de fabriques de chaussures, de cigares, ou autres, s'étaient en effet vite aperçus que les nouvelles machines qui faisaient leur apparition pouvaient tout aussi bien être confiées à des petites filles ou à des garçonnets, au demeurant plus dociles et à un coût beaucoup moindre. Sur les 1 326 établissements de la métropole, parmi les milliers de salariés, on retrouvait 28 p. cent de femmes et 7 p. cent d'enfants.

On y travaillait 10 à 12 heures sans interruption, hommes, femmes et enfants étant astreints à prendre leur repas pendant que les machines étaient en mouvement. La fatigue aidant, de nombreux accidents se produisaient — 25 p. cent frappant les moins de 16 ans — à cause des courroies, arbres, rouleaux, scies, etc. Le quart de ces accidents se terminait par l'amputation d'un membre...

L'asservissement

Pourquoi les travailleurs ne se regroupaient-ils pas ? Les lois du marché qui, à notre époque, s'attaquent aux coalitions d'intérêts visant à supprimer la concurrence (lois ant-cartels), interdisaient déjà les coalitions, mais c'était surtout celles des travailleurs (assimilés, nous l'avons vu, aux marchandises) qui se voyaient poursuivis pour... conspiration!

Des tentatives furent faites pour introduire à Montréal l'Ordre des chevaliers du travail, en 1881, une société secrète, sorte de syndicat *Solidarité* de l'époque, mais que Mgr Taschereau condamna en refusant l'absolution à tout travailleur qui y adhérait.

Toutes les données de la présente enquête émanent de trois sources principale. D'abord les recensements officiels de 1881 et 1891, réalisés à l'époque par le ministère fédéral de l'Agriculture, responsable des statistiques.

En deuxième lieu, une Commission royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail fut instaurée en 1886. Toutes ses délibérations et témoignages ont été repris et analysés dans un ouvrage très instructif de Fernand Harvey, « *Révolution industrielle et travailleurs, une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du 19e siècle* » (Boréal Express, Montréal).

La troisième source — on pourrait même dire la première — n'est autre que le journal LA PRESSE lui-même, grâce à Jules Helbronner, un de ses journalistes de la première heure et rédacteur en chef du journal de 1884 à 1894.

Sous le pseudonyme évocateur de Jean-Baptiste Gagnepetit, sa chronique combattit sans relâche pour l'amélioration du sort des petits salariés, comme le rappelle Jean de Bonville dans « *Jean-Baptiste Gagnepetit, les travailleurs montréalais à la fin du XIXe siècle* » (Éditions l'Aurore, Montréal).

Grâce à ces publications, et grâce aussi à Statistique Canada (pour les années 1934 et 1983), il a été possible de reconstituer, dans ses grandes lignes (voir tableau), l'évolution du pouvoir d'achat de Jean-Baptiste Gagnepetit au cours de ces 100 dernières années, période au cours de laquelle l'article le plus à sa portée est resté son journal, qui ne lui a jamais coûté plus que le revenu de sept minutes de son travail.

Le pouvoir d'achat des travailleurs montréalais depuis 100 ans

	1884	1934	1983
Salaire horaire	8.8 cents	43 cents	$11.00
	Nombre d'heures nécessaires à l'obtention de		
ALIMENTATION			
—Un pain (3½ lb)	1 h 40 min	30 min	10 min
—Une douz. d'oeufs	1 h 40 min	40 min	6 min
—Une lb beurre	2 h 30 min	35 min	10 min
—2 lb boeuf 1ère qual.	3 h	1 h	25 min
—2 lb jambon	3 h	1 h	18 min
—2 lb porc frais	2 h 30 min	56 min	20 min
—1 poulet	3 h	1 h. 20 min	25 min
—5 lb farine	2 h	22 min	15 min
—5 lb sucre	3 h 20 min	50 min	10 min
—1 pinte de mélasse	1 h 10 min	48 min	8 min
—½ lb de thé	3 h	35 min	10 min
LOGEMENT (quartier ouvrier)	85 h	37 h	20 h
TRANSPORT 6 billets d'autobus	3 h	52 min	20 min
VÊTEMENT			
1 paire de bas (femme)	1 h 15 min	35 min	5 min
1 pantalon	10 h	5 h	2 h
1 chemise	5 h	2 h	1 h
APPAREILS MÉNAGERS			
1 grille pain électrique	—	3 h. 10 min	2 h
1 poste de radio	—	93 h	3 h
1 laveuse électrique	—	132 h	30 h
LOISIRS			
1 place cinéma (théâtre)	3 h	35 min	27 min
1 exemplaire La Presse	7 min	3 min	2 min



CHRYSLER"



LE PLYMOUTH SIX

JUST MOTORS Limited

Livré à MONTREAL $798

(LA PRESSE, 1934)

Belle LINGERIE pour les fêtes



CAMISOLES et BOUFFANTS

pour dames

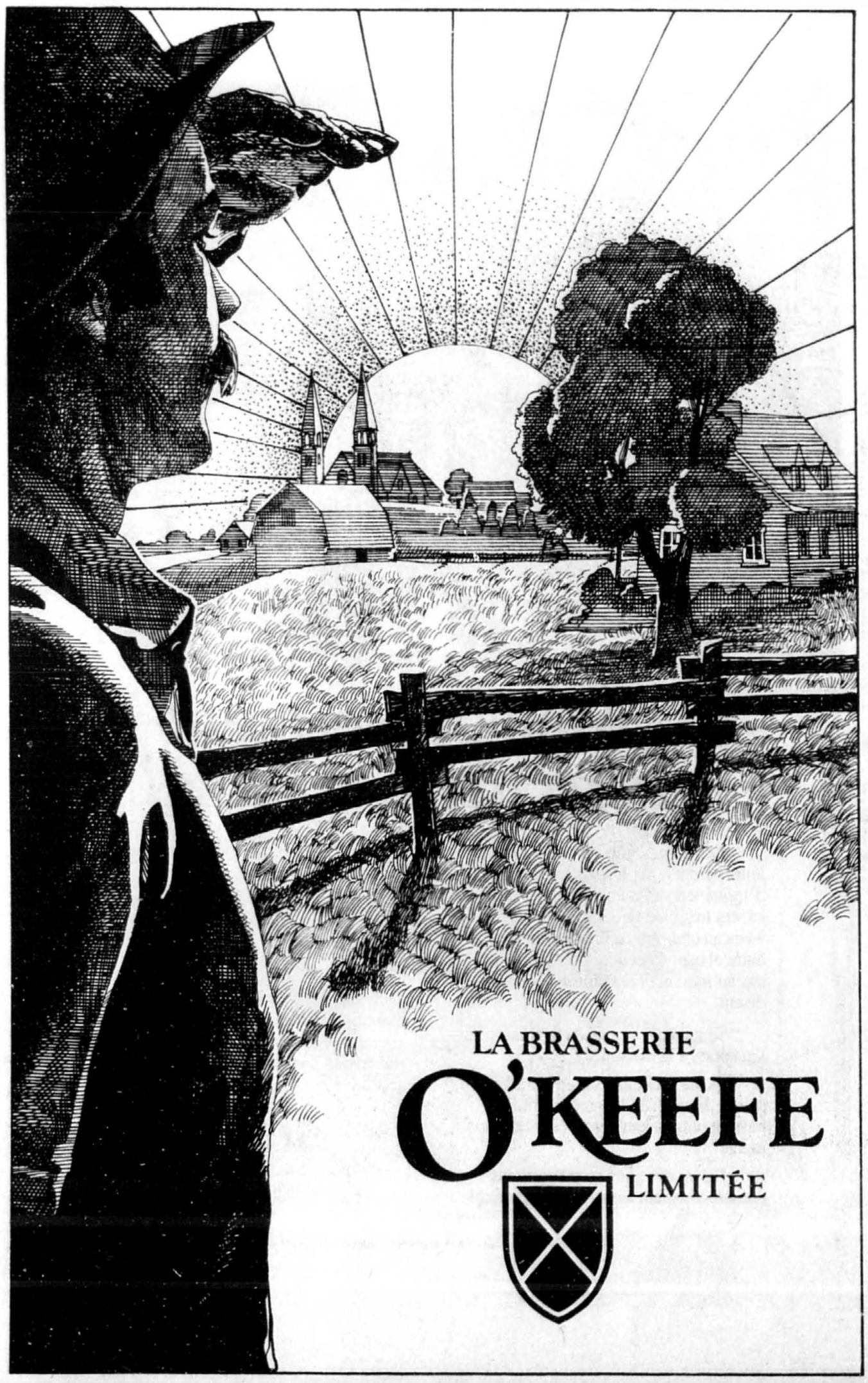
.65

CAMISOLES en LAINE

pour dames

.98

(LA PRESSE, 1934)



LA BRASSERIE O'KEEFE LIMITÉE



19.95

SIMPSON

(LA PRESSE, 1934)

Les grandes réalisations de Montréal

APRÈS UNE ATTENTE DE 50 ANS

Le rêve est enfin devenu réalité : le métro roule

Les Montréalais attendaient le métro depuis 50 ans. Ce grand rêve collectif faisait partie de leur vie tel un objet convoité qu'on croyait inatteignable tellement l'entreprise semblait gigantesque et irréaliste. Au fil des promesses des politiciens, personne n'avait encore



FLORIAN BERNARD

osé avancer une date et préciser un projet. « Un jour, disait-on sans trop y croire, Montréal aura son métro ».

Le 14 octobre 1966, en plein durant l'heure de pointe, des milliers de Montréalais s'engouffraient dans le couloir conduisant à la station Berri-De-Montigny, sous les yeux pétillants de Jean Drapeau, de Louis Joxe, ministre d'État au sein du gouvernement français, du cardinal Paul-Émile Léger et de plus de 200 invités d'honneur. Le rêve était devenu réalité. Le métro roulait.

Le feu d'artifice de LA PRESSE

Le soir même, au parc LaFontaine, LA PRESSE offrait aux Montréalais le plus grand de feu d'artifice de l'histoire de Montréal. Soudainement, au milieu de l'explosion des pièces pyrotechniques, un grand métro de feu aux couleurs flamboyantes se dessina dans le ciel. Des milliers de cris d'admiration jaillirent simultanément de toutes les poitrines. La foule se mit à scander, en détachant chacune des syllabes, « Mé..tro, mé..tro, mé..tro ».

Au même moment, à quelques rues de là, au sommet de l'immeuble de Place Victoria, Jean Drapeau recevait à diner 850 invités d'honneur, dont le représentant du général de Gaulle. Dans le vaste hall illuminé discrètement par les feux vacillants des candélabres, des lueurs se mirent à danser sur les murs : celles des pièces pyrotechniques qui éclataient dans le ciel de montréal.

Dans le sou-sol de Montréal, l'une après l'autre, les rames s'ébranlaient, emportant dans les couloirs sombres une population en délire. Tel le vaisseau de feu des légendes nordiques, le métro illuminé franchissait les espaces creusés dans les entrailles du roc pré-cambrien sur lequel repose la métropole.

Au sommet de Place Victoria, le chiffre magique, 20 — celui du nombre de stations — était à l'honneur. Les convives étaient placés par groupes de 20 autour des tables. La pâte génoise avait 20 portions... Magie et légende, symbolisme et réalité, tout se confondait dans une fête délirante à la gloire de l'une des plus grandes réalisations de la métropole et de son maire, Jean Drapeau.

Depuis 1861...

C'est à Montréal qu'on a instauré le premier service de transport collectif. Les premiers omnibus tirés par des chevaux avaient fait leur apparition dans les rues de...terre. L'événement avait été marqué par de grandes réjouissances.

Quelque 105 années plus tard, le métro était inauguré. Il avait fallu plus d'un siècle pour concrétiser ce grand rêve. Il avait surtout fallu un homme. Jean Drapeau, pour transposer dans la réalité ce que les autres, avant lui, avaient fait miroiter sans jamais s'y attaquer de front.

Ce n'est qu'après la Deuxième guerre mondiale qu'une ébauche de programme avait été présentée au conseil municipal, dans un document publié en 1953. Puis le projet avait sombré dans l'oubli. Le Parti civique, dès sa fondation en 1960, eut l'audace de promettre un métro aux Montréalais. Dans son premier programme électoral, Jean Drapeau parlait d'une ligne initiale entre les rues Viau et Atwater, en suivant la rue Ontario, l'avenue de Lorimier et la rue Sainte-Catherine, avec embranchement vers la rue Saint-Jacques et la Place d'Armes.

D'autres projets furent mis de l'avant. D'autres tracés furent proposés. Le dossier évoluait. Le rêve se précisait.

Naissance du métro

S'il fallait, outre l'inauguration en 1966, donner une date officielle de naissance au métro, c'est celle du 3 novembre 1961 qu'il faudrait retenir. Ce soir-là le conseil municipal de Montréal avait adopté un règlement d'emprunt de $132 millions pour la construction des lignes numéro 1 et 2 et pour l'achat du matériel roulant. Dès lors pouvaient commencer les relevés techniques, les plans concrets, les cahiers de charges et de devis, les projets de contrats et les mises en chantier.

Ainsi, le 14 octobre 1966, le métro était enfin inauguré, après 5 années de travaux et un siècle d'attente. Il trainait derrière lui une histoire confuse, souvent mêlée de légende, qui avait laissé en plan plus d'une douzaine de projets avortés.

Organisée par une loi provinciale en 1950, succédant à la Montreal Tramway Company, la Commission des transports de Montréal, devenue en 1970 la CTCUM, avait reçu le mandat d'élaborer un plan de transport rapide. Il ne manquait qu'un homme au dynamisme exceptionnel et aux rêves grandioses pour réaliser le projet. Jean Drapeau fut cet homme, encouragé par Lucien Saulnier, le président du Comité exécutif de la ville. Adulé ou décrié, génie pour les uns, opportuniste pour les autres, mais sans cesse plébiscité par la population, il restera celui qui est désormais éternellement associé au métro de Montréal.



Photothèque LA PRESSE

Dès le mois d'août 1965, le maire de Montréal prenait possession d'une première livraison de trois voitures pour le métro. Dans la chambre des contrôles, assisté du président du Comité exécutif, M. Lucien Saulnier, du cardinal Léger, du président de la Commission des transports de Montréal, M. Lucien L'Allier, et d'un technicien, M. Drapeau a déplacé les voitures de quelques pieds.



Photo Jean-Yves Létourneau, LA PRESSE

Une plaque en forme de médaillon commémore, à la mezzanine de la station Berri-de-Montigny, l'inauguration du métro de Montréal, le 14 octobre 1966, tout en rappelant que le transport en commun existait à Montréal d'une manière officielle depuis le 27 novembre 1861. C'est le ministre d'État du gouvernement français, M. Louis Joxe, qui a procédé au dévoilement de la plaque en présence du maire Jean Drapeau.

DEUX GRANDES TRADITIONS DANS LA VIE DES QUÉBÉCOIS



"...LA PLUS IMPORTANTE* BANQUE AU QUÉBEC

LANCE LES CONSEILS-PROSPÉRITÉ, LES OUTILS-PROSPÉRITÉ, LES RÉSULTATS-PROSPÉRITÉ! ..."

Pour bien profiter de la reprise économique,
il est important de pouvoir compter
sur une banque solide et des services bancaires
efficaces.

C'est pourquoi la Banque Nationale
vous invite à venir découvrir les **services-prospérité.**
Ils sont là pour vous faire mieux profiter de votre
activité bancaire avec un **partenaire-prospérité.**

On vous attend... pour vous le prouver.

La Banque Nationale et son programme-prospérité...
faites-en **votre force.**

*Plus de clients et de succursales que toute autre banque à charte au Québec.
(Source: Association des Banquiers Canadiens)



PROSPÉRITÉ

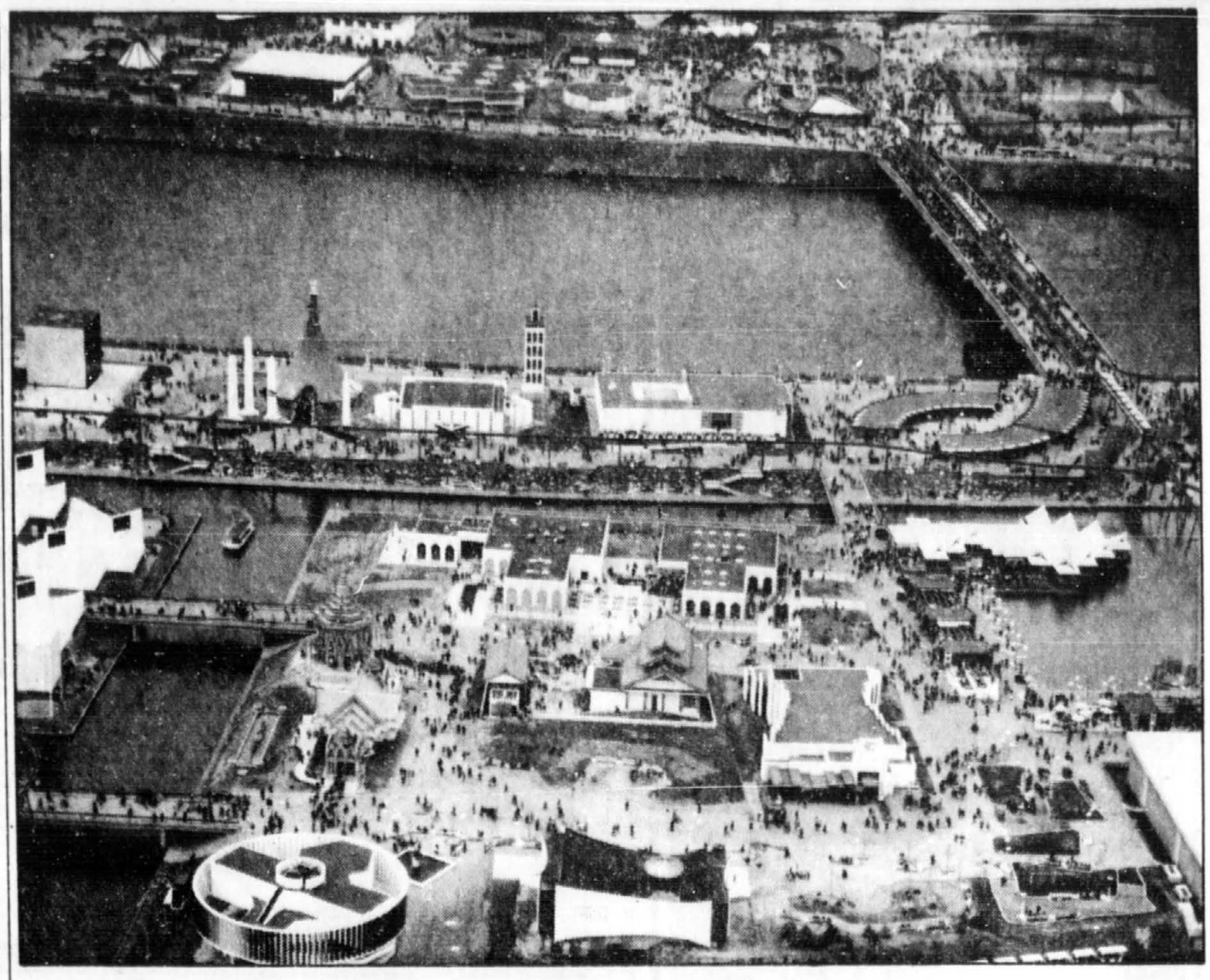
VOTRE FORCE

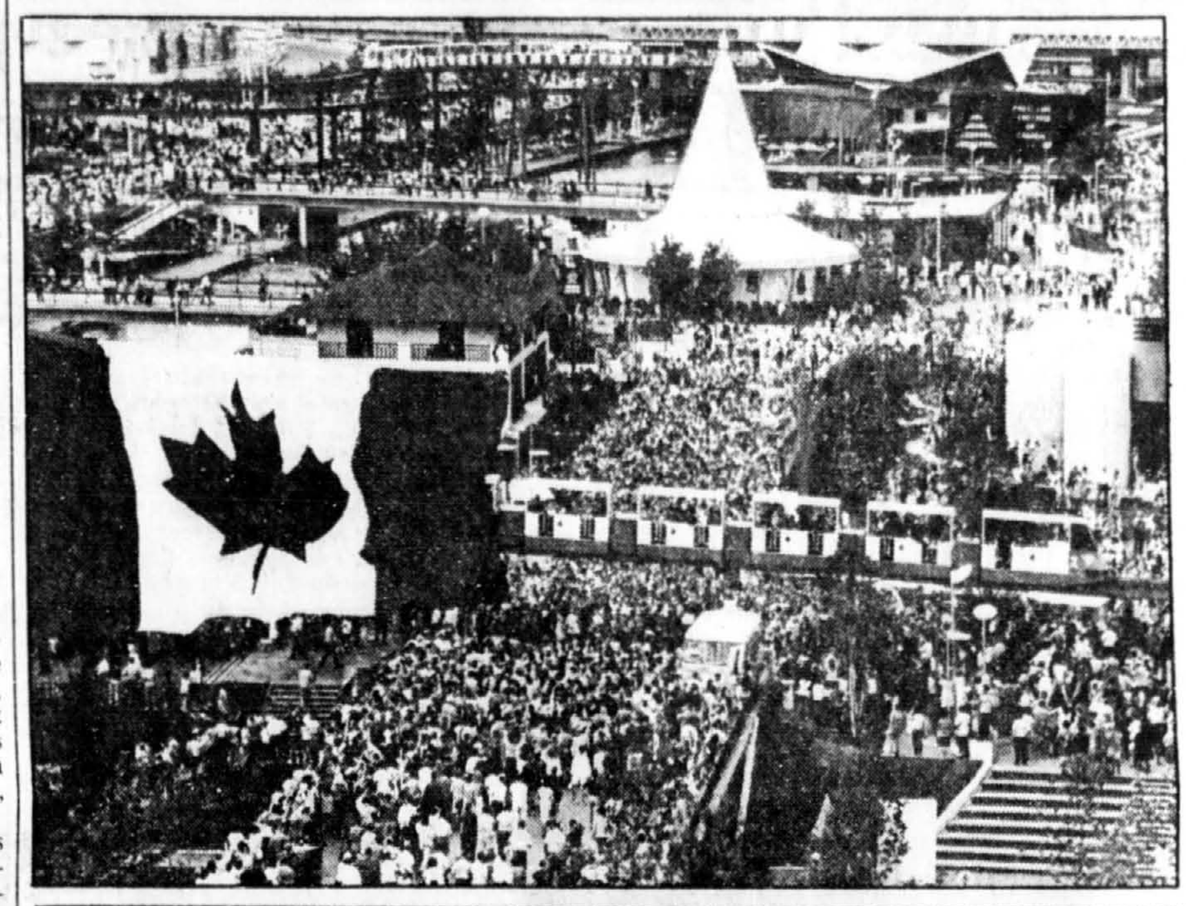
BANQUE NATIONALE

Les grandes réalisations de Montréal

LE COUP DE FOUDRE D'EXPO 67:

Les Montréalais découvrent le monde entier





Photos Michel Gravel, LA PRESSE

Il suffisait de se promener dans les allées d'Expo 67 pour ressentir les effets d'une sorte de magie, pour tomber sous un charme si puissant que, spontanément, des étrangers se regardaient en souriant, engageaient la conversation, partageaient les mêmes exclamations. L'ambiance était telle dans ce musée-jardin, parmi les pavillons multicolores aux formes surprenantes, avec les arbres et les fleurs, au milieu du fleuve, que chacun se sentait là bien chez soi, envoûté, prêt à l'amour. La photo ci-contre montrant les foules immenses qui assiégeaient quotidiennement les îles de l'Expo a été prise à partir du Pavillon du Canada, dans l'île Notre-Dame, à l'occasion de la visite de la reine Élizabeth, en juillet 1967.



JEAN RIVEST

En 1967, les Montréalais sont tombés *en amour* avec le monde entier. En même temps, le monde entier a eu le coup de foudre pour ce que lui offrait cette étonnante ville française perdue dans un pays nordique d'Amérique. La grande Exposition universelle et internationale de Montréal, qui a couvert de merveilles deux grandes îles littéralement sorties des eaux du Saint-Laurent, a fait prendre aux Montréalais un virage historique: elle a signifié la fin du chauvinisme et de l'esprit de clocher, de la xénophobie même, et marqué la naissance d'une véritable mentalité internationale et cosmopolite.

Qu'on se souvienne: il suffisait de se promener dans les allées d'Expo 67 pour ressentir les effets d'une sorte de magie, pour tomber sous un charme si puissant que, spontanément, des étrangers se regardaient en souriant, engageaient la conversation, partageaient les mêmes exclamations. L'ambiance était telle dans ce musée-jardin, parmi les pavillons multicolores aux formes surprenantes, avec les arbres et les fleurs, au milieu du fleuve, que chacun se sentait là bien chez soi, envoûté, prêt à l'amour.

Quand il se situe à ce niveau, ce sentiment a un nom: la fraternité humaine, celle de laquelle Antoine de Saint-Exupéry a rêvé pour la TERRE DES HOMMES.

L'humanisme, nouvelle manière

Terre des hommes. La grande manifestation était signée de ces trois mots, titre d'un ouvrage de l'écrivain-aviateur qui a passé sa courte vie de 44 ans à chercher la signification morale et spirituelle des activités humaines. Ce nouvel humanisme — nouveau, du moins, il y a seize ans — se présentait dans une forme concrète, à la portée de tout le monde, dans les divers pavillons thématiques d'Expo 67.

L'homme dans la cité... L'homme et l'agriculture... l'homme et les arts... l'homme et la machine...

À l'intérieur des pavillons nationaux, dans les pavillons d'organismes internationaux comme l'OCDE et l'ONU, de grandes entreprises industrielles comme Canadien Pacifique, Bell et Kodak, les éléments d'exposition mettaient l'accent sur l'homme et fournissaient chacun une teinte, une ligne, une forme, à l'immense fresque consacrée à l'humanisme.

Pour la première fois, dans l'histoire des « expositions universelles et internationales de première catégorie », l'État du Vatican n'avait pas son pavillon. À la place, le *Pavillon chrétien*, consacré à l'oecuménisme, où le traditionnel prosélytisme faisait justement place à un humanisme harmonisé à l'ensemble de l'Expo.

Les nouveaux Montréalais

Ceux qui sont nés après la guerre ont vu Montréal évoluer à une vitesse fulgurante dans les années qui ont suivi 1945. Ils se souviennent que le nouveau Montréalais, celui qui est passé, en quelques décennies, de villageois à citadin, s'était plus ou moins secrètement préparé à vivre intensément l'aventure de l'Expo qui le consacrait dans sa nouvelle qualité sinon de citoyen du monde, du moins d'homme moderne ouvert au monde.

Par exemple. Quelques années à peine avant 1967, la vue d'un turban coiffant un homme à la peau foncée, boulevard Dorchester, dans le voisinage de l'hôtel Reine Elizabeth, l'apparition d'une femme enveloppée d'un élégant sari, dans les allées d'un magasin de la rue Sainte-Catherine, faisaient tourner les têtes; c'était chose rare, objet de curiosité, sujet de méfiance...

Graduellement, à mesure que de loin on venait à Montréal et que les gens d'ici partaient plus nombreux à l'étranger, le nouveau Montréalais se préparait à apparaître, urbain, cosmopolite, ouvert.

Et c'est il y a presque 17 ans, durant les six mois extraordinaires d'Expo 67, qu'il s'est ainsi révélé définitivement transformé. Le virage historique lentement amorcé se trouvait complété.

Des visionnaires

Ceux pour qui Expo 67 a d'abord été une idée, un projet; ceux qui lui ont donné son caractère de manifestation d'humanisme; ceux qui ont travaillé d'arrache-pied à sa réalisation, souvent avec un rare courage et une admirable ténacité, parfois nettement avec génie, sont, à leur manière, des visionnaires, des prophètes.

Ils savaient, eux, que leurs concitoyens étaient prêts à l'événement qui allait si puissamment révéler le nouveau Montréalais, que cela allait avoir des répercussions d'un bout à l'autre du pays qui, cette année-là célébrait son centenaire.

Pour les médias de tous les horizons, l'événement était une mine d'or. LA PRESSE, qui avait suivi de près les longues années de préparation, a été le premier média de Montréal à s'installer avec son équipe dans la salle de presse, Cité-du-Havre, un mois avant l'ouverture du 27 avril; elle a été le dernier à la quitter, un mois après les grandioses cérémonies de clôture qui ont eu lieu le 29 octobre.

Le lendemain de la fermeture, LA PRESSE, faisant état du projet du maire Jean Drapeau de garder l'Expo et d'en faire un parc permanent, titrait à la Une: L'EXPO N'EST PLUS; TERRE DES HOMMES HIBERNE.



La *Biosphère*, imaginée par le regretté Buckminster Fuller pour loger le Pavillon des États-Unis, est devenue le symbole de Terre de Hommes, pendant comme après l'Expo 67, même si les flammes devaient en ravager tout l'intérieur il y a quelques années.

13 UN CHIFFRE CHANCEUX POUR LES QUÉBÉCOIS

En 13 ans d'existence, Loto-Québec a versé plus de 1,2 milliard de $ en lots à des centaines de milliers de gagnants et, par le biais de divers ministères, plus d'un milliard de $ à l'ensemble de la population du Québec.

Sans oublier les centaines de millions de $ injectés dans l'économie québécoise sous la forme de primes et d'escomptes à nos marchands-détaillants, et de contrats de biens et services à nos milliers de fournisseurs.

loto-québec

AU BÉNÉFICE DE TOUS LES QUÉBÉCOIS

LOTTO 649 · Mini · GRATTERIE MC · 6/36 · LOTOMATIQUE · INTER · Super Loto · La Quotidienne · Provincial MC

Les grandes réalisations de Montréal

Photo d'une carrière





La date: 21 septembre 1963. L'événement: la soirée d'ouverture officielle de la Place des arts. Le directeur des Relations publiques avait avisé les journaux qu'un seul photographe serait autorisé à prendre des photos à l'intérieur de la salle Wilfrid-Pelletier. Ce photographe, expliqua-t-il, prendrait des photos qui seraient disponibles à tous. Il avait même été choisi, et il venait de l'équipe du *Montreal Star*, un journal anglophone. Mis au courant de la démarche, notre directeur de l'Information du temps, Fernand Lévesque, entra en communications avec l'administration de la Place des Arts et exigea que s'il devait n'y avoir qu'un seul photographe, il serait de LA PRESSE. Autrement, aucune photo ne serait publiée. Ce soir-là, à mon arrivée dans le hall de la Place des Arts, je rencontrai deux photographes du *Montreal Star*, vêtus d'un tuxedo. Moi, vêtu d'un habit gris pâle, nerveux à l'extrême, je me fis tout petit parmi les musiciens pour prendre des photos, dont celle que je vous propose aujourd'hui.

PAUL-HENRI TALBOT



La Place des Arts, un environnement artistique où tous se sentent de plus en plus à l'aise. Photothèque LA PRESSE

Les Montréalais ont vite adopté la Place des Arts

Il est bien difficile aujourd'hui d'imaginer Montréal sans sa Place des Arts. En vingt ans, elle est devenue indispensable aux Montréalais. En une seule année, ils laissent près de $13 millions à ses guichets. L'habitude de la fréquenter est bien ancrée. À tel point qu'une nouvelle salle devient nécessaire pour loger — encore une fois — l'Orchestre symphonique de Montréal, dont la gloire s'accommode mal du calendrier trop chargé de la Place des Arts.

Les Montréalais peuvent l'aimer, leur Place des Arts, et y aller souvent. Ils en ont rêvé longtemps. En 1878, le journal *The Canadian Spectator* affirmait : « Il est apparu clairement à tous ceux qui ont assisté aux grands concerts donnés cette saison que Montréal a besoin d'une salle de musique spacieuse ». Une loi avait d'ailleurs été votée quarante ans plus tôt, sans résultat, autorisant la Ville de Montréal à créer un centre municipal contenant une salle de concert.

C'est en 1956 qu'une autre loi crée la Corporation Sir Georges-Étienne Cartier, chargée de construire, d'entretenir et d'administrer un centre culturel, la Place des Arts. Du 9 au 23 mai 1959, une campagne de souscription avait lieu. Son but : la construction d'un centre convenable



JEAN-PAUL SOULIÉ

pour le spectacle artistique, et la revalorisation d'un quartier vétuste. Les choses allaient se précipiter. En 1959, les plans étaient prêts; en 62, le toit de la grande salle était en place, et en 1963, c'était l'inauguration.

L'époque du « His Majesty's »

Mais avant la Place des Arts, où les Montréalais allaient-ils au concert, et plus généralement au spectacle? Peu de gens se souviennent sans doute de la salle His Majesty's, qui changeait son nom en Her Majesty's selon le sexe du souverain. Elle était située sur la rue Guy, et disposait de 1 757 places. En 1898, le « Metropolitan Opera de New York » s'y était produit. Une autre salle, le *Queen's Hall*, brûlait en 1899. Plus près de nous, la salle *Tudor* du magasin Ogylvie offrait des récitals gratuits. Démolie en 1906, la salle *Windsor*, attenante à l'hôtel du même nom, comptait 1 300 places. On peut également citer le théâtre Princess.

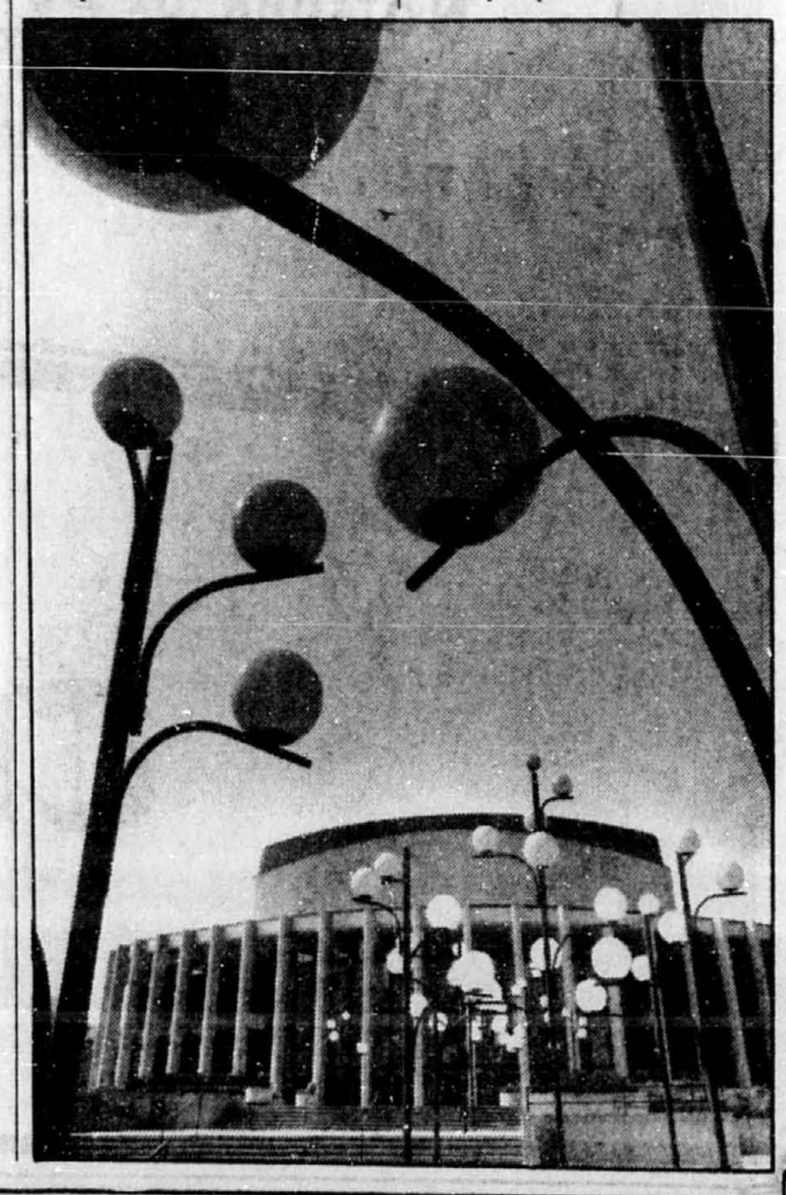
Mais c'est de l'*Auditorium du Plateau*, une salle de 1 307 places, construite par la Commission des écoles catholiques de Montréal, que les Montréalais mélomanes d'avant la Place des Arts peuvent encore se souvenir. De 1935 à 1963, l'OSM y a donné 1 500 concerts.

L'ère précédant la Place des Arts se caractérisait donc par la petitesse des salles, et par leurs appellations anglo-saxonnes, sauf dans le cas du *Plateau*. Même s'il existait une salle *Claude-Champagne*, un théâtre *Saint-Denis*, rien n'approchait les 2 983 sièges de la salle *Wilfrid-Pelletier*, auxquels s'ajoutent les 1 290 de la salle *Maisonneuve*, et les 823 du théâtre *Port-Royal*.

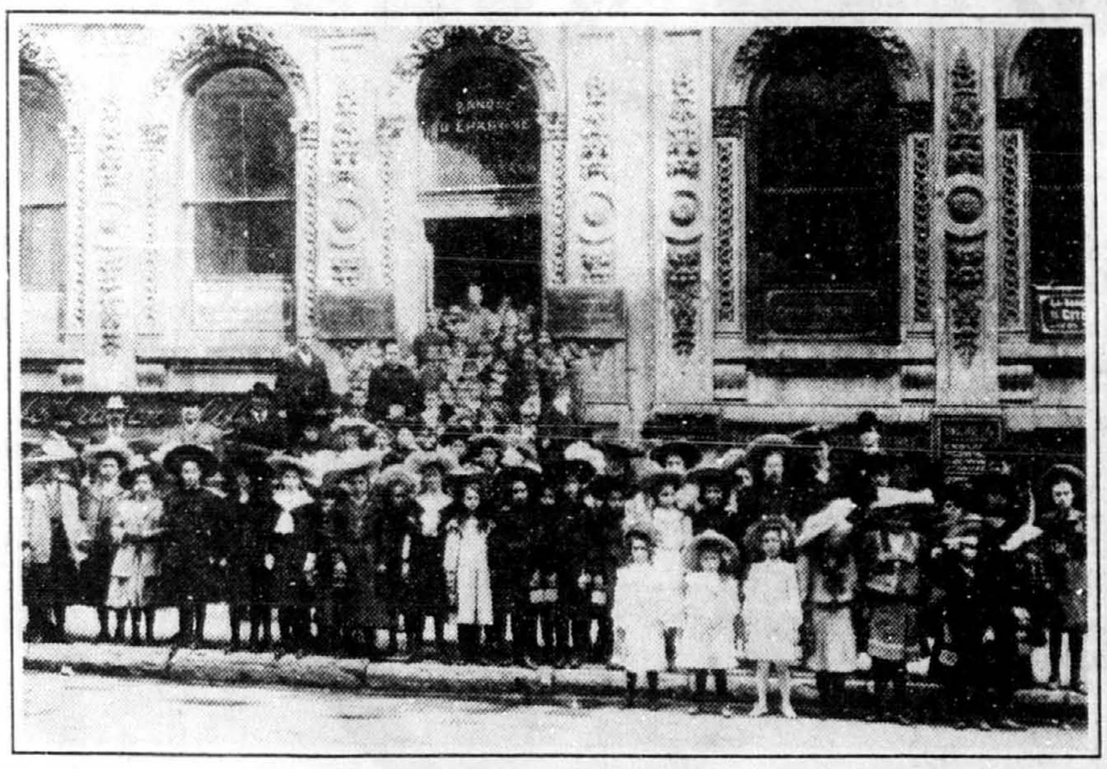
Pourtant, les Montréalais allaient, pendant quelques années, considérer la Place des Arts comme la « Place des autres ». L'appellation semble bien ridicule aujourd'hui. Le public — pas seulement les mélomanes, les fervents de la danse classique ou les fanatiques de l'opéra — a trouvé le chemin des salles de la Place des Arts pour y voir et y entendre des artistes aussi divers que Pavarotti et Liberace, la flûte de Jean-Pierre Rampal ou les Ballets du Sénégal, le Bolshoï ou Oscar Peterson, Ginette Reno, Maureen Forester ou Jean Duceppe.

Imaginée, pensée, dessinée et construite en grande partie pour l'OSM, la Place des Arts est maintenant trop petite pour le prestigieux orchestre. Mais c'est aussi parce qu'elle s'est créé sa vie propre. Son président, Guy Joron, rêve d'y inviter les artistes du monde entier. Et les Montréalais y participent massivement à des spectacles d'animation. Trente mille personnes, chaque saison, quittent leur travail pour assister aux «Heures de la Place» pendant l'heure du lunch.

On est loin des grandes premières en smoking, des assistances empesées des anciennes salles de concert. Entre une station de métro et une série de complexes surpeuplés, l'art n'est pas descendu dans la rue. Les gens de la rue ont envahi sa Place et en ont pris possession.



AU MOMENT OÙ LE PHOTOGRAPHE,
EN 1901,
APPUYA SUR LE DÉCLENCHEUR...
LA PRESSE EXISTAIT DEPUIS DÉJÀ DIX-SEPT ANS.



Fondée en 1884, La Presse n'a cessé, depuis, de se renouveler au rythme de techniques de communication toujours plus exigeantes. Aussi est-ce avec fierté que nous lui rendons hommage. Et d'autant plus, qu'ayant grandi ensemble dans le même quartier, côte-à-côte, au coeur même de Montréal, nous croyons nous aussi au défi de l'avenir.

LA BANQUE D'ÉPARGNE
LA BANQUE *personnelle*

Toutes nos félicitations à La Presse à l'occasion de l'année de son centenaire

New Advertisements. New Advertisements.

THE UNDERSIGNED

Begs to inform the public that he has discontinued the Publication of

LE NOUVEAU MONDE

And that he begins to publish to-day

"LA PRESSE,"

A DAILY EVENING FRENCH

INDEPENDENT JOURNAL

Devoted to Commerce, Politics, Literature and, above all, News. For Sale at all Newsdealers at

ONE CENT A NUMBER.

Offices : 1540 NOTRE DAME STREET

(OPPOSITE THE CITY HALL.)

Notices of Deaths, Births and Marriages, also Situations or Employment Wanted, Situations Vacant, Articles Lost or Found, will be published FREE.

W. E. BLUMHART, Proprietor.

Reproduction, The Gazette Montréal, mardi 21 octobre 1884

The Gazette

Montréal 1778

Les grandes réalisations de Montréal

Les *dieux du stade* étaient au rendez-vous

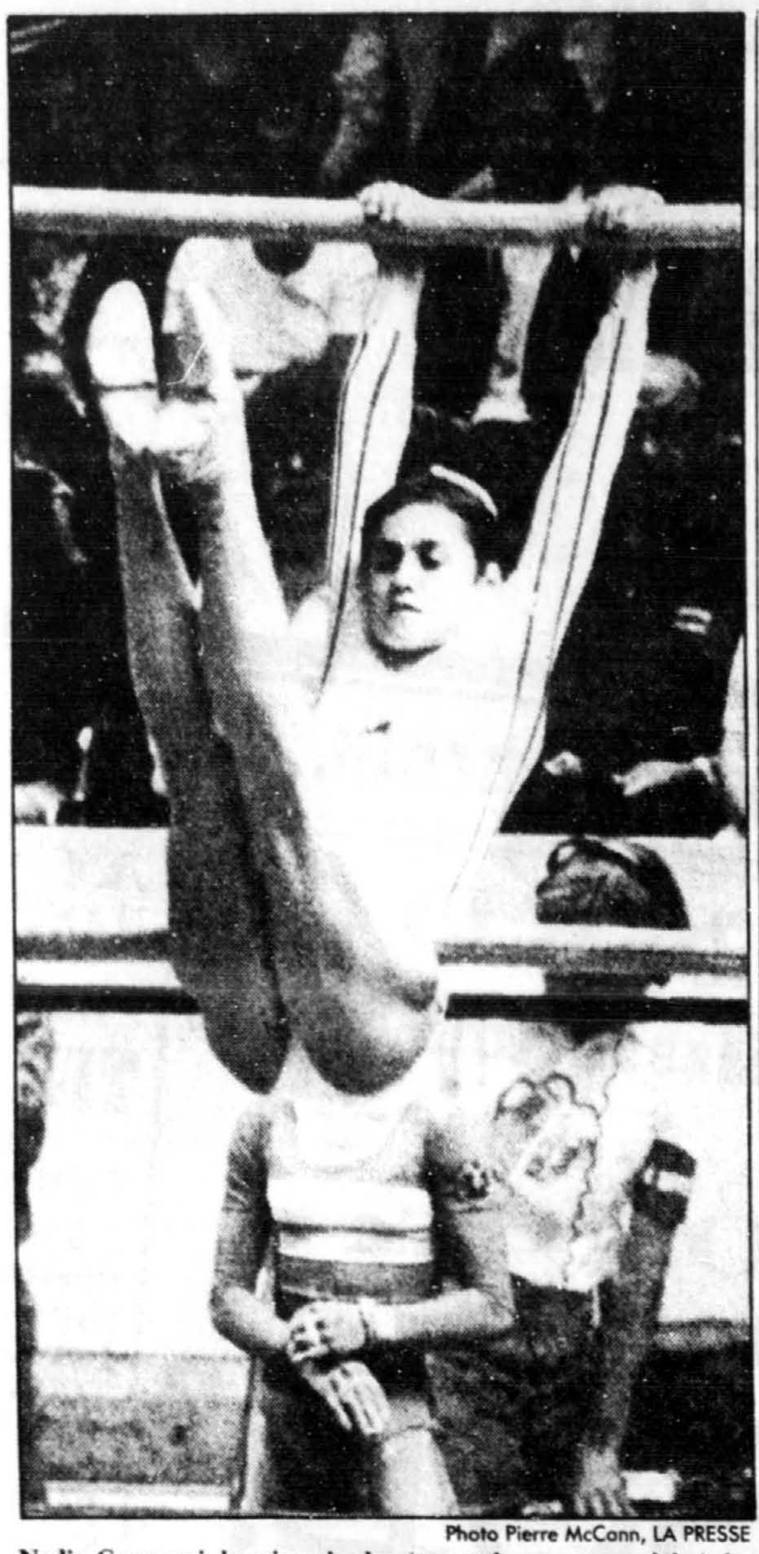


Photo Pierre McCann, LA PRESSE

Nadia Comaneci, la reine absolue (et extrêmement populaire) des Jeux olympiques de Montréal.

Pour les gens pratiques, le souvenir des Jeux olympiques de Montréal, en 1976, reste associé à deux tristes réalités. D'abord à une énorme dette qui grève leur compte annuel de taxes, puis à un stade inachevé, symbole permanent de la folie des grandeurs.

Pour les éternels optimistes, les jeux n'auront pas été tenus en vain si un perchiste, un gymnaste, un boxeur des Jeux de Montréal est devenu chez lui, en Pologne, en Roumanie ou à Cuba une personne-ressource, un actif pour la société.

Dans son livre *Olympica*, Monique Berlioux, directrice du Co-



ANDRÉ TRUDELLE

mité international olympique, écrit : « Les Jeux olympiques sont indispensables. Ils sont sacrés. Quelques mauvais arbres n'empêchent point la forêt d'être superbe. »

Les incidents politiques

A Montréal, les mauvais arbres ont sans conteste été les incidents politiques qui ont précédé les Jeux et qui en ont quelque peu terni l'image. Tout d'abord le retrait d'une trentaine d'États africains qui voulaient protester contre la participation d'athlètes néo-zélandais dont le pays avait organisé une tournée sportive en Afrique du Sud. Puis l'interdiction du Comité international olympique (CIO) de permettre aux athlètes de Taiwan de participer aux Jeux sous leur propre drapeau. D'où leur retrait.

Mais depuis la restauration des Jeux olympiques par le baron Pierre de Coubertin, à Paris, en 1894, depuis les premiers Jeux de l'ère moderne, à Athènes, en 1896, toujours des incidents plus ou moins politiques, plus ou moins dramatiques, ont entaché les Jeux. Qu'on pense, entre autres, à l'assassinat des athlètes israéliens par des terroristes à Munich, aux sanglantes émeutes qui avaient précédé les Jeux de Mexico ou (sans anachronisme) à la présence de Hitler aux Jeux de Berlin. Dieu merci, les Jeux de Montréal n'ont pas donné lieu à de telles aberrations!

Six ans d'enfantement

De même qu'il avait obtenu, pour sa ville, l'Expo 67, le maire Jean Drapeau entendait, à Amsterdam, le 12 mai 1970, le président d'alors du CIO, Avery Brundage, déclarer que l'organisation des Jeux de 1976 était confiée à Montréal. Le maire parlait alors de Jeux modestes. Il évaluait à quelque $250 millions le coût des installations. Le chiffre devait finalement dépasser le milliard de dollars!

Malgré six ans de préparation, il a fallu la création de la Régie des installations olympiques et une sanction gouvernementale, sans compter les inquiétudes du CIO et ses enquêtes, pour que Montréal conserve l'organisation des Jeux. Ils ont finalement été ouverts le 17 juillet 1976. Les jours précédents, on avait évalué à un million le nombre de gens qui s'étaient déplacés pour assister au passage de la flamme olympique entre Ottawa et Montréal. La reine Elizabeth II présidait les cérémonies d'ouverture en compagnie de lord Killanin, président du CIO, et de Roger Rousseau, président du Comité organisateur et commissaire général des Jeux de la XXIe Olympiade.

Pendant une quinzaine, les meilleurs athlètes de l'élite mondiale allaient se disputer l'or, l'argent et le bronze et chercher, dans une saine émulation, à devenir les *dieux du stade*. Rappelons les noms de ceux qui ont réussi.

Les pays de l'Est

Même si le CIO ne reconnaît pas officiellement le classement par nations aux Jeux, journalistes et journaux en font grand état. Or, aux Jeux de Montréal, l'URSS et l'Allemagne de l'Est ont nettement dominé les compétitions, au chapitre de l'or, devant les États-Unis.

S'il est vrai que 26 pays ont gagné une médaille d'or ou plus sur les 198 âprement disputées, les athlètes soviétiques à eux seuls ont raflé le quart d'entre elles, montant 47 fois sur l'échelon le plus élevé du podium. Les Allemands de l'Est venaient au deuxième rang, avec 40 médailles d'or, suivis des Américains, avec 34.

Le Canada n'a pas réussi à gagner une seule médaille d'or, mais il a quand même fait belle figure, compte tenu de sa population, en récoltant cinq médailles d'argent et six de bronze.

La petite Nadia

Au chapitre individuel, deux noms, ceux de deux jeunes filles viennent en tête de liste, Nadia Comaneci et Kornelia Ender.

De nombreux Montréalais se souviendront longtemps des Jeux de la XXIe Olympiade uniquement en raison des performances éblouissantes de la gymnaste roumaine Nadia Comaneci. Elle n'avait que 14 ans lors des Jeux de Montréal. Et le Forum, théâtre de ses exploits, a perdu, pendant quelques jours, son titre exclusif de « La Mecque du hockey professionnel ».

Nadia, pas plus grosse qu'une poupée, a conquis le monde entier par sa grâce sur les appareils de gymnastique. Elle a écrit une page d'histoire en gymnastique, en devenant la première à obtenir une note de 10, soit la perfection consacrée par les juges. Nadia a gagné trois médailles d'or à Montréal, éclipsant la Soviétique Nelli Kim qui a pourtant reçu deux médailles d'or et une d'argent.

La nageuse est-allemande Kornelia Ender, âgée de 17 ans, a aussi contribué au succès des Jeux, avec quatre médailles d'or. Une cinquième lui a échappé quand son équipe — à laquelle elle avait donné l'avantage — n'a pu conserver sa suprématie dans le relais du 4 x 100m libre.

Un émule de Nadia

Chez les hommes, le Soviétique Nikolai Andrianov s'est montré l'émule de Nadia, en gymnastique, avec sept médailles, dont quatre d'or.

En athlétisme, Alberto Juantonera, un Cubain aux longues foulées, a réussi un très grand exploit en enlevant les honneurs du 400m et du 800m. Le vétéran Lasse Viren, de Finlande, a épaté en gagnant les dures épreuves du 5 000m et du 10 000m. Viren avait réussi le même doublé quatre ans plus tôt, à Munich.

Le décathlon, discipline reine de l'athlétisme, sinon de tous les Jeux, a été gagné par l'Américain Bruce Jenner, qui avait alors 26 ans. Il a réalisé un nouveau reccord olympique en amassant 8 618 points.

En boxe, les États-Unis ont obtenu cinq médailles d'or grâce aux frères Mike et Leon Spinks, grâce aussi à Leo Randolph, Howard Davis et surtout Ray Leonard, que l'on devait revoir au Stade olympique quelques années plus tard face à Roberto Duran. Les Cubains ont aussi très bien fait. Ils ont gagné trois médailles d'or et Teofilo Steven-

→

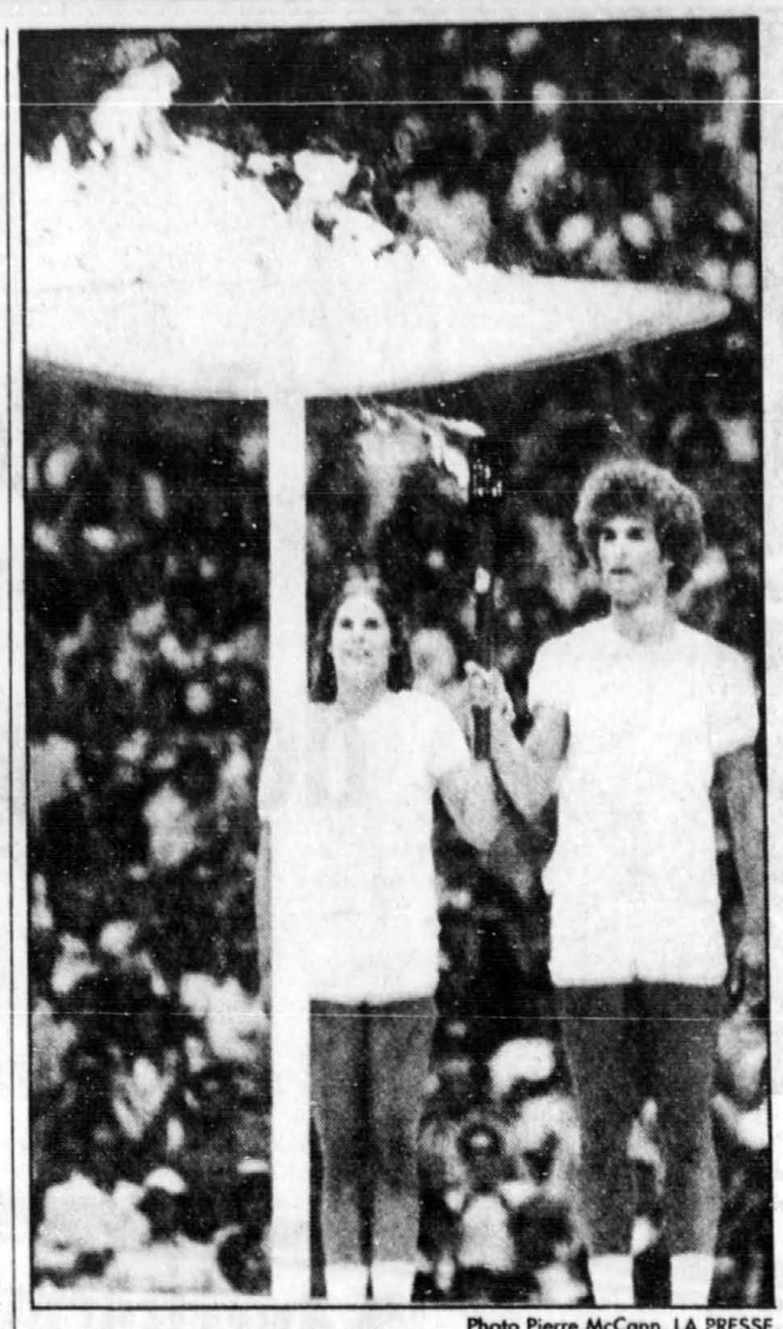


Photo Pierre McCann, LA PRESSE

Pour la première fois dans l'histoire moderne des Jeux olympiques, la flamme était portée non pas par un, mais par deux athlètes, lors de son entrée dans le stade. L'honneur d'allumer la vasque olympique est allé à la Torontoise Sandra Henderson et au Montréalais Stéphane Préfontaine.

Aux Éditions La Presse

Un document historique de première valeur

HISTOIRE DE LA PRESSE

par Cyrille Felteau

TOME 1

LE LIVRE DU PEUPLE

De la naissance de LA PRESSE à la mort de celui qui en fit «le plus grand quotidien français d'Amérique»

Lancement à l'ouverture du Salon du livre de Montréal le mardi 8 novembre

Les Éditions La Presse
7 rue Saint-Jacques,
Montréal H2Y 1K9

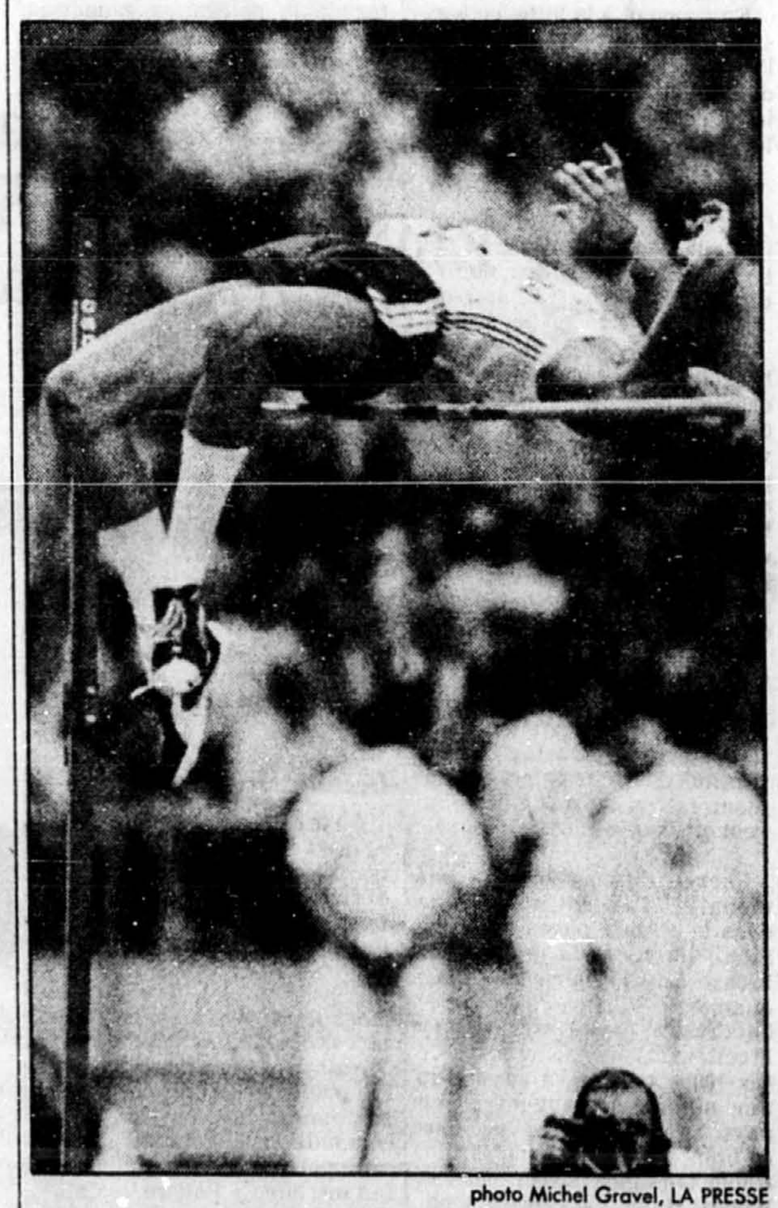


photo Michel Gravel, LA PRESSE

On attendait plutôt Claude Ferragne ou Robert Forget, mais c'est Greg Joy qui a donné au Canada une médaille d'argent dans le saut en hauteur.

Les grandes réalisations de Montréal





Photos Pierre McCann, LA PRESSE

Premier août 1976. C'est déjà la fin. Le spectacle de la cérémonie de clôture est plus particulièrement consacré aux premiers occupants du sol américain. Les athlètes se donnent rendez-vous pour 1980, à Moscou, mais des centaines ne pourront pas s'y rendre à cause d'un boycottage à caractère politique.

son a particulièrement pris la vedette chez les poids lourds où l'Américain John Tate a dû se contenter de la médaille de bronze.

Tkac bat Morelon

Le Tchécolovaque Anton Tkac, champion du monde en 1974 au vélodrome improvisé à l'Université de Montréal, a réussi l'impossible : prendre la mesure du Français Daniel Morelon, favori de la foule, en quête d'une troisième victoire olympique en vitesse, l'emportant par deux victoires à une.

Les pays européens ont largement dominé les épreuves d'escrime. L'incident qui a fait couler le plus d'encre est survenu lors du tournoi d'escrime présenté dans le cadre du pentathlon moderne. Le Soviétique Boris Onischenko avait évidé une partie de son épée pour y placer un commutateur qu'il actionnait à volonté. La supercherie a été éventée et l'athlète expulsé des Jeux.

En haltérophilie, le Soviétique Vasili Alexeev a surtout retenu l'attention. Cet homme « comme tout le monde », ingénieur minier, qui a femme et enfants, qui aime la chasse et la pêche, et bricoler dans son automobile, n'en pèse pas moins 347 livres !

Aux Jeux de Montréal, il a établi quatre nouveaux records dans sa catégorie, celle des super lourds, et il a gagné la médaille d'or. D'ailleurs, l'URSS a nettement dominé cette discipline avec cinq médailles d'or sur neuf, et trois d'argent.

Au tir à l'arc, Luann Ryon, chez les dames, et Darrell Pace, chez les hommes, ont procuré deux médailles d'or aux États-Unis. Au tir à la carabine et au pistolet, les États-Unis et l'Allemagne de l'Est ont gagné deux médailles d'or, l'Allemagne de l'Ouest, la Tchécoslovaquie et l'URSS se partageant les trois autres.

En canoë et à la lutte, on a assisté à une nette domination de l'URSS, tandis que l'Allemagne de l'Est s'imposait à l'aviron, et le Japon en judo, mais de justesse devant l'Union soviétique.

Les Allemands de l'Est et de l'Ouest ont obtenu trois des six médailles en yachting, la Suède, le Danemark et la Grande-Bretagne méritant les trois autres.

Du côté des sports d'équipe, en basketball, victoire américaine chez les hommes et soviétiques chez les dames ; au volleyball, victoire japonaise féminine et polonaise masculine ; deux médailles d'or soviétiques en handball et victoire hongroise en water-polo. L'Allemagne de l'Est a gagné la médaille d'or de soccer, et la Nouvelle-Zélande, celle de hockey sur gazon.

Les Canadiens

C'est certes en natation que le Canada a su davantage s'illustrer lors des Jeux olympiques de Montréal : deux médailles d'argent et six de bronze !

Cheryl Gibson a procuré une médaille d'argent au Canada dans le 400 m 4 nages et Becky Smith s'assurait la médaille de bronze dans la même finale. Le quatuor de Stephen Pickell, Graham Smith, Clay Evans et Gary MacDonald, deuxième dans le 4 x 100 m 4 nages, a aussi valu une médaille d'argent à son pays. Les autres médaillés, tous de bronze, ont été : Anne Jardin, Robin Corsiglia, Susan Sloan et Wendy Hogg (4 x 100 m 4 nages) ; Shannon Smith (400 m libre) ; Nancy Garapick (200 m dos) et l'équipe de Barbara Clark, Gail Amundrud, Becky Smith et Anne Jardin, dans le 4 x 100 m libre.

Greg Joy, John Wood et Michel Vaillancourt ont procuré au Canada ses autres médailles, toutes d'argent, le premier au saut en hauteur, le deuxième en canoë (C-1, 500 m) et l'autre dans le Grand Prix équestre de sauts d'obstacles.

Des surprises de taille

Vaillancourt, de Hudson, alors âgé de 22 ans, a causé une vive surprise et il a été lui-même fort étonné de mériter une médaille d'argent, à Bromont, dans le Grand prix de saut d'obstacles, montant *Branch County*.

« Même si j'avais l'impression que le Canada avait de bonnes chances, a commenté Vaillancourt après sa victoire, jamais je n'aurais pensé que je gagnerais une médaille ! ».

Il s'agissait de la première médaille individuelle remportée par un Canadien en équitation aux Jeux olympiques. Jim Elder, Jim Day et Tom Gayford avaient gagné la médaille d'or par équipe dans le Grand Prix des nations, la toute dernière épreuve des Jeux de Mexico, en 1968.

Une autre surprise de taille allait apporter une grande joie au sein de l'équipe canadienne et chez tous les habitants du pays. Greg Joy a remporté la médaille d'argent avec 2 m 23 devant l'Américain Dwight Stones (2 m 21) au saut en hauteur. La médaille d'or allait au sauteur polonais Jacek Wszola (2 m 25). Wszola et Stones s'étaient rencontrés deux fois avant les Jeux, gagnant chacun une fois.

Quant au Montréalais Claude Ferragne, qui s'était entraîné si sérieusement, il a raté ses trois essais à 2 m 18, prenant finalement la 12e place.

Des anecdotes

Pour de nombreux athlètes québécois (104 sur les 415 athlètes de la délégation canadienne), l'aventure olympique a couronné plusieurs années de travail et de préparation. Mais les résultats ont parfois été fort décevants.

Pour Lucille Lemay, cinquième au tir à l'arc ; pour Steve King et Denis Barré, en canoë ; pour Dave Hill, demi-finaliste au 1 500 m ; pour l'équipe de basketball qui a arraché une 4e place et pour quelques autres, même sans médaille, leur performance au niveau olympique se révélait fort satisfaisante.

Par ailleurs, quelle déception pour un Marcel Jobin, qu'une 23e place à la marche, après tant de sacrifices et tant d'années d'efforts ! Quelle déception pour un Pierre Saint-Jean et un Yves Carignan, en haltérophilie, incapables de réussir une seule levée ! Quelle déception pour le boxeur Michel Prévost, et pour le sauteur en hauteur Robert Forget !

Déclarations intempestives

À l'occasion des Jeux de Montréal, et au chapitre des anecdotes, il est bon de relever les déclarations intempestives de Dwight Stone et de Monique Berlioux.

Stone a fait la manchette des journaux montréalais en déclarant (il l'a nié par la suite) qu'il détestait les Canadiens-français. Le public francophone l'a copieusement hué le jour de la compétition. L'Américain a ensuite porté un maillot où il avait fait inscrire : « J'adore les Canadiens- français ».

« Si jamais je mets la main sur l'épaule du journaliste qui a fait partir une telle rumeur, je vous jure qu'il ne pratiquera plus ce métier », a dit Stone à la conférence de presse qui a suivi son épreuve.

Pour sa part, Mme Berlioux a déclaré, sur les ondes d'une station radiophonique, que les Jeux de Montréal n'avaient « pas d'âme ». Cette déclaration déplacée lui a valu les foudres de la presse... et, sans doute, *in petto*, celles de ses collègues du CIO.

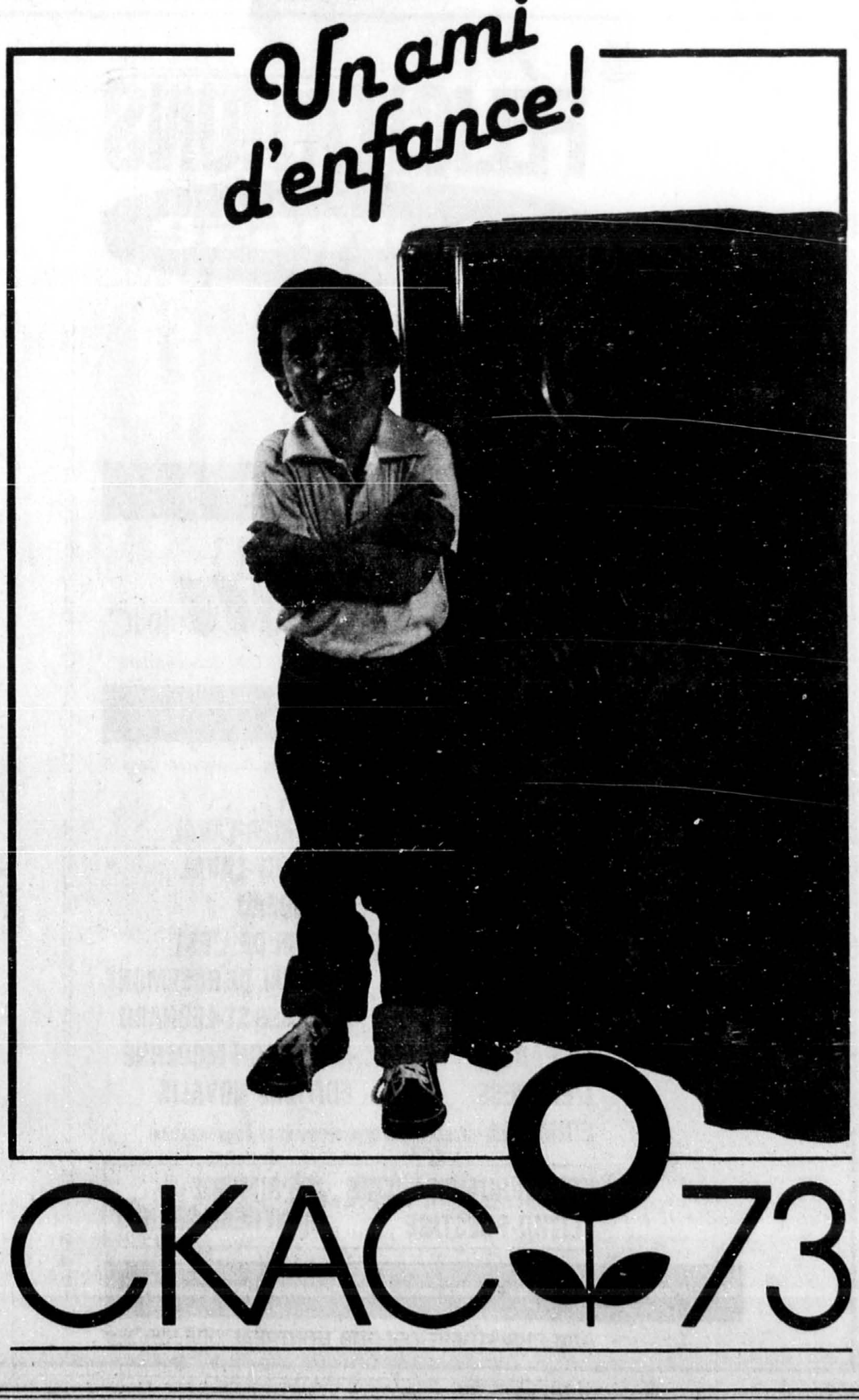
En effet, devant les salles combles au Forum, au Stade olympique, au centre Étienne-Desmarteau, à l'aréna Saint-Michel ou ailleurs, sur l'un ou l'autre des nombreux plateaux des Jeux de Montréal, il faut conclure que ces Jeux avaient une âme !

Dans les larmes des Noirs africains qui ont quitté Montréal avant les Jeux ; dans la joie des touristes américains qui ont trouvé des places ; dans les exploits de la petite Nadia ; dans l'étonnement d'un journaliste français reçu à la table d'une famille modeste ; dans les nouveaux liens d'amitié tressés entre l'athlète canadien et les porte-couleurs des autres pays ; dans l'épingle reçue d'un athlète japonais fièrement portée par une employée anonyme du COJO, il faut répéter que ces jeux-là avaient une âme !

Au revoir Montréal, à bientôt Moscou, scandaient spectateurs et athlètes à la cérémonie de clôture. L'histoire allait leur jouer un bien vilain tour. Canadiens et Américains (entre autres) n'étaient pas au rendez-vous de Moscou.

Ah, cette politique quand même !

Une autre médaille d'argent, assez inattendue pour le Canada, cette fois dans le Grand Prix de sauts d'obstacles, alors que Michel Vaillancourt arrache la 2e place, montant *Branch County*.



La vie internationale

Le monde au cours des derniers cent ans

1884 — Réforme électorale en Angleterre.

1885 — Fin de l'expédition française au Tonkin.

1886 — Capture de **Geronimo. Alphonse XII** est proclamé roi d'Espagne à l'âge de moins d'un an. **Marie-Christine** agit comme régente.

1887 — Les États-Unis obtiennent d'Hawaii l'autorisation d'utiliser Pearl Harbor comme base navale.

1888 — Avènement de **Guillaume II** en Allemagne.

1889 — **Don Pedro II**, du Brésil, dernier empereur de l'hémisphère ouest, est détrôné, et la république est proclamée.

1890 — Démission de **Bismark.** Mort du chef sioux **Sitting Bull.** Début du règne de 58 ans de **Wilhelmine,** reine de Hollande.

1891 — Proclamation de l'encyclique *Rerum Novarum*.

1892 — Le baron **Pierre de Coubertin** fait pour la première fois allusion au « *Rétablissement des Jeux olympiques* ».

1893 — Deuxième mandat du président républicain **Grover Cleveland,** aux États-Unis.

1894 — L'affaire **Dreyfus** en France. Alliance franco-russe sous le tsar **Nicholas II.**

1895 — Fin de la guerre sino-japonaise.

1896 — Massacre des Arméniens par les Turcs. Premiers Jeux olympiques de l'ère moderne à Athènes. Révolution au Nicaragua.

1897 — Guerre turco-grecque.

1898 — Explosion du navire de guerre américain *Maine* dans le port de La Havane.

1899 — Début de la guerre des Boërs. Révolte des Philippines contre les États-Unis.

1900 — Révolte des Boxers en Chine.

1901 — Assassinat du président américain **William McKinley.**

1902 — Début de la Cour internationale d'arbitrage de La Haye. Fin de la guerre des Boërs.

1903 — Assassinat du roi **Alexandre I,** de Serbie. Sacre du pape **Léon XIII** (Giuseppe Sarto).

1904 — Signature de l'Entente cordiale (pacte d'amitié France-Grande-Bretagne).

1905 — Dimanche sanglant à Moscou : les troupes du tsar assaillent les travailleurs. Séparation de l'Église et de l'État en France. Fin de la guerre russo-japonaise.

1906 — Acquittement d'**Alfred Dreyfus.**

1907 — Entente russo-britannique au sujet de la Perse et de l'Afghanistan.

1908 — Annexion par l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine.

1909 — Désastre minier à Cherry Hill, Illinois : un coup de grisou tue 400 mineurs.

1910 — Proclamation de la République portugaise.

1911 — Début de la révolution chinoise. **Sun Yat-Sen** devient président et **Yuan Shih'K'ai,** premier ministre.

1912 — Ouverture du canal de Panama. Assassinat du roi **Georges,** de Grèce. Instauration d'un protectorat français au Maroc. Proclamation de la république en Chine.

1913 — Guerres balkaniques.

1914 — Assassinat de l'archiduc **François Ferdinand,** prétendant au trône autrichien, à Sarajevo. Cet incident devait entraîner le début de la Première guerre mondiale.

1915 — Le paquebot *Lusitania* est coulé.

1916 — Batailles de Verdun et du Jutland. Mort de **Raspoutine.**

1917 — Révolution russe : **Lénine** rentre à Moscou. L'Allemagne recourt aux sous-marins. Entrée en guerre des États-Unis.

1918 — L'armistice est proclamé le 11 novembre.

1919 — Début de la prohibition aux États-Unis. Signature du traité de Versailles.

1920 — Début de la Ligue des nations à Genève.

1921 — Accession à l'indépendance de l'Eire (République d'Irlande) après de sanglants combats entre catholiques et protestants.

1922 — **Mussolini** et ses fascistes entrent à Rome. Sacre du pape **Pie X** (Achille Ratti). Création de l'URSS (Union des républiques socialistes soviétiques).

1923 — Putsch de la *Bier Halle* à Munich : **Hitler** est arrêté et emprisonné à Lansberg où il écrit *Mein Kampf*. Le président américain **Warren G. Harding** meurt en cours de mandat.

1924 — **Léline** meurt en URSS. **Staline** lui succède.

1925 — Proclamation de la république en Albanie. Signature du pacte de Locano.

1926 — L'Allemagne adhère à la Ligue des nations.

1927 — **Trotsky** doit quitter l'URSS. En Chine, le Kuomintang de **Chiang Kai-Shek** forme le gouvernement.

1928 — Signature du pacte de Paris par la France et les États-Unis.

1929 — Crise économique aux États-Unis. Accords de Latran.

1930 — Les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon conviennent de réduire leur marine de guerre.

1931 — Établissement de la république en Espagne; **Alphonse XIII** s'exile. Création du commonwealth britannique.

1932 — Le premier ministre **Antonio Salazar** s'empare du pouvoir au Portugal.

1933 — Accession de **Hitler** à la chancellerie du Reich. Incendie du *Reichstag* (parlement allemand). Fin de la prohibition aux États-Unis.

1934 — Assassinat par les Nazis du premier ministre d'Autriche, **Engelbert Dolphus.**

1935 — **Hitler** dénonce le pacte de Varsovie.

1936 — Début de la guerre civile en Espagne, après l'abdication du roi **Édouard VIII** et la formation d'une junte par le général **Francisco Franco.** Annexion de l'Éthiopie par l'Italie.

1937 — Le dirigeable *Hindenberg* s'écrase en flammes aux New Jersey.

1938 — L'anschlus (annexion de l'Autriche par l'Allemagne). La France et la Grande-Bretagne tolèrent l'annexion par l'Allemagne du Sudentenland (en Tchécoslovaquie).

1939 — Début de la deuxième guerre mondiale le 1er septembre. Sacre du pape **Pie XII** (Eugenio Pacelli). Franco sort vainqueur de la guerre civile espagnole.

1940 — Les Allemands envahissent l'Europe jusqu'à la Manche. Rembarquement de Dunkerque.

1941 — Invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne. Les États-Unis entrent en guerre après l'attaque de Pearl Harbour.

1942 -Sabordage de la flotte française à Toulon. Batailles d'El Alamein et de Midway.

1943 — **Mussolini** chassé du pouvoir. Débarquement des alliés en Sicile. Fin de la bataille de Stalingrad.

1944 — Débarquement allié en France. Attentat contre **Hitler.** Les bombes-fusées allemandes frappent au coeur de Londres.

1945 — Capitulation de l'Allemagne. **Hitler** se suicide et **Mussolini** est pendu. La bombe atomique détruit Hiroshima et Nagasaki. Découverte de nombreux charniers dans les camps de concentration allemands. Mort, au cours d'un 4e mandat, du président américain **Frank D. Roosevelt.**

1946 — Première assemblée de l'ONU. Début de la guerre civile en Chine et de la guerre d'Indochine.

1947 — Indépendance de l'Inde et du Pakistan. Partition de la Palestine en États arabe et juif.

1948 — Début de la guerre entre l'État d'Israël et la Ligue arabe. Assassinat de **Gandhi.**

1949 — Les communistes chassent les nationalistes du pouvoir en Chine. Blocus de Berlin.

1950 — Début de la guerre de Corée : l'ONU demande à ses membres d'aider la Corée du Sud.

1951 — Nationalisation du pétrole par le gouvernement iranien de **Mossadegh.** Abdication du roi belge **Léopold III;** son fils **Baudoin I** lui succède.

1952 — Explosion de la première bombe à hydrogène; elle est américaine.

1953 — Fin de la guerre de Corée. Mort de **Staline; Malenkov** lui succède. Assassinat de **Lavrenti Beria,** chef du KGB en URSS.

1954 — Dien Bien Phu et sa garnison française tombent aux mains des Vietcong; la France abandonne le Tonkin.

1955 — Pacte de Varsovie. Fin du régime de **Juan Peron** en Argentine.

1956 — Insurrection hongroise réprimée par les Soviétiques. Révolte de Poznan (Pologne). Israël attaque l'Égypte. Les Britanniques abandonnent le canal de Suez, ensuite nationalisé par **Nasser.** Le chef de l'URSS, **Khrouchtchev** dénonce **Staline.**

1957 — La côte d'Ivoire et le Togo britannique forment la République du Ghana; c'est le début de la décolonisation en Afrique. L'URSS lance le premier satellite artificiel, le *Spoutnik*.

1958 — Retour de de Gaulle en France. Sacre du pape **Jean XXIII** (Angelo Giuseppe Roncalli). Lancement d' *Explorer I*, premier satellite américain.

1959 — **Fidel Castro** prend le pouvoir à Cuba le premier de l'an. Le Dalai Lama quitte le Thibet et s'exile en Inde. Ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent.

1960 — L'URSS abat un avion espion américan *U-2* au-dessus de son territoire. Capture d'**Adolf Eichman** par les Israéliens.

1961 — Échec des exilés cubains dans la baie des Cochons. Construction du mur de Berlin. **Yuri Gagarine**, le premier homme dans l'espace. Mort du secrétaire général de l'ONU, **Dag Hammarsjöld**, en mission en Afrique.

1962 — Crise des missiles soviétiques à Cuba; le président américain **John F. Kennedy** a gain de cause.

1963 — Le président **Kennedy** assassiné à Dallas. Sacre du pape **Paul VI** (Giovanni Battista Montini). Les Noirs marchent pacifiquement sur Washington.

1964 — **Khrouchtchev** cède le pouvoir à **Leonid Brejnev** en URSS. Attaque du nord-Vietnam contre des destroyers américains dans le golfe du Tonkin.

1965 — Les Américains débarquent au Vietnam. Mort de **Winston Churchill** et d'**Albert Schweitzer. Alexei Leonov**, premier astronaute à marcher dans l'espace. **Paul VI** à l'ONU.

1966 — Les Américains perdent une bombe atomique au-dessus de la Méditerranée, et la retrouvent trois mois plus tard. Un tremblement de terre fait 3 000 victimes en Turquie.

1967 — Guerre de Six Jours en-

→

Photo d'une carrière





C'est le 10 juillet 1979. Ce jour-là, Muriel devait se libérer de neuf mois de grossesse. Des efforts à déplacer le mont Mégantic que nous contemplions resplendissant de couleurs, par l'immense fenêtre de la salle d'accouchement, entre les pointes de contraction (dont voici une image de la dernière), qui me laissèrent en moins d'une minute plusieurs photos inoubliables... et une autre belle fille de huit livres, Katherine. Une occasion rare et sensationnelle, le rêve de tout photographe.

PIERRE CÔTÉ

FÉLICITATIONS

la presse

Uni Média INC.

JACQUES FRANCOEUR, *président* – JEAN-GUY FAUCHER, C.A. *vice-président.*

C'est la raison sociale d'une société québécoise oeuvrant dans le domaine de la communication imprimée.

DIMANCHE-MATIN
LE SOLEIL
LE DROIT
PROGRÈS-DIMANCHE
DERNIÈRE-HEURE
LE QUOTIDIEN
LA PAROLE
L'EXPRESS
COURRIER-LAVAL
CONTACT-LAVAL
FLAMBEAU
AVENIR DE L'EST
JOURNAL DE ROSEMONT
PROGRÈS ST-LÉONARD
ALMANACH MODERNE
ÉDITIONS NOVALIS

ÉDIMÉDIA (RECHERCHE ET DÉVELOPPEMENT EN COMMUNICATION)

DISTRIBUTION ÉCLAIR
LITHO-PRESTIGE
IMPRIMERIE MONTRÉAL-GRANBY

5701 CHRISTOPHE-COLOMB, MONTRÉAL, QUÉ. H2S 2E9

Photo d'une carrière





Cette photo fut prise lors d'une manifestation le 10 décembre 1969 au soir, alors que pour une première fois la confrontation tournait entre deux groupes rivaux, plutôt que contre des policiers. Je l'ai choisie pour illustrer une époque importante, une époque intense pour tous les Québécois, et plus particulièrement pour les photographes qui se devaient d'être au coeur de chaque manifestation. Professionnellement, ç'aura été une décennie forte en émotions et en déchirements, car je devais illustrer presque quotidiennement ces événements, tout en évitant, dans la mesure du possible, de devenir une source de renseignements pour les policiers. Cette photo m'a valu le prix de la Presse canadienne pour septembre 1969.

PIERRE McCANN

La vie internationale

tre Israël et les pays arabes. Mort de trois astronautes américains (ils sont brûlés vifs au sol). Mort de l'astronaute soviétique **Vladimir Komarov**. Présentation d'*Expo 67* à Montréal. Première transplantation cardiaque par le Dr **Christian Barnard**.

1968 — Printemps de Prague. Assassinats de **Robert Kennedy** et de **Martin Luther King**. Événements de mai 1968 en France. Sanglante manifestation avant les Jeux de Mexico. Le Biafra crève de faim. Un B-52 s'écrase au Groënland avec quatre bombes à hydrogène.

1969 — L'homme (**Neil Armstrong**) marche sur la lune. Fin de la révolution culturelle en Chine. Massacre de My Lai. ***Edward Kennedy*** impliqué dans un accident troublant.

1970 — Événements d'octobre au Québec. Épopée fantastique d'*Appolo 13*. Révolte des Polonais à Gdansk. Quatre étudiants tués à l'Univerités de Kent. Morts de **de Gaulle**, de **Salazar** et de **Nasser**.

1971 — Mort de trois astronautes soviétiques au retour d'une mission. Mort de **François Duvalier**. Création du Bangladesh (ex-Pakistan oriental).

1972 — Le PLO frappe en plein coeur du village olympique de Munich; onze athlètes israéliens perdent la vie. Minage américain du port de Haiphong (Nord-Vietnam).

1973 — Guerre du Yum Kippour. Cessez-le-feu au Vietnam que quittent les soldats américains. Le *Watergate* fait ses premières victimes, et le président ***Nixon*** révoque le procureur spécial ***Archibald Cox***. Démission du vice-président américain ***Spiro Agnew***. Coup d'État au Chili: ***Salvator Allende*** meurt. La famine fait plus de 100 000 morts en Éthiopie.

1974 — Démission du président américain **Richard Nixon**, une première dans les annales politiques américaines. Déposition de l'empereur **Hailé Sélassié** après 58 ans de règne sur l'Éthiopie. Il était le dernier souverain d'une dynastie de 3 000 ans.

1975 — Vol spatial *Apollo-Soyouz*. Assassinats du roi **Fayçal**, d'Arabie saoudite, du sheik **Mujibur Raman**, du Bangladesh et du président **Ngarta Tombalbaye**, du Tchad. Le gouvernement du Sud-Vietnam se rend aux forces du Nord. Les Khmers rouges prennent le pouvoir au Cambodge, et le Pathet-Lao, au Laos. Décès de **Tchang Kai-Chek**, d'**Hailé Sélassié** et de **Franco**.

1976 — Trois tremblements de terre font 110 000 morts en Chine, en Turquie et aux Philippines. Unification du Vietnam. Mort de **Montgomery**, de **Mao** et de **Chou En-Lai**.

1977 — Visite historique d'**Anouar El Sadate** en Israël. 582 morts dans la collision au sol de deux B-747, aux îles Canaries. Mort de **Werhner Von Braun**, de **Charlie Chaplin** et d'**Elvis Presley**.

1978 — Accords de Camp David entre l'Egypte et Israël. ***Aldo Moro*** est assassiné par les Brigades rouges. Sacre du pape **Jean-Paul I** (Albino Luciani), remplacé un mois plus tard par **Jean-Paul II** (Karol Woityla). **Louise Brown**, premier bébé éprouvette. Décès de **Jacques Brel**.

1979 — Occupation de l'ambassade américaine par les Iraniens. L'Union soviétique envahit l'Afghanistan. Le **shah d'Iran** quitte son pays, et l'ayatollah **Khomeiny** prend le pouvoir. Attentat terroriste de l'IRA : **lord Montbatten** est assassiné.

1980 — Les événements de Gdansk donnent naissance à *Solidarité* et permettent aux Polonais de se découvrir un nouveau héros, **Lech Walesa**. **Terry Fox** émeut le Canada tout entier par son courage. Début de la guerre irano-irakienne. Le Zimbabwe (ex-Rhodésie du Sud) accède à l'indépendance. Assassinat de Mgr Romero, au Salvador.

1981 — Attentat contre le président **Reagan** aux États-Unis. Attentat contre le pape **Jean-Paul II** sur la place Saint-Pierre à Rome. Assassinat du président **Annouar El Sadate**, d'Égypte. Première mission de la navette spatiale. Émeutes en Grande-Bretagne. Libération des otages américains par leurs geoliers iraniens. Élection du socialiste **François Mitterrand** à la présidence de la France.

1982 — La bataille des Falklands permet de découvrir une nouvelle arme sophistiquée, le missile *Exocet*. Guerre civile au Guatemala. Le général américain **James Lee Dozier** est arraché des griffes des Brigades rouges.

Souhaits des dirigeants politiques

Dans un monde où la survie de publications prestigieuses est souvent mise en péril, il convient de souligner avec éclat et fierté le centième anniversaire de la publication d'un quotidien de langue française.

LA PRESSE occupe certes une place importante dans la société québécoise. Les deux ont en effet grandi et évolué ensemble, en plus d'être marquées par les grands bouleversements du XX^e siècle.

Grâce à la persévérance et au courage d'un nombre considérable de collaborateurs, LA PRESSE demeure toujours ce « plus grand quotidien français d'Amérique » qui, au-delà des frontières régionales, réunit par l'information et les idées des millions de lecteurs et de lectrices francophones. C'est sans doute là l'un de ses plus grands exploits.

Aux membres de la direction, aux journalistes et à tous les employés de LA PRESSE, j'offre mes plus chaleureuses félicitations. Aux lecteurs et lectrices, mes plus cordiales salutations.

Premier Ministre du Canada

« Le plus grand quotidien français d'Amérique » célèbre cette année le centième anniversaire de sa fondation. En mon nom personnel et au nom du Gouvernement du Québec, j'adresse au personnel de « LA PRESSE » mes sincères félicitations pour la merveilleuse réussite qu'implique une telle longévité.

Comme jamais auparavant, en cette Année mondiale des communications, nous avons été invités à réfléchir sur l'impact des nouvelles technologies sur le plan social. Un anniversaire comme celui-ci vient nous rappeler avec beaucoup d'à propos toute l'importance que conserve encore, et pour longtemps, la presse écrite dans l'univers de l'information.

JEAN-FRANÇOIS BERTRAND

Ministre des Communications du Québec

C'est le 20 octobre 1884 que parut, coiffé de son nom actuel, un journal qui allait rapidement devenir l'un des plus importants quotidiens d'Amérique. Depuis ce jour, LA PRESSE a rempli avec succès un mandat, combien difficile et redoutable, celui de combler, avec fidélité et honnêteté, le besoin d'information dont nous sommes tous friands.

Bien renseigner le public et gagner sa confiance n'est pas un concept abstrait mais une exigence matérielle qui engage les efforts soutenus d'hommes et de femmes de talent et de bonne volonté. Ainsi, pour que le produit fini pût satisfaire ses lecteurs, LA PRESSE n'a rien épargné, apprenant au cours des ans que le succès n'est pas le résultat d'un accident fortuit, mais une lente conquête entreprise avec patience et détermination. Pour tenir tête à la forte concurrence de la communication parlée ou imagée et s'installer plus confortablement dans nos foyers, LA PRESSE a su se mettre au diapason de l'ère spatiale en demandant aux techniques les plus avancées d'accompagner son cheminement vers le XXI^e siècle. Jour après jour, refusant la facilité, elle s'est imposé une discipline des plus rigoureuses pour ne jamais faillir à l'idéal qu'elle s'était fixé, celui de gardien vigilant du fait français en Amérique du Nord.

Aujourd'hui cette vénérable institution célèbre le centième anniversaire de sa fondation. C'est avec fierté que je salue l'aube de ce deuxième siècle d'existence et je souhaite à tout le personnel de LA PRESSE le plus joyeux et le plus fécond des anniversaires.

Maire de Montréal

la presse

SI LE PASSÉ
A DÉJÀ CENT ANS,
L'AVENIR
EN A TOUT AUTANT.

"La Presse" a toujours été le symbole de l'excellence
du journalisme au Québec.
Sa présence dans notre milieu
est pour nous tous une fierté.

Nous lui souhaitons un autre cent ans d'avenir.

Labatt

La Brasserie Labatt du Québec Limitée
Une tradition de qualité depuis plus de 150 ans.


CENT ANS DÉJÀ!
...ET CE N'EST QU'UN DÉBUT!
ON VA FÊTER ÇA ÉTAPE PAR ÉTAPE, HEIN?!
CENTENAIRE ET TOUTES SES DENTS... CHAPEAU!
ALLONS BON! VOILÀ QUE LA FIERTÉ A SON QUOTIDIEN!
I DRINK TO THAT!
...ET VOILÀ QU'ON ENTRE DÉJÀ DANS LE DEUXIÈME CENTENAIRE!
...ET QUE LA FÊTE CONTINUE!
GIARD